2001

Provençalismes et régionalismes dans quelques romans contemporains (1970-2000)

Linda Diane Gradeler
San Jose State University

Follow this and additional works at: https://scholarworks.sjsu.edu/etd_theses

Recommended Citation

Gradeler, Linda Diane, "Provençalismes et régionalismes dans quelques romans contemporains (1970-2000)" (2001). *Master's Theses*. 2134.
DOI: <https://doi.org/10.31979/etd.e4c5-s28k>
https://scholarworks.sjsu.edu/etd_theses/2134

This Thesis is brought to you for free and open access by the Master's Theses and Graduate Research at SJSU ScholarWorks. It has been accepted for inclusion in Master's Theses by an authorized administrator of SJSU ScholarWorks. For more information, please contact scholarworks@sjsu.edu.

INFORMATION TO USERS

This manuscript has been reproduced from the microfilm master. UMI films the text directly from the original or copy submitted. Thus, some thesis and dissertation copies are in typewriter face, while others may be from any type of computer printer.

The quality of this reproduction is dependent upon the quality of the copy submitted. Broken or indistinct print, colored or poor quality illustrations and photographs, print bleedthrough, substandard margins, and improper alignment can adversely affect reproduction.

In the unlikely event that the author did not send UMI a complete manuscript and there are missing pages, these will be noted. Also, if unauthorized copyright material had to be removed, a note will indicate the deletion.

Oversize materials (e.g., maps, drawings, charts) are reproduced by sectioning the original, beginning at the upper left-hand corner and continuing from left to right in equal sections with small overlaps.

Photographs included in the original manuscript have been reproduced xerographically in this copy. Higher quality 6" x 9" black and white photographic prints are available for any photographs or illustrations appearing in this copy for an additional charge. Contact UMI directly to order.

ProQuest Information and Learning
300 North Zeeb Road, Ann Arbor, MI 48106-1346 USA
800-521-0600

UMI[®]

PROVENÇALISMES ET RÉGIONALISMES
DANS QUELQUES ROMANS CONTEMPORAINS (1970 – 2000)

A Thesis

Presented to

The Faculty of the Department of Foreign Languages

San José State University

In Partial Fulfillment

of the Requirements for the Degree

Master of Arts

by

Linda Diane Gradeler

May 2001

UMI Number: 1403967

UMI[®]

UMI Microform 1403967

Copyright 2001 by Bell & Howell Information and Learning Company.

All rights reserved. This microform edition is protected against
unauthorized copying under Title 17, United States Code.

Bell & Howell Information and Learning Company
300 North Zeeb Road
P.O. Box 1346
Ann Arbor, MI 48106-1346

© 2001

Linda Diane Gradelier

ALL RIGHTS RESERVED

APPROVED FOR THE DEPARTMENT OF
FRENCH

Professor Danielle Trudeau, Thesis Director

Professor Dominique van Hooff

Professor Jean-Luc Desalvo

Dr. José S. Cerrudo, Chair

APPROVED FOR THE UNIVERSITY

San Jose State University

ABSTRACT

PROVENÇALISMS AND REGIONALISMS IN SOME CONTEMPORARY PROVENÇAL NOVELS (1970 – 2000)

by Linda Gradeler

This thesis examines the usage of provençalisms and regionalisms in contemporary Provençal novels between 1970 and 2000. It studies the works of four contemporary Provençal writers: Max Stèque, Jean-Claude Izzo, Marcel Scipion, and Pierre Magnan, with a particular emphasis on this last writer. In addition, comparisons of Pierre Magnan's usage of Provençal in his novels are made with that of Jean Giono and Marcel Pagnol. This research is aimed at defining the purpose and function of provençalisms and French regionalisms in the narrative process. It reveals that, far from being detrimental to the comprehension, in Pierre Magnan's novels Provençal contributes to creating a certain mystery effect, an essential element of the detective novel genre.

An important component of this research consisted of conducting and recording personal interviews of Pierre Magnan in Forcalquier, France. This author, about whom very few articles have been written, presents to his readers a "renewal" of Provençal.

REMERCIEMENTS

Je voudrais remercier le Professeur Danielle Trudeau, du Département des Langues Étrangères à la "San José State University", pour son aide, ses conseils et sa persistance qui m'ont permis de mener à bien ce projet. Je remercie également le Professeur Dominique van Hooff et le Professeur Jean-Luc Desalvo. Tous trois, par le passionnant enseignement de la langue et de la littérature françaises qu'ils m'ont prodigué, m'ont apporté un soutien essentiel pour la rédaction de cette thèse. Chaque fois que j'entrais dans leur classe à SJSU, je me trouvais transportée dans un autre pays, quelquefois dans une autre époque pour toujours y découvrir quelque chose de nouveau. Je leur suis reconnaissante de tout ce qu'ils m'ont apporté dans la connaissance de la langue et de la culture françaises.

À mon mari et à ma fille de douze ans, je les remercie pour leur patience ces dernières années. Ils m'ont apporté leur soutien et ont accepté avec humour des repas brûlés, oubliés au profit de mon ordinateur lorsque j'étais perdue dans mes pensées ou absorbée par la littérature provençale.

Merci à Jean-François Pécheux, fin lettré du Vexin français, pour ses conseils éclairés et pour ses pertinentes suggestions.

Grâce à plusieurs personnes dans le département des Alpes-Maritimes en France, j'ai pu obtenir des renseignements et des anecdotes, sur la langue provençale, qu'on ne trouve pas dans les livres. Ils m'ont rendu cette langue plus proche et m'ont fait apprécier sa valeur passée et présente. Un grand merci à Madame Geneviève La Croix, qui fut la réalisatrice de l'émission de télévision Vaqui, à Madame Myriam Lacon, institutrice, à Mr. André Saïssi, secrétaire départemental de l'Institut d'Études Occitanes, à Monsieur et Madame Gourdon du Centre Régional de Documentation Occitane, et au Professeur Ranucci, du Département des Langues Occitanes à la Faculté des Lettres de Nice. Tous sont amoureux de cette langue; leur enthousiasme m'a forcée à les rejoindre.

Merci aussi à Jean-Pierre Stierlin, petit-fils de Marcel Pagnol, de m'avoir accordé une entrevue. Quoiqu'il ne partage pas autant de passion pour le provençal que son célèbre aïeul, il m'a été utile de comprendre son opinion, qui est importante pour que mon étude soit réaliste et juste.

Pour finir, un grand merci à Monsieur Pierre Magnan, dont les romans m'ont conquise et qui a eu la gentillesse de m'accorder plusieurs entrevues. Bien qu'il fasse partie des grands auteurs français contemporains, il n'a pas hésité à consacrer du temps pour partager son amour et sa connaissance de la littérature avec une étudiante.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE 1 - Le provençal littéraire à travers l'histoire.....	5
CHAPITRE 2 - Pierre Magnan et l'usage du provençal dans le roman.....	29
CHAPITRE 3 - Effets spéciaux produits par le provençal dans l'œuvre de Pierre Magnan.....	51
CHAPITRE 4 - L'emploi du provençal chez Jean Giono et Marcel Pagnol.....	63
CHAPITRE 5 - Le provençal chez Jean-Claude Izzo, Marcel Scipion et Max Stèque.....	83
CONCLUSION - Le Renouveau du provençal par Pierre Magnan.....	105
APPENDICES - Entrevue avec le petit-fils de Marcel Pagnol.....	111
- Première entrevue avec Pierre Magnan	115
- Réponses écrites de Pierre Magnan aux questions faisant suite à la première entrevue.....	130
- Deuxième entrevue avec Pierre Magnan	132
- Réponses écrites de Pierre Magnan aux questions faisant suite à la seconde entrevue.....	146

INTRODUCTION

INTÉRÊT DE LA LANGUE PROVENÇALE ET DES ÉCRIVAINS PROVENÇAUX

La Provence est une région renommée dans le monde entier. La société "jet-set" internationale, partant en yacht vers ses villas extravagantes, les touristes aux goûts plus modestes, se dirigeant vers les gîtes, les hôtels, les formules d'échanges¹ et les campings, les gitans avec leurs caravanes, les Parisiens descendant en TGV, en voiture ou en avion, les étudiants avec leur sac à dos, faisant de l'auto-stop, tous, dès l'été, se retrouvent dans le sud-est de la France. Quels que soient leurs moyens, ils recherchent les mêmes choses: le soleil, la mer, la plage, les amours d'été, la bonne chère, les vins rosés des côtes de Provence ou enfin, la nature.

Caché derrière le tourisme et le mercantilisme, se trouve également un autre monde avec ses traditions et ses particularités, bien enraciné dans l'histoire de la Provence. C'est un monde où les gens parlent une langue romane distincte du français : le provençal. Ils parlent aussi français, bien sûr, mais le provençal, c'est la langue de leur région, qu'ils essaient de préserver. C'était la langue maternelle de leurs aïeux. Le provençal fait partie de "l'âme" de la Provence, de l'identité de cette région et de cette

¹ Les "time-sharing".

population. Pouvoir parler sa propre langue distingue la Provence de bien d'autres régions de France.

Bien que le provençal ait beaucoup régressé à travers les siècles, utilisé de moins en moins au fil des ans, les efforts récents de plusieurs organisations et de quelques auteurs sont en train de le ressusciter. Les auteurs du terroir n'ont jamais perdu leur admiration pour cette langue ni leur fidélité à celle-ci. Aujourd'hui, Pierre Magnan, romancier français contemporain, emmène les lecteurs de ses romans dans une Provence mystérieuse. Magnan prend sa place à côté de ses célèbres prédécesseurs, Pagnol et Giono, qui ont charmé le monde littéraire avec leurs récits venus d'une Provence admirable et magique. Bien qu'on puisse classer les romans de Magnan dans le genre policier, et que Pagnol et Giono, eux, nous content des récits campagnards ou régionaux. tous trois entrent dans la catégorie des auteurs régionalistes.

L'un des objectifs de ce travail est de montrer la valeur ajoutée par l'usage du parler local dans le roman régionaliste contemporain. Le point de vue régionaliste est important car il permet de distinguer les sujets, les histoires et les lieux. Sans ce point de vue, les histoires se ressemblent et deviennent monotones; elles perdent leur diversité. leur originalité, voire leur crédibilité. Plusieurs composantes de la culture d'un peuple contribuent à ajouter de l'intérêt à un récit: les habitudes, les métiers, la nourriture. les

mœurs, les passe-temps et bien sûr, la langue. Celles-ci constituent des éléments qui transplantent le lecteur des romans régionalistes, l'immergent dans un bain de couleurs, d'images et de sons propres au théâtre de l'action.

On a beaucoup écrit sur Pagnol et Giono, mais très peu sur Pierre Magnan. Cela n'a donc pas facilité la présente recherche sur l'auteur et sur son œuvre. En revanche, ce manque d'information laisse la porte ouverte pour formuler des hypothèses. Lorsque nous avons posé la question à un libraire: "Pourquoi est-il si difficile de trouver des articles sur Pierre Magnan?", il a répondu simplement : "Parce qu'il est toujours en vie. Il faut qu'un auteur meure avant que les gens ne s'intéressent à écrire sur lui".

L'approche de cette étude est thématique et stylistique. Le premier chapitre décrit l'histoire du provençal littéraire. Le but de ce chapitre est d'éclaircir le statut de la langue provençale, de préciser les notions de "provençalisme" et de "régionalisme" et de donner quelques repères à la fois sur la langue et sur les mouvements littéraires et culturels qui en ont marqué l'histoire. Le chapitre 2 introduit l'auteur régionaliste Pierre Magnan et présente les quatre romans qui font partie de cette étude. Nous donnons un bref compte-rendu de chaque roman. Nous avons aussi dressé un lexique de mots et d'expressions provençaux présents dans l'œuvre de Magnan et nous en rappelons l'étymologie et la traduction. Nous citons également un exemple extrait du contexte dans

lequel chaque terme apparaît. Le chapitre 3 explore les effets spéciaux tirés de la langue provençale dans les romans de Pierre Magnan. Par un style très visuel et par un réalisme fondé sur l'accumulation, Magnan fait découvrir la Provence non pas comme "la belle province" mais comme une province mystérieuse, violente, qui cache des secrets étranges derrière ses collines ensoleillées. Le chapitre 4 compare l'emploi du provençal chez Magnan, Giono et Pagnol. Nous notons plusieurs similitudes, entre autres l'usage du provençal et les thèmes qu'ils abordent dans leurs romans mais aussi des différences profondes dans le rendement que chacun tire de la langue locale. Le chapitre 5 traite du provençal dans l'œuvre de trois autres auteurs contemporains, Marcel Scipion, Max Stèque et Jean-Claude Izzo.² Nous les comparons entre eux, et nous établissons un rapport avec Pierre Magnan. Nous concluons cette étude en discutant le renouveau du provençal grâce à la littérature de Pierre Magnan. En appendice nous donnons le texte de deux interviews: un entretien avec le petit-fils de Marcel Pagnol et un entretien avec Pierre Magnan. Le lecteur découvrira quelques anecdotes inédites sur Pagnol et l'opinion de son petit-fils sur l'usage du provençal et sur les thèmes choisis par Pagnol. La thèse se termine par l'entrevue avec le célèbre écrivain méridional, Pierre Magnan, qui a eu lieu à Forcalquier dans les Hautes-Alpes, théâtre de son chef-d'œuvre. La Maison assassinée.

² Jean-Claude Izzo est décédé en janvier 2000, pendant la rédaction de ce mémoire.

CHAPITRE 1

LE PROVENÇAL LITTÉRAIRE À TRAVERS L'HISTOIRE

1. Brève histoire de la langue provençale

Le roman, système linguistique hérité du latin, se divisa pendant de longs siècles en deux rameaux: langue d'oïl au Nord, et langue d'oc ou occitan au Sud.³ Oïl et oc étaient les façons de dire "oui" dans ces deux parties de la France. L'Occitanie était un vaste territoire qui allait du département actuel de la Gironde, à l'ouest, passant par Lesparre, Bordeaux, Libourne, Mussidan, Périgueux. La frontière s'élevait au Nord vers Nortron, La Rochefoucauld, Confolens et Bellac.⁴ Elle tournait à l'Est vers Guéret, Montluçon, Clermont-Ferrand, Boën, Saint-Georges, Saint-Bonnet-le-Château, Saint-Sauveur jusqu'aux Hautes-Alpes.⁵

³ Pour une présentation générale de la division entre langue d'oc et langue d'oïl, les lecteurs peuvent consulter Lagarde, André et Laurent Michard, Collection littéraire Lagarde & Michard, Moyen Âge (Paris: Bordas, 1965) vi. Pour une étude plus détaillée de l'histoire de la langue française au Moyen Âge, voir Ferdinand Brunot, Histoire de la langue française (Paris: Librairie Armand Colin, 1905) Tome 1. 304-09.

⁴ La carte page 6 provient du site Internet <http://www.lirmm.fr/~marquet/LalangueOccitane.html>.

⁵ Brunot 304.

Avant le XIII^e siècle, on estime qu'il y avait un parler commun à toute la zone occitane. Mais, dès le XIII^e siècle cette région commença à montrer des différences linguistiques, qui finirent par donner lieu à plusieurs variétés de langues: le nord occitan, le sud occitan et, à l'ouest, le gascon et le béarnais. Le nord occitan regroupait le limousin, l'auvergnat et le provençal alpin. Le sud occitan comprenait le languedocien, le provençal maritime, et le niçois.⁶

La différence majeure entre l'occitan et le français est que l'occitan est resté beaucoup plus proche du latin. Le français présente des formes très évoluées par rapport

⁶ Henriette Walter, Le Français dans tous les sens (Paris: Éditions Robert Laffont, 1988) 148-52.

au latin à cause essentiellement de l'influence des multiples invasions germaniques, et surtout de celle des Francs. Après avoir conquis la Gaule au V^e et au VI^e siècles, les Francs ont exercé une profonde influence sur la langue française, influence déjà perceptible avant la conquête même, et qui contribue à la différencier de plus en plus du latin (accentuation, prononciation, apport de mots germaniques). Ainsi, les toponymes. au Nord, subiront de profondes modifications. On constate l'antéposition de l'adjectif dans les régions d'implantation franque. Par contre, dans les autres régions l'adjectif se plaçait après le nom. Par exemple, pour définir une nouvelle zone d'urbanisation, on trouve *Neuville, Neuvelle, Neuveville* dans le Nord, alors que les *Villeneuve* sont plus répandues dans le Midi.⁷

Les premiers textes et compositions en langue d'oc remontent au XI^e et au XIII^e siècles: ce sont les créations des troubadours.⁸ Ces derniers, poètes de langue d'oc ont inventé le lyrisme courtois du Moyen Âge. Entre 1100 et 1350, les noms d'environ 460 troubadours nous sont connus. C'est à leurs chansons d'amour que les troubadours doivent leur survie littéraire moderne. Voici un échantillon poétique occitan emprunté au plus ancien troubadour, Guillaume de Poitiers (1071 - 1127), et sa traduction française:⁹

⁷ Walter 60.

⁸ "Troubadours et trouvères", *Encyclopaedia universalis*, Tome 22 (Paris: Encyclopaedia universalis, 1995) 991-92.

⁹ Pierre Bec, *Anthologie des troubadours* (Paris: Union Générale d'Éditions, 1979) 76-77.

La nostr'amor vai enaissi	Il en est de notre amour
Com la branca de l'albespi	Comme de la branche d'aubépine
Qu'està sobre l'arbre treman,	Qui, la nuit , tremble sur l'arbuste,
La nuòit, a la plòja ez al gèl,	Exposée a la pluie et au gel,
Tro l'endeman, que'l sòls s'espan	Jusqu'à ce que, le lendemain, le soleil
Per las fuèlhas vertz e'l ramèl	inonde ses feuilles vertes et ses rameaux

La langue d'oc appartient à la grande famille des langues romanes. Elle partage avec ces dernières nombre de traits communs. En lisant de près le poème de Guillaume de Poitiers, on peut établir les comparaisons suivantes avec l'italien:

<u>Italien:</u>	<u>Provençal:</u>	<u>Français:</u>
il nostro amore	la nostr'amor	notre amour
ramo	ramel	rameaux
su	sobre	sur
la pioggia	la ploja	la pluie
come	com	comme
la notte	la nuòit	la nuit
sole	sòls	soleil
fogli	fuèlhas	feuilles
verde	vertz	vertes

On voit que le provençal se situe, morphologiquement et phonétiquement entre l'italien et le français, mais que son phonétisme se rapproche davantage de l'italien ou même de l'espagnol.

Voici quelques caractéristiques phonétiques et lexicales qui le rapprochent de

l'italien et le distinguent du français: il a conservé ces traits jusqu'à nos jours:¹⁰

- Rareté, voire absence, de certaines voyelles postérieures et/ou fermées [a] [o] [ø], type français : pâte, rose, yeuse. Bien que ces voyelles soient présentes en occitan, elles n'y jouent, en général, aucun rôle phonologique. Le Méridional ouvre spontanément ces voyelles en parlant le français, ce qui contribue à l'"accent du Midi".
- À l'opposé du français, en occitan les voyelles nasales conservent très généralement le timbre de la voyelle orale correspondante. La nasalité de la voyelle n'est que partielle. La voyelle est toujours suivie d'une résonance consonantique [v^{ng}]. Par exemple, la prononciation méridionale des mots français *banc*, *bon*, *pain*, et *brun* donne encore cet accent du Midi [bã^{ng}] [pẽ^{ng}].
- Solidité du -a final atone. Exemple: CATENA en latin, *cadena* en occitan mais *chaîne* en français. Cet "a" final se prononce[a].
- Solidité des voyelles prétoniques. Exemple: *petite* en français se prononce souvent [ptit]; occitan *petita* est prononcé [petito, -a].

2. Le provençal littéraire et la francisation de la Provence

Dans la première moitié du XIII^e siècle, la production de littérature méridionale commence à diminuer à cause de la violence de la croisade albigeoise.¹¹ Dès le milieu du XII^e siècle¹² on nomme "albigeois" les hérétiques du Languedoc qui pratiquaient le

¹⁰ Pierre Bec, «La langue occitane», *Que sais-je?* n° 1059. (Paris: Presses Universitaires de France. 1963) 24-29.

¹¹ Brunot 309.

¹² "Albigeois (Croisade contre les)", *Encyclopaedia Universalis*, Tome 1, 1995, 686-88.

catharisme, religion populaire opposée à l'Église romaine. Entre 1209 et 1229, le pape Innocent III prêche la croisade contre ceux-ci et contre les seigneurs et les villes qui les soutiennent. Des seigneurs français l'entreprennent d'abord; elle est ensuite reprise par Louis VIII en 1226. En 1229 le traité de Meaux-Paris met fin à cette lutte.

Cette croisade, menée par les rois de France et leurs lieutenants contre les fiefs méridionaux, provoque une rupture dont la poésie troubadouresque ne se remettra jamais. Les cours seigneuriales qui entretenaient les poètes s'appauvrissent et l'art des troubadours se déplace vers les villes. De plus, les thèmes politiques et religieux introduits dans la chanson prennent de l'importance. Les poètes se taisent ou émigrent. De nombreux troubadours s'enfuient vers l'Espagne et vers l'Italie.¹³ Le provençal littéraire commence à se fragmenter en plusieurs subdivisions cependant que la tradition des troubadours s'étiolle. Le poète impose désormais davantage sa personnalité dans son discours. Pour toutes ces raisons, la littérature provençale, si répandue du temps des troubadours, manifeste un déclin au XIV^e siècle. Ce déclin dure jusqu'au XIX^e siècle, où l'on verra enfin renaître un peu la poésie provençale.¹⁴

¹³ "Troubadours et trouvères", Encyclopaedia Universalis, Tome 22, 1995, 991.

¹⁴ Claude Martel, Le Parler provençal (Paris: Éditions Rivages, 1988) 11.

La francisation des zones d'oc commence au XVI^e siècle, entre autre avec le développement de l'imprimerie.¹⁵ L'ordonnance de Villers-Cotterêts¹⁶ en 1539, en exigeant que les actes juridiques ne soient plus rédigés en latin mais en français consacre ce dernier comme langue administrative. En Provence, à cette époque et pour de longs siècles encore, le français demeurera cependant une langue "étrangère" pour le menu peuple.

Du XVII^e au XIX^e siècle, les Provençaux avaient pour langue maternelle le provençal mais ils ressentaient une pression énorme d'apprendre le français, afin d'avoir une promotion sociale en France. De nombreuses pièces de théâtre montrent le sentiment de déchirement entre les Provençaux urbains et ruraux à propos de la langue. Or, à cette époque, si le provençal est francisé, le français que l'on parle en Provence est également *provençalisé* : entre le XVII^e et le XIX^e siècle, une variété originale de français s'est donc formée, que l'on appelle aujourd'hui – improprement – le provençal.

Vers le milieu du XIX^e siècle, Frédéric Mistral et six autres jeunes poètes provençaux se réunissent dans le but de constituer une orthographe unifiée de la langue provençale¹⁷ (à ne pas confondre avec le français régional). Ils créent le "Félibrige", un mouvement littéraire qui se veut une véritable "Pléiade" provençale. Le groupe se

¹⁵ "Minorités en France (Histoire des)", *Encyclopaedia universalis*, Tome 15, 1995, 435-37.

¹⁶ "Occitanes (Langue et littérature)", *Encyclopaedia universalis*, Tome 16, 1995, 679-82.

compose de Joseph Roumanille, Frédéric Mistral, Théodore Aubanel, Anselme Mathieu. Jean Brunet, Alphonse Tavan, et Paul Giéra.¹⁸ Ils se réunissent près d'Avignon sous la direction de Roumanille, qui compose en 1852 une anthologie de textes en provençal, Li Prouvençalo. Mistral s'inspire de Roumanille et consacre sa vie à la restauration de la littérature en provençal. Avec Roumanille, il travaille à la standardisation de la grammaire provençale. En 1878, il publie un dictionnaire provençal énorme, Lou Trésor dóu Félibrige. Ainsi le provençal est ressuscité comme langue littéraire grâce au mouvement fondé par Mistral et les Félibres. Voici un extrait de Calendal, épopée de la Provence montagnarde et maritime de Mistral, entièrement écrite en provençal en 1867. avec sa traduction française:

Amo de-longo renadivo,
 Amo jouiouso e fièro e vivo,
 Qu'endihs dins lou brut dóu
 Rose e dóu Rousau !
 Amo di séuvo armounisouso
 E di calanco souleiouso,
 De la patrio amo piouso,
 T'appelle ! Encarno-te dins
 mi vers prouvençau !

Âme éternellement renaissante,
 Âme joyeuse et fière et vive.
 Qui hennis dans le bruit du Rhône
 et de son vent !
 Âme des bois pleins d'harmonie
 Et des calanques pleines de soleil.
 De la patrie âme pieuse,
 Je t'appelle ! Incarne-toi dans
 mes vers provençaux !¹⁹

¹⁷ Walter 139-40.

¹⁸ "Félibrige", The New Encyclopaedia Britannica, Tome 4 (Chicago: Encyclopaedia Britannica, Inc. 1998) 719.

¹⁹ Frédéric Mistral, Calendau, Édition Ramoun Berenguié (Barcelona: Grafesa, 1966) 9.

Le Félibrige fut fondé dans l'esprit d'une renaissance du provençal alors que la langue des aïeux risquait de disparaître devant le français. Mistral dit dans Mes origines, mémoires et récits (Moun espelido, memòri e raconte, 1906) comment sa double vocation provençale et poétique est fondée sur la honte ressentie par son peuple de parler une langue qui est rabaissée au niveau d'un patois.²⁰ Alphonse Daudet, un adepte de Mistral et du Félibrige, écrit, "(...) Mistral me disait ses vers dans cette belle langue provençale, plus qu'aux trois quarts latine, que les reines ont parlée autrefois et que maintenant nos pâtres seuls comprennent".²¹

Ce mouvement vigoureux de renaissance du provençal exerça une influence majeure bien après la disparition de Mistral. Même au début du XX^e siècle, ce mouvement attira non seulement des Provençaux, mais aussi des gens d'autres provinces comme le Languedoc, le Limousin, la Gascogne et l'Aquitaine, qui s'intéressaient à la sauvegarde de leur langue et de leur culture.

Pourtant, après la mort de ses membres, le mouvement est tombé en désuétude. Le Félibrige n'a pas réussi à créer l'unité dialectale souhaitée, pour la raison, entre autres, que ses membres avaient choisi le dialecte de Maillane, patrie de Mistral, comme modèle.

²⁰ "Mistral (Frédéric)", Encyclopaedia universalis, Tome 15, 1995, 472-73.

²¹ Alphonse Daudet, Lettres de mon moulin: "Le Poète Mistral" (Paris: Édition de la Librairie de France, 1930) 91.

La graphie choisie ne s'adaptait pas aisément aux autres parlers occitans.²² Ce n'est donc pas toute la Provence qui pouvait adhérer aisément au mouvement Félibrige. Jean Giono, par exemple, lui était opposé, disant que la langue que Mistral écrivait était une langue qui n'existait pas:

C'est une langue inventée, oui, c'est une langue inventée, et on ne peut pas le lui reprocher. Mais ce que je sais, c'est que je suis incapable de lire Mistral dans le texte ; ce que je sais c'est que des quantités de paysans autour de moi sont incapables de lire Mistral dans le texte.²³

Pierre Magnan, s'exprime ainsi sur la position de Giono envers le Félibrige et particulièrement envers la coloration politique de ce dernier:

(...), à ce moment là il était de philosophie socialiste. Je cherchais le mot, parce qu' il n'était pas engagé dans aucun parti. Mais il était de philosophie socialiste et tout le côté folklorique du Félibrige était une institution d' extrême-droite, c'est-à-dire qu' à la base du Félibrige c'était l' Action Française. C'était Charles Maurras - je ne sais pas si vous avez entendu parler de Charles Maurras - c'était le directeur de l' Action Française et tout le Félibrige était royaliste. Voilà. Alors Giono ne pouvait pas adhérer à cette sorte de forme d'art.²⁴

3. L'occitan aujourd'hui

Au XX^e siècle, l'ensemble des régions où l'on parle un dialecte de la langue d'oc forme l'Occitanie. C'est une aire linguistique qui comprend aujourd'hui une trentaine de

²² Walter 148.

²³ Jean Carrière, Jean Giono: Qui Suis-Je ? (Paris: Presses Universitaires de France, 1985) 90.

²⁴ Appendice: Deuxième entrevue avec Pierre Magnan.

départements du sud de la France, le Val d'Aran espagnol et quelques vallées des Alpes italiennes. Grâce à l'effort de Frédéric Mistral, le provençal littéraire a connu une renaissance spectaculaire au XIX^e siècle. Aujourd'hui, cette action se poursuit par l'affirmation d'une conscience régionale occitane.²⁵ L'approche de l'occitan n'est plus centrée sur un combat passéiste, mais sur une ouverture à la société moderne. La différence entre l'action présente et celle de Mistral est que le mouvement occitan regroupe tous les dialectes d'Occitanie alors que Mistral se limitait au dialecte d'une seule ville. Le mouvement occitan d'aujourd'hui est moins centré sur la littérature, il est plus culturel, plus tourné vers le peuple.

Le terme "occitan" est relativement récent. Il a été popularisé au cours des vingt dernières années et tend à remplacer "langue d'oc". Pour ceux qui l'adoptent, le mot occitan désigne l'une des grandes langues romanes, au même titre que l'italien, l'espagnol, le portugais, le roumain, le français et le catalan, qui est lui-même très proche de l'occitan. Il est intéressant de noter qu'il existe une polémique entre certains qui nient l'existence même de l'occitan en temps que langue unique, à cause de ses disparités régionales, et ceux qui appellent l'occitan le tronc commun et l'union d'un ensemble de dialectes méridionaux très proches les uns des autres.²⁶ L'occitan se compose en effet de

²⁵ L'Institut d'Études Occitanes des Alpes-Maritimes est situé au 8 traverse Pharos, à Grasse.

²⁶ Robert Rourret, Dictionnaire français-occitan provençal (Alpes-Maritimes: I.E.O., 1981) 5-11.

six grands dialectes: le languedocien (ou occitan central), le provençal et le gascon (le sud-occitan), le limousin, l'auvergnat et le provençal alpin. Le "provençal", auquel on consacre la présente étude, désigne donc l'un des six dialectes de l'occitan.

C'est grâce à l'enseignement que la langue occitane profite d'une seconde jeunesse. Il y a 29 "calandretas", c'est-à-dire écoles occitanes gratuites et laïques, en France. La première a été créée en 1979 à Pau. Aujourd'hui, l'Institut Supérieur des Langues de la République Française, situé à Béziers, forme les maîtres occitans, mais aussi bretons, basques, catalans et alsaciens.²⁷

Dans la littérature méridionale contemporaine, on trouve donc des mots et expressions de la langue occitane, dont en particulier le provençal mais aussi des formes de français régional. Il existe des auteurs méridionaux qui écrivent entièrement en provençal; ceux-ci ne sont pas traités dans la présente étude. Nous nous intéressons ici aux auteurs méridionaux qui écrivent en français. Ces auteurs emploient le provençal aussi bien que le français régional de la Provence.

Il semble donc important, pour éviter de confondre les lecteurs, de définir avec précision les termes " provençal " et "provençalismes" d'une part, et "français régional"

²⁷ Jacques Monin, "L'Enseignement donne une seconde jeunesse à la langue occitane". Le Monde, 6 septembre 1977, 12.

et "régionalismes" d'autre part. Nous allons expliquer clairement comment ils se distinguent et comment ils sont employés dans cette étude.

D'abord, les termes "provençal" et "provençalismes" font référence aux mots qui appartiennent au dialecte provençal, l'une des six variétés du vaste espace linguistique occitan. Les "provençalismes" sont des mots de la langue provençale, qui ne sont pas entrés dans la langue française.

Les termes "français régional" et "régionalismes" font par contre référence aux mots employés par des locuteurs francophones de Provence, et qui ne sont pas des mots d'origine française: ils sont issus du provençal. Leur usage dans le parler est propre à la région de Provence. Ces derniers "colorent" le français mais n'en modifient ni le statut ni la structure.²⁸ Les autres régions de France ont de même leur "français régional". Dans cette étude, l'emploi des termes "français régional" et "régionalismes" renvoie évidemment à leur usage dans le contexte de la région de Provence. Il faut enfin distinguer les "régionalismes" des mots issus du provençal et qui sont maintenant entrés dans le français général, comme "goujat", "damotes" et "agapes" par exemple. Ces derniers ne sont pas considérés comme des régionalismes mais comme du vocabulaire français courant.

²⁸ Martel 13.

Le terme "francitan" (= français + occitan), est couramment utilisé par les provençalophones d'aujourd'hui pour nommer le français régional de Provence. Selon Madame Gourdon, enseignante d'occitan au Centre Régional de Documentation Occitane à Mouans-Sartoux, près de Grasse, le français régional de Provence est caractérisé par de nombreux termes occitans francisés – c'est "le francitan". Madame Gourdon donne les exemples suivants :

<u>francitan</u>	<u>français</u>
cassuler	boire
calu	fou (gentil), faclat
chouc	ivre
caler	descendre
bouleguer	bouger
chourme	bande
Qu'es acò ?	Qu'est-ce que c'est ?
escagasser	abîmer, épuiser

Si la littérature est l'un des lieux où la culture provençale se trouve encore bien représentée, on est forcé cependant de constater que la grande et florissante littérature provençale du Moyen Âge, dont on a rappelé la place dans l'histoire de la langue provençale au début du présent chapitre, n'est plus vivante aujourd'hui.

Aujourd'hui, un voyageur de passage en Provence n'aura pas conscience qu'on y parle une autre langue que le français. Mais s'il y regarde de plus près, bien que le

provençal soit une langue très minoritaire et menacée, il l'entendra dans toutes les collectivités rurales et parfois urbaines. Il est vrai que le provençal se parle surtout à la campagne et chez les personnes âgées plutôt que chez les jeunes. Fait plus important: il n'y a plus de locuteurs provençalophones unilingues depuis la Seconde Guerre mondiale. Le français est devenu la langue maternelle de tous et l'acquisition du français par un Provençal ne pose plus de problème. Mais, comme au temps de Frédéric Mistral, il y a toujours des gens qui luttent pour que cette langue reste vivante.

Il existe plusieurs organisations qui ont pour but de maintenir cette tradition. Par exemple, à Opio, petite ville voisine de Grasse, tous les jeudi soirs, on peut assister à des cours de langue provençale et de danses anciennes, offerts par l'Association de Culture Provençale d'Opio. À Mouans-Sartoux, le "Centre Régional de Documentation Occitane" accueille ceux qui s'intéressent à l'occitan et qui ont envie de profiter de sa bibliothèque. À la faculté des lettres de Nice, il y a un département "Section Langues régionales, provençal et niçois".

À Grasse, on peut trouver de nombreux renseignements sur les langues régionales à l'Institut d'Études Occitanes. Mr. André Saïssi, professeur de français à la retraite, est secrétaire départemental de cet institut. À la maison, sa femme, ses filles et lui ont

toujours parlé provençal entre eux. Lorsqu'on demande à Mr. Saïssi si leur cas est rare, il répond que oui, mais que cela devient un peu plus courant aujourd'hui.

Monsieur Saïssi précise qu'il est un militant culturel qui se bat depuis toujours pour la promotion de la langue d'oc. Selon lui, le statut de la langue s'améliore, mais la richesse du provençal et de l'occitan en général est très fragile parce qu'il y a de moins en moins de locuteurs. Cependant, il reste optimiste. Mr. Saïssi passe son temps et dépense son énergie à donner des cours de provençal gratuits et à se consacrer à la langue d'oc.

Comme l'explique Monsieur Saïssi, la position politique des militants de la langue d'oc est la suivante: selon eux, le problème vient de ce que la France est un pays centralisateur. L'état dirige tout et donne la primauté à la culture et à la langue françaises. Il tolère les autres cultures mais ne favorise guère leur promotion. Les militants, eux, veulent que la langue d'oc soit reconnue et qu'elle trouve sa place dans l'état français.

À ce propos, la France accuserait un certain retard par rapport à d'autres pays d'Europe qui ont une attitude plus positive à l'égard de leurs langues régionales. Par exemple, en Angleterre, le gouvernement favorise la langue galloise. En Allemagne, on parle aussi le Bavarois. En Suisse, quatre langues co-existent et ces langues sont entrées

dans les mœurs et les attitudes du peuple. L'Italie reconnaît ses langues régionales dont l'occitan parlé dans douze hautes vallées du Piémont. En Espagne, le castillan-léonnais, le catalan et le basque sont reconnus comme langues. Mr. Saïssi proclame qu'on peut remarquer des attitudes très différentes entre l'Espagne et la France vis-à-vis de la langue basque. Selon lui, l'attitude du gouvernement espagnol est plus ouverte alors que celle du gouvernement français est négative. En Espagne, le basque ainsi que l'occitan bénéficient d'un statut d'officialité.²⁹

Pourquoi cette répugnance à valoriser les langues régionales en France? Selon les militants de la langue d'oc, la République, dans un but centralisateur, veut que tout le monde soit égal et impose le français standard comme le seul moyen de parvenir à cette égalité.

Les militants de la langue occitane, qui se disent pacifistes, utilisent la parole et non pas la violence. Ils estiment qu'il faut un point de départ. À leur avis, la France a une attitude de peur et de repli: elle pense que les protestataires sont les ennemis de la République et se met ainsi en retard par rapport aux autres pays européens. L'espoir pour les militants de la langue occitane est l'Europe. Ils attendent que l'unité européenne les réunisse mais ils sont très pressés de faire valoir leur culture. Ces Provençaux-là veulent

²⁹ Jean Salles-Loustau, "Les Langues régionales: un enjeu pédagogique et culturel". Actualité. Numéro 9. 27 février 1997: 590-93.

préserver leur richesse; ils veulent déclencher une prise de conscience chez les Français et demandent un redressement de la France vis à vis de la langue d'oc.

Ceux qui parlent la langue occitane cherchent à créer des écoles bilingues français-langue d'oc. Bien qu'il soit prévu dans les textes de l'Éducation Nationale d'offrir le provençal à l'école, aucun moyen n'est mis à la disposition des éventuels élèves par l'État. Cela est ressenti par les militants comme une injustice. Selon eux, l'État a peur. Mais dans les "Calandreta", qui est le nom de ces écoles bilingues français-langue occitane créées en France,³⁰ le nombre d'élèves reste très faible: 1 700 par rapport au 13 000 000 d'élèves scolarisés en France aujourd'hui. Le reste des populations locales ne semble donc pas s'enthousiasmer autant que les militants et préfère apparemment s'assimiler. Est-ce par peur de l'isolement ou de la marginalisation? C'est plus vraisemblablement par manque d'intérêt.

Les Basques et les Catalans ont aussi créé eux-mêmes leurs propres écoles, qui ne sont pas aidées par l'État. Ce sont des écoles associatives, c'est-à-dire des écoles gérées par des militants culturels et des parents. Elles sont gratuites. Toutefois, sans subventions officielles de l'État, cette solution reste précaire.

³⁰Jacques Monin, "L'enseignement donne une seconde jeunesse à la langue occitane", Le Monde, 6 sep. 1997: 12.

Les militants des langues régionales travaillent ensemble d'une façon très organisée. À Béziers il existe une association et un centre de formation pour les enseignants qui travaillent dans les écoles bilingues de langues régionales. Là on trouve des Bretons, des Alsaciens, des Basques, des Catalans et les locuteurs occitans. Les enseignants y reçoivent une formation aux méthodes d'enseignement. Le financement est privé. La demande pour ce genre d'enseignement vient de tous les horizons et rassemble ceux qui veulent retrouver leur langue régionale.

Et la honte de parler le provençal? Oui, selon Mr. Saïssi, la honte a existé. Elle était provoquée par l'école après la guerre de 1914. L'école a dévalorisé les langues régionales. Il ne fallait plus parler "le patois". Il fallait parler français! Qu'est-ce que signifie le mot "patois" pour les militants de la langue d'oc? Ce mot, ils ne l'aiment pas du tout. C'est un mot péjoratif. La honte qui existait à une époque chez beaucoup de gens du peuple a disparu et a fait place à la fierté des militants intellectuels, bien moins nombreux toutefois.

Les efforts continuent pour ne pas perdre ces langues et ces traditions qui sont les racines des méridionaux.

À l'école, au collège et au lycée, le provençal n'est pas oublié. Pour un projet de biologie de classe de sixième au Centre International de Valbonne, on demande aux

élèves de trouver non seulement le nom latin de la flore dans le parc du Mercantour, mais aussi le nom provençal.

Avec un peu de recherche dans les milieux enseignants, on peut se procurer des livres de grammaire provençale et des exemplaires d'un magazine niçois "Lou Sourgentin" qui publie aussi des articles sur la culture provençale. En effet, de nombreux professeurs ont de l'enthousiasme pour cette langue. Souvent, ils essaient de donner à leurs élèves une certaine connaissance de la culture provençale, qui est la racine de cette région.

Tous les dimanches matins, sur la chaîne de télévision FR3, il y a un programme régional diffusé qui a pour titre Vaqui. Cette émission se déroule en trois parties:

1) d'abord un documentaire sur des problèmes d'actualité et sur des sujets qui concernent non seulement les locuteurs provençaux mais aussi les francophones,

2) puis des annonces des événements provençaux de la semaine, les fêtes provençales, les spectacles provençaux

3) enfin le journal.

L'émission est unique, parce que tout s'y passe en provençal. Les jeunes présentateurs parlent le provençal. Dans cette langue, ils organisent des entretiens avec des personnages divers dans plusieurs villes de Provence. Ainsi, en 2000 il est question

d'un TGV en construction qui va passer par plusieurs villes de Provence pour aller jusqu'à Marseille. Le présentateur a interrogé des habitants des villes où le TGV passera : des agriculteurs et des conducteurs de bus, pour demander leur avis sur ce projet.

Cette émission est très intéressante parce que le spectateur peut entendre plusieurs accents en provençal. Chez les jeunes, on peut parfois même reconnaître l'accent parisien. Il y a eu un entretien avec une jeune Japonaise qui parle le provençal. Les jeunes et les gens âgés le parlent avec fierté et avec une aisance impressionnante. L'émission dure une demi-heure et, pendant ce temps, tout est expliqué et tout est exprimé en provençal, donc c'est une vraie immersion dans le provençal.

Si on veut lire les journaux en provençal, il y a le choix. On trouve "le Provenço Aro", "Nouvello de Provence", "Lo Cebier" et "Aquò d'Aqui".

Il existe maintenant des groupes musicaux (expression "traditionnelle", et genre "rap") à Marseille, qui ont pris une envergure nationale. Le groupe musical "Lou Cigalou" joue de la musique provençale dans la région de Le Bar-sur-Loup dans les Alpes-Maritimes. Ce groupe comprend des musiciens de Provence, de Paris, d'Irlande et des États-Unis.

L'usage du provençal dans le roman méridional est donc un élément très important de toute cette entreprise de valorisation de la langue d'oc. Il ne s'agit pas simplement de donner une "couleur locale" ou un aspect folklorique, bien que ces deux effets résultent de son usage. Le plus important est que cette langue régionale offre une alternative au nivellement culturel et à l'américanisation que le français standard ne réussit pas à endiguer. La Côte d'Azur, région vouée au tourisme et au luxe, est en train de perdre son âme: grands hôtels, plages privées et surpeuplées, restaurants hors de prix où les menus sont bilingues français/anglais pour attirer la clientèle internationale. Même les milieux plus modestes qui forment la clientèle des campings surchargés et bruyants, des plages publiques où, en été, les serviettes de plage se touchent, et des "fast-food" bilingues, n'échappent pas à cette évolution vers la médiocrité. Tout devient semblable, monotone, ordinaire. La Provence a pourtant plus à offrir que des sachets de lavande, des savons en forme de cigale – qui d'ailleurs se vendent aussi bien à Paris et à Santa Fe.

Voici un témoignage de Madame Geneviève Lacroix, qui non seulement a été élevée avec le provençal comme langue maternelle, mais qui a aussi été la réalisatrice de l'émission "Vaqui". Elle résume l'importance de la langue provençale:

Par rapport à l'émission 'Vaqui', quand on parcourt la Provence pour fabriquer l'émission, à travers les villes et les villages, on est frappé du

nombre de personnes qui parlent encore le provençal – les ‘anciens’, bien sûr, des personnes les plus humbles – bergers, artisans, paysans – aux notables – responsables municipaux, associatifs – mais aussi des jeunes gens dans la trentaine, qui utilisent leur langue provençale dans la vie de tous les jours. Les vieux parlent un provençal plus pur, les jeunes un provençal parfois abâtardi, avec des expressions approximatives, ou ‘inventées’ (particulièrement lorsqu’ils doivent l’adapter à des formules techniques) mais ils le parlent avec fierté.

Ces rencontres ont ravivé les souvenirs de Geneviève Lacroix qui a grandi dans une famille où l’on parlait encore couramment le provençal. Elle a remarqué à nouveau combien les expressions et les formules dans cette langue d’une grande richesse, aux sonorités fortes, riches, savoureuses, perdaient de leur substance et de leur saveur quand on veut les traduire en français. Le provençal est souvent truculent, il reflète ce côté "hénaurme" (énorme – expression pagnolesque) du personnage provençal dont l’outrance frôle parfois le grotesque ou le ridicule, mais n’est jamais petit, tel par exemple. le personnage de Tartarin de Tarascon d’Alphonse Daudet ou encore l’acteur Raimu.

Quand, enfant, Madame Lacroix élevée par sa grand-mère voulait lui en faire accroire, l’aïeule lui rabattait le caquet avec cette expression: "Ma qui sies tu? Merda. mouffa, vinaïgré!" (Mais qui tu es, toi? de la crotte, de la moisissure, du vinaigre!) La traduction française, bien évidemment, ne comporte plus guère d’humour, ni d’expressivité sonore.

Certes, on est forcé de constater que le provençal est en voie de disparition. Tous les Provençaux interrogés dans cette étude sont d'accord sur ce sujet. Cependant, grâce aux efforts actuels des étudiants en provençal dans les universités, des militants de la langue occitane, des nostalgiques de la langue de leur enfance et des écrivains régionalistes, notamment Pierre Magnan, le provençal a des chances de connaître une résurgence dans la littérature.

La littérature est certainement le médium qui garde le meilleur souvenir de cette langue mourante, un souvenir complet, inscrit dans la nature et dans les traditions. Mais aucun auteur ne croit à la possibilité de ressusciter le provençal comme langue de culture. Les quelques phrases ou expressions provençales qui surnagent dans les œuvres littéraires témoignent d'une vitalité perdue.

CHAPITRE 2

PIERRE MAGNAN ET L'USAGE DU PROVENÇAL DANS LE ROMAN

Pierre Magnan est né à Manosque, en Haute Provence, le 19 septembre 1922.³¹

Manosque est aussi la ville natale de Jean Giono, qui y est né en 1895. Magnan a parcouru un chemin peu ordinaire vers la célébrité. Après de brèves études à Manosque jusqu'à l'âge de douze ans, de treize à vingt ans, il travaille comme typographe dans une imprimerie locale. Il fait ensuite les chantiers de jeunesse, l'équivalent du service militaire, sous le gouvernement de Vichy. Réfractaire au Service du Travail Obligatoire de la France occupée, il se réfugie dans un maquis de l'Isère. Il connaît un certain succès d'estime en 1946 avec la publication de son premier roman, L'Aube insolite.³² Il écrit trois autres romans mais sans succès, et pour gagner sa vie, il entre dans une société de transports frigorifiques. Il y reste pendant vingt-sept ans, continuant à écrire des romans.

³¹ La courte biographie qui suit est inspirée d' "Essai d'autobiographie" de Pierre Magnan, en exergue de La Maison assassinée.

³² Pierre Magnan, L'Aube insolite, (Paris: Éditions Denoël, 1946).

En 1976, après son licenciement pour raisons économiques, il écrit Le Sang des Atrides³³. Ce roman obtient le prix du Quai des Orfèvres en 1978. C'est donc à l'âge de cinquante-six ans qu'il commence cette nouvelle carrière qui lui vaudra le prix RTL-Grand public pour La Maison assassinée³⁴ en 1984 et le prix de la Nouvelle Rotary Club pour Les Secrets de Laviolette. Magnan vit alors avec sa femme près de Manosque.

Dans ses romans, Pierre Magnan emploie un grand nombre de mots et d'expressions provençaux et régionaux. Il plonge ses lecteurs dans "la couleur locale" grâce à un choix minutieux des termes du terroir. Ses histoires sont toujours pleines de suspense. D'une façon très détaillée, il nous décrit et nous fait connaître la vie intime de personnages toujours hors du commun et souvent même bizarres. Mais si ces personnages nous fascinent et si ces intrigues nous passionnent, c'est à l'écriture de Magnan, imprégnée du langage unique de la Provence, qu'ils le doivent. C'est cet aspect qui donne aux œuvres de Magnan leur caractère et leur individualité.

Le premier roman de Pierre Magnan sur lequel nous nous pencherons a pour titre: Les Charbonniers de la mort.³⁵ C'est un policier qui mène l'enquête, le personnage de "Laviolette", ancêtre du héros que l'auteur met en scène dans d'autres de ses romans.

³³ Pierre Magnan, Le Sang des Atrides (Paris: Librairie Arthème Fayard, 1977).

³⁴ Pierre Magnan, La Maison assassinée (Paris: Éditions Denoël, 1984).

³⁵ Pierre Magnan, Les Charbonniers de la mort (Paris:, 1982).

L'histoire se déroule dans la ville de Forcalquier, près de Lure. Un soir de fête, à la Saint Pancrace, les notables de Forcalquier avalent un aphrodisiaque mal préparé qui leur a été fourni par un charbonnier. Ils sont tous empoisonnés et la drogue les laisse morts ou physiquement et mentalement handicapés. Plus tard, un assassin venge leur mort en tuant des charbonniers au hasard. C'est à l'inspecteur Laviolette de dénouer cette intrigue. Comme dans les autres œuvres mentionnées ci-dessus, Pierre Magnan, avec des mots du terroir, déplace ses lecteurs dans ce monde provençal qu'il leur fait peu à peu découvrir.

En 1984, Pierre Magnan écrit son chef-d'œuvre La Maison assassinée, dans lequel il tisse une complexe chasse aux meurtriers qui rappelle le genre "Who done it?" d'Agatha Christie ou celui des romans à "fausses pistes" de George Simenon. Cette histoire parfois irréaliste confond le lecteur en racontant des faits qui, aussitôt après avoir été présentés comme vrais, se révèlent ne pas l'être. Même les personnages ne sont pas comme on le croit. Séraphin Monge retourne dans sa ville natale pour découvrir et venger la mort atroce de ses parents et de ses frères. Mais ni lui, ni le lecteur ne trouve facilement la vérité cachée.

La Naine³⁶ (1987) est une histoire fondée sur une intrigue peu commune. Les événements se passent pendant l'été, au début des années vingt, à Manosque. Le héros, Jean, un garçon de quatorze ans, est la cible de l'affection d'une naine. Cet amour est à sens unique puisque Jean passe son temps à l'éviter. L'auteur nous décrit la vie de Jean, de la naine et d'autres personnages de cette ville provençale en utilisant le langage du terroir. L'utilisation du patois procure aux lecteurs le sentiment que la ville est attachée, de façon anormale, à son passé.

Pierre Magnan a été inspiré pour écrire La Naine par un vrai personnage qu'il a connu étant jeune garçon. Il en parle ainsi:

Et celle-là, [cette histoire] elle est en partie vraie, c'est-à-dire que cette naine a existé et que je l'ai rencontrée dans ma prime enfance quand j'avais cinq ans. Et elle m'a, comment dire, marqué, parce que j'avais cinq ans et elle mesurait zéro mètre quatre vingt huit; donc elle était à ma hauteur. Mais elle avait un énorme visage parce que ses pieds et son visage avaient grandi normalement. C'était son corps qui était en chrysalide. Alors, je la voyais arriver sur la place où je jouais et elle était très silencieuse parce qu'elle portait toujours des pantoufles, des chaussons de lisière. Et je ne l'entendais pas et tout d'un coup je me retournais et je voyais cette énorme tête et ça me faisait un effet épouvantable. C'est le départ de l'histoire.³⁷

³⁶ Pierre Magnan, La Naine (Paris: Éditions Denoël, 1987).

³⁷ Voir la deuxième entrevue avec Pierre Magnan, 19 août 2000.

Dans L'Amant du poivre d'âne³⁸ (1988), le lecteur peut presque ranger son dictionnaire français provençal car, si Magnan augmente son usage du provençal, il nous le traduit en même temps. On peut constater que la proportion des provençalismes n'est pas la même selon les livres de Magnan. L'Amant du poivre d'âne est très chargé de provençalismes et de phrases entières en provençal. Dès le premier paragraphe du livre, le lecteur est à la fois mis dans un bain de provençal et assuré de sa compréhension:

Je suis né avec le crâne en forme de pain de sucre. C'est Mme Gondrand, sage-femme de première classe de la faculté de Montpellier, qui me le refaçonna à la main. À mon père qui surveillait l'opération avec inquiétude, elle disait en patois: 'L'as jamaï vis faire aco parai?' (Tu ne l'as jamais vu faire cela, n'est-ce pas?).³⁹

Le patois n'est plus ici créateur de mystère, mais plutôt un outil de réalisme, même parfois de réalité bizarre. Le lecteur est exposé de plus en plus à ce dialecte, sans être obligé de deviner le sens des mots ou de le chercher dans un dictionnaire. Au contraire, Magnan nous immerge dans un monde où nous "entendons" des phrases complètes et des conversations entre paysans de Manosque. Comme d'habitude, ce sont des parents et des grands-parents qui parlent le dialecte, dans cette histoire qui se déroule après la guerre de 1914.

³⁸ Pierre Magnan, L'Amant du poivre d'âne (Paris : Éditions Denoël, 1988).

³⁹ Magnan, Amant 11.

L'Amant du poivre d'âne est autobiographique. Par la voix d'un garçon de cinq ans, Magnan nous raconte son enfance à Manosque. Rien ne lui échappe et rien n'est oublié: les odeurs, les sensations, les personnages, le paysage, la langue. Le récit est rempli d'anecdotes qui font revivre, sur le papier, un monde qui n'existe plus et un patois en danger de devenir langue morte. Cependant pour les Manosquins de cette époque, le provençal était la langue locale, tandis que le français était la langue d'un autre peuple:

...Quand cette Rose venait, elle aussi, pour quelque brin de persil ou quelque œuf frais, c'étaient des 'vous' à n'en plus finir et ma grand-mère avec elle employait ostensiblement le français. Or, jamais elle n'utilisait cette langue, jugeant que ceux qui ne connaissaient pas le provençal, n'avaient qu'à passer leur chemin.⁴⁰

Magnan nous fait découvrir des habitudes paysannes extraordinaires. Se souvenant de son oncle Théophile habitant de Sainte-Tulle, il raconte une visite où l'oncle montre son grand plaisir à le voir. Aussitôt que 'lou pitcho Toïno' ou 'l'enfant dou Toïno' arrive chez son oncle Théophile, ce dernier lui prépare une sorte de boisson composée d'ingrédients surprenants: escargots gris avec du sucre écrasés au mortier. Il offre ce mélange bizarre à l'enfant 'comme une offrande à un dieu, comme une libation propitiatoire'. L'enfant prend cette offrande douteuse, et sans hésitation il boit: 'Je levai le verre très haut, la tête renversée en arrière afin de n'en pas perdre une goutte'. Cette réaction fait grand plaisir à son oncle et à sa marraine, qui s'exclament en

provençal: 'Acabarié lou troun de pas diou emmé soun trin! (Il avalerait le tonnerre de Dieu et sa suite!)'.⁴¹ L'Amant du poivre d'âne 78

On constate que Magnan, à partir de La Maison assassinée, renforce les moments de grande émotion, surtout la peur et la peine, avec la présence de langue provençale. Par exemple, dans La Maison assassinée, le personnage de la Tricanote réagit avec beaucoup de peine en voyant que Marie est très malade. Elle laisse échapper une interjection provençale qui veut dire "allons donc!":⁴² 'Et elle dit, la Tricanote, mais pas tout de suite: - *Ah vai!* Fièvres typhoïdes! Moi, je le sais ce quelle a... Mais Dieu garde!'⁴³.

Y a-t-il une évolution dans les romans de Pierre Magnan? Certainement, d'un point de vue quantitatif, on peut remarquer un usage plus fréquent, plus étendu des provençalismes et des régionalismes à partir du roman Le Sang des Atrides. Il y a également une relation entre cet accroissement de l'usage du provençal et la possibilité de le traduire. Selon Magnan :

En général, dès Le Sang des Atrides les mots en dialecte étaient toujours explicités par le contexte. C'est-à-dire qu'on découvrait à mesure de quoi il s'agissait. Par exemple dans La Maison assassinée quand Burle dit à Seraphin (Chapitre II) il va faire *chavanne* . Il se met à pleuvoir à seaux

⁴⁰ Magnan, Amant 185-86.

⁴¹ Magnan, Amant 78.

⁴² F. Mistral, Lou Trésor dóu Félibrige 1079.

⁴³ Magnan, Maison 318.

trois minutes plus tard. On doit comprendre alors que le mot *chavanne* signifie forte pluie.⁴⁴

Pierre Magnan est un écrivain régionaliste, un peu différent des autres écrivains régionalistes en ce qu'il écrit des romans policiers. Mais il est au fond comparable aux autres, puisqu'il cherche à recréer dans ses romans un monde séparé de l'univers connu de la capitale. De plus, comme chez Giono et Pagnol, ses romans font appel aux grands mythes grecs, par exemple Œdipe (La Maison Assassinée) et les Atrides (Le Sang des Atrides). La langue d'oc et le monde du Midi, connus depuis Giono et Pagnol, ont d'autres couleurs chez Magnan : celles du secret, du mystère, de la bizarrerie, de la peur, de la "tragédie" populaire. Ses personnages ne sont pas des paysans et des villageois simples et joviaux, avec des problèmes simples. Ce sont plutôt des personnages extraordinaires, vivant des situations extraordinaires. Chez Magnan, le Midi et ses habitants sont présentés comme mystérieux et étonnants.

Au lieu de se restreindre aux mots français, Magnan a employé des mots provençaux et régionaux pour créer différents effets que nous étudierons dans le chapitre suivant. Certes, l'utilisation des provençalismes contribue à maintenir le lecteur dans l'esprit du terroir et Magnan cherche à immerger son lecteur dans le bain provençal en

⁴⁴ Appendice: Réponses écrites de Pierre Magnan à quelques questions supplémentaires.

faisant appel à tous ses sens. L'usage du provençal (au lieu du français) à un endroit bien choisi fait aussi appel à l'ouïe du lecteur.

Mais tout en étant "vrai" par le choix de ses termes, Magnan cherche aussi à dérouter ses lecteurs. Il les entraîne dans un monde déroutant et souvent perturbé sous des dehors traditionnels et immobiles. Le lecteur ne perçoit jamais qu'une partie de la vérité parce que le langage n'est pas totalement transparent. Dans ses premiers romans (avant que Magnan ne traduise) quand le lecteur, même cultivé, rencontre un de ces termes, la phrase devient moins claire pour lui. Le lecteur se souvient alors qu'il n'appartient pas à ce monde, qu'il est une sorte de "voyeur", car le langage exprime quelque chose de secret, voire de tabou. Il constate qu'il ne comprendra jamais qu'à distance l'idée qu'exprime Magnan. À cause de cette compréhension incomplète, le lecteur est sur le qui-vive. Il faut noter que Magnan réussit à créer cette atmosphère non seulement en utilisant le provençal, mais aussi par l'abondance de termes techniques et ruraux, mal connus par la plupart des gens aujourd'hui. Par exemple, "la taillole" est un ancien mot français régional qui désigne une large et longue ceinture de laine portée par les hommes en Provence.⁴⁵

Mais quand on reçoit sur la gueule, depuis cinq minutes, le contenu d'un tombereau de grêle ; que les grêlons ont roulé, par le col de la chemise, bien au-delà de la *taillole*, jusqu'au caleçon où ils se sont amoncelés en creusant un nid de

⁴⁵ Patrice Maubouguet, Petit Larousse en Couleurs (Paris : Librairie Larousse, 1990).

glace où les bourses reposent, on n'a guère le loisir, dans cet état, de pousser à fond certaines réflexions qui vous traversent l'esprit.⁴⁶

Dans notre entrevue⁴⁷ avec Pierre Magnan, nous lui avons posé la question de l'utilisation du vocabulaire "rural" dans son œuvre. Il a répondu que ces termes existaient à l'origine en français, mais sont devenus aujourd'hui des archaïsmes. Il a choisi, par exemple, le mot "cadole". Cadole vient du mot provençal *cadaulo*, qui veut dire "loquet". C'est un terme qui était utilisé aussi en français mais il est devenu obsolète. Le terme est encore connu régionalement.⁴⁸

Nous donnons ci-dessous une liste de termes provençaux et du français régional relevés dans les romans de Magnan. Les mots ont été choisis à cause de la richesse qu'ils apportent à l'histoire. Ce lexique n'est pas exhaustif. Notre but n'est pas de documenter chaque mot provençal trouvé dans l'œuvre de Magnan, mais de fournir au lecteur quelques exemples du style de Magnan et du rôle qu'y joue le vocabulaire. Nous expliquons chaque expression et nous en donnons le contexte.

Le lexique inclut aussi des noms propres, en particulier les noms de lieux. Ceux-ci ont des sonorités parfois étranges pour une oreille française. Cela contribue grandement à placer l'histoire dans un milieu inquiétant et mal connu, où les montagnes,

⁴⁶ Magnan, *Maison* 37.

⁴⁷ L'entrevue se trouve en appendice.

⁴⁸ Martel, *Parler* 55.

les arbres, les rivières et les villes deviennent des espèces de divinités qui sont les spectateurs silencieux des drames humains.

Chaque mot relevé est traduit en français, suivi, entre parenthèses, de l'abréviation de l'ouvrage de référence consulté pour la traduction et de la page concernée. Puis le mot est cité dans son contexte, suivi de la source du passage et de la page concernée.⁴⁹

Exemples de termes provençaux et de français régional de Provence dans l'œuvre de Pierre Magnan :

LISTE 1 : LES MOTS PROVENÇAUX

(Les termes qui font référence aux mots qui appartiennent au dialecte provençal, et qui ne sont pas entrés dans la langue française).

AH VAÏ! Impératif. "Allons donc!", (TDF 1079).

"Et elle dit, la Tricanote, mais pas tout de suite: - *Ah vai!* Fièvres typhoïdes! Moi, je le sais ce quelle a... Mais Dieu garde!"(MA 277, 318).

"J'ai dit heureusement, reprit Zorme, mais qui sait? Qui sait si ça aurait pas mieux valu qu'on me prenne, que tant d'années de peur? Ces trois, je savais pas qui c'était. Y avait tant de risques: la femme sur l'oreiller, les soirs de ribote, quand on pisse joyeusement. après, contre les orties: "*Ah! Vai!* La Burlière, moi, je sais ce qui s'est passé. Et c'est pas ce que tout le monde croit..." (MA 318).

BABIAS – s.m. prov. *bàbi* + *as* (augmentatif) = crapaud. (LPT 63).

⁴⁹ TDF: Lou Tresor dóu Felibrige; PP: Le Parler provençal; LR: Petit Larousse en couleurs; COL: Colline; CH: Les Charbonniers de la mort; MA: La Maison assassinée; N: La Naine; LAM: L'Amant du poivre d'âne; CR: Le Clos du Roi; TS: La Tour de Siagne; SOL: Solea; Geneviève: G. Lacroix; Professeur Ranucci; Saïssi: André Saïssi.

"Le sourd s'écarta de mauvaise grâce en proférant: "Sale *babias*!" d'une voix haineuse". (CH 34)

BAÏLE – s.m. prov. *baile-pastre*. = Chef des bergers d'un grand troupeau. (TDF 209).
 "Un *baïle*, en tête, réglait l'allure sur son pas de vieillard". (MA 92).

BIFUR – s.f. prov. *bifurcacioun* = bifurcation . (TDF 286).

"Depuis, on l'avait relégué ici, dans cette minable *bifur* d'un tronçon à voie unique, entre Volx et Forcalquier, où il était affecté aux basses besognes". (CH 29).

BIGRE –s.m. prov. = garde forestier, (TDF 288). En français régional = un pendard. un scélérat. (Saïssi).

"Un *bigre*, devant eux, qui portait une ruche sur le dos, arrimée par des courroies comme la charge d'un colporteur, entrava leur marche un moment". (CH 136).

CADES – s.m. prov. *cade* = grand genévrier. (TDF).

"Ils étaient arrivés au-dessus de La Burlière et longtemps, ils s'étaient tapis derrière les *ca-des*". (MA 22).

CALEN – s.m. prov. = Petite lampe à huile dans la Provence du littoral. (TDF 426).

"Les fenêtres inégales, éclairées ou obscures, punctuaient les façades disparates : persiennes vertes, volets noirs dégondés, clartés d'ampoules électriques derrière les vitres, ou de lampes à pétrole ou même encore de *calens*, derrière les portes d'étables qui abritaient quelques chèvres et où traînaient les pieds, des vieillards." (MA 225).

CAMPOS – s.m. prov. = congé. (TDF p. 439).

"Un jour qu'il était de *campos* – il aimait aussi le chemin de fer parce qu'on y avait campos quand les autres travaillaient – il enfourcha son vélo pour aller aux champignons". (CH 182).

CAQUOIS – s.m. prov. = Le dernier rejeton d'une famille. (Pierre Magnan).

"Le *caquois* piaillait dans son berceau au ras du sol. La Girarde se levait. Elle posait en équilibre une pile de draps au coin de la huche à pain. Elle saïssissait le *caquois* entre ses mains rougeaudes et venait s'asseoir, face au Papé, de l'autre côté de l'âtre". (MA 10).

COUMO – adv. prov. = comment. (TDF 1, 612).

"*Coumo!* Ezzio n'est pas rentré?" (CH 161).

LI VAÏ MAÏ! – prov. = traduit par P. Magnan, "Elle y va encore!"

"Embusquée derrière ses caisses de morue et ses sacs de pois cassés, la mère Blanc, l'épicière, la voyait arriver chantant Les Papillons de nuit et disparaissait presque sur sa chaise, tant elle éprouvait de crainte.

- *Li vaï maï!* murmurait-elle dans un souffle. (N 43).

MAÏ...QUÉ FAS? Interjection. prov. = "Mais...que fais-tu ?" (Geneviève).

" - *Maï... qué fas?* dit-elle.

-Tu le vois pas? Je vais pétrir.

-Tu vas pétrir avec le fusil maintenant? Tu es pas un peu *momo*?" (MA 210).

MOMO – prov. = enfantin. (TDF 2, p. 349) ; être fantaisiste. Par extension être un peu fou (Pierre Magnan).

"Le Séraphin Monge! Il est *momo*! Il brûle ses meubles". (MA 69).

MOUN DIOU! – exclamation = Mon dieu! Le pronom possessif, "Mon", (TDF 360).

"*Moun Diou!* s'exclamait la Jeannette Sarrasin en joignant les mains, je sais pas ce qu'elle a à tourner comme un âne rouge !" (N 332).

"*Moun diou!* Huit heures ! Et la petite qui est pas rentrée!" (MA 210).

NOVI – s. m ou f. prov. *nòvi*, = nouveau marié, nouvelle mariée, fiancé(e), épousée. époux (TDF). Aujourd'hui, en français du Midi, le terme désigne les nouveaux mariés. (PP 133).

"Il venait aussi de pourvoir d'un pain de ménage et d'un saucisson, le dévoirant qui gîtait depuis tout à l'heure parmi les harnais, sur un tas de sacs des Postes. Celui-là, il était arrivé au crépuscule comme un cheveu sur la soupe : la canne enrubannée, pimpant comme un *novi*". (MA 9).

Oï – exclamation prov. (TDF 424).

"*Oï* qué! Moi j'en ai bu toute ma vie de l'eau de la Calade et ça m'a jamais fait que du bien hé". (N 139).

QUÉ – interrogatif ou exclamatif prov. = quoi?! quel?! D'usage très courant. (Martel, p. 157).

"Oï *qué!* Moi j'en ai bu toute ma vie de l'eau de la Calade et ça m'a jamais fait que du bien hé!" (N 139)

"Elle a demandé qu'on lui apporte dans sa chambre la pendule et le berceau. – Qué berceau? *Qué* pendule?" (MA 331).

QUÉ SIÈS – prov. = Qui est là? (Magnan).

"Le fusil bien en main, il cria : *Qué siès?*" (MA 260).

SAQUET – s.m. prov. *saquet* = petit sac, sachet. (TDF 845). Autrefois, c'était un jeu courant en Provence. En criant, le meneur appelait les joueurs "Saquet ! Saquet!". Dans sa main, il avait un petit sac plein de boules numérotées. Les joueurs pariaient et ensuite chacun tirait une boule du saquet. Le gagnant de toute la mise était celui qui avait le numéro le plus élevé. (Marina-Mediaville, COL 35).

"La voix grêle de la Lance conviait un passant fourvoyé à venir jouer au *saquet*". (N 124).

TÉ! – impératif ou exclamation prov. = Tiens! Prends. Regarde. (TDF p. 966).

"Rassieds-toi! Rassieds-toi! S'exclama Burle précipitamment. Que tu me donnes le vertige! *Té!* Avant, tourne un peu les chemises et les pantalons, qu'y sèchent aussi de l'autre côté... Bon, ça va!" (MA 48).

TIAN – s.m. prov. = terrine, bol, plat qu'on fait cuire au four. (TDF, p. 987).

"Elle déposa dans le *tian* de terre cuite les assiettes du dessert avec une décision qui les fit sonner". (MA 81).

TROS – s.m. prov. = morceau, tronçon, pièce, fragment. (TDF 1053).

"Nène, va vite dire à ma mère qu'il est pas là, qu'elle peut venir! Que je lui donnerai un *tros* de jambon et une bouteille de semoustas! Fais vite!" (N 41).

LISTE 2 : LES RÉGIONALISMES

(Les régionalismes font référence aux mots employés par des locuteurs francophones de Provence et qui ne sont pas des mots d'origine française: ils sont issus du provençal).

AJUDER – v. prov. *ajudar* = aider, assister. (TDF 62).

"Et alors...Ce que je me rapelle.. C'est l'odeur... Depuis, petit, jamais plus j'ai pu *ajuder* personne à tuer le cochon. Ça sentait le sang chaud..." (MA 43).

AMOULONNÉS – adj. prov. *amoulouna* = accumuler, masser. (TDF 88).

"Tes deux frères...étaient *amoulonnés* là au fond... La gorge ouverte eux aussi... Comme le Papé et ton père". (MA 45).

BADASSIERES – prov. *badassiero* = lande; lieu couvert de lavande et autres labiées. (LPT 65).

"Il était aussi joyeux que la lumière du printemps. Il avait envie de chevaux. Les grandes *badassières* de Porchère l'invitaient à caracoler. Parfois, faute de coursier, il éperonnait l'âne avec ses souliers ferrés". (CH 18).

CARÊME ENTRANT – s.m. prov. *carementrant* (latin "carementranus") En français courant "carême-prenant". Ce sont les trois jours gras qui précèdent le mercredi des Cendres. (TDF) Dans la citation suivante, Magnan l'emploie comme injure en faisant référence à un personnage grotesque du carnaval. Il s'agit d'une critique acérée et moqueuse. (Saïssi).

"Jusqu'ici Célestat Dormeur et Didon Sépulcre s'étaient contentés d'admonester doucement leurs filles ; à partir de là, ce fut: "Si je te vois parler avec ce *Carême Entrant*, je te partage la tête!" (MA 91).

CARLINE – s.f. prov. *carlino* = chardon. (LR 186).

"On connaît la *carline* de la superstition clouée aux portes des bergeries pour éloigner les prédateurs, les corbeaux, les maléfices et le diable en personne". (LAM 58).

CIRONS – n.m. prov. *ciroun* ou *queiroun* = ver du bois (TDF 564).

"C'est difficile à brûler des meubles qui ont une histoire. La mastre, sauf le couvercle, céda la première, taradée par les *cirons*, les pieds déjà en poussière... " (MA 71-72).

CLAFFIS – prov. *cafî*, *clafî* = remplir, farcir. (TDF). En français = plein de, rempli de. (PP 55).

"Là-haut, au nord, avant de descendre sur Valbelle, il y a le dernier bois de mélèzes de Lure qui est en train de mourir. Les troncs doivent être *claffis* de téléphores tout neuf!" (CH 104).

CROMPES – v. prov. *croumpa* = acheter. (TDF 679).

"Peu accessible à la superstition, il aurait bien acheté La Burlière aussi – une bouchée de pain – mais sa femme s'était mis au travers de ce projet : "Si tu *crompes* La Burlière". lui avait-elle dit, "tu iras y habiter seul". (MA 63).

DEVANTIER – n.m. prov. *davantié*, *devantau* = tablier, corsage. (TDF 703).

"Son *devantier* aussi plat qu'un battant de porte, on ignorait encore s'il se garnirait ou pas". (MA 82).

ENFANÇON – s.m. prov. *enfantoun* (enfant + *oun* diminutif) = bébé garçon. (TDF 906).

"Il donna au meuble un léger coup de pied et aussitôt, docilement, la bercelonnette se mit à danser sur ses arceaux avec un petit ronron de rouet comme si l'on balançait encore l'*enfantoun* qu'elle avait contenu". (MA 47).

ESPÉRER – v. prov. *espera* = attendre, patienter (TDF 1030).

"Parfois, avant la sortie, elle se heurtait à quelque furtive pratique que nul, malgré la sonnette de la porte, n'avait entendue venir. Alors, elle criait: Marguerite ! On *espère*!" (N 16).

ESPILLE – v.tr. prov. *espeiar* = écorcher, retirer la peau (TDF 1028).

"Les avocats l'ont bien dit : le tranchet c'est un couteau d'ici ! Et c'est vrai : on en coupe le raisin, on en ouvre les noix, on en *espille* le lapin et même, quand ça presse, on peut faire le trou au cou du cochon..." (MA 52).

ESPINCHER – v.tr. ou intr. prov. *espincha* = épier, observer, lorgner (TDF 1036).

"Il laissa le mot en suspens, leva la tête vers la porte et saisit brusquement l'énorme biceps du moine dans sa main..."

"On nous *espinche*! Souffla-t-il.

"Oïe!" dit Calixte". (CH 102).

ESQUINE – s.f. prov. *esquino* = échine, épine du dos, dos. (TDF 1047).

"C'est surtout par l'*esquine*, petit, que le mal vient!" (MA 39).

ESTOMAGADE – s.f., prov. *estoumagado*, *estoumaca* = chagrin concentré, transe, serrement de cœur. (TDF 1064).

" ...Alors, cette chose m'a tout de suite frappé : et ça m'a frappé même à travers mon *estomagade*, même à travers mon bouleversement; ça sentait la colère froide, la colère longtemps retenue... " (MA 51).

ESTOURBIR – v. prov. *estourba* = rendre inconscient, assommer, tuer. (TDF 1066).

" Et celui qui arriverait derrière vous en silence, dans la brume, qui marcherait sur cette vase souple qu'on a extraite toute sa vie du fossé ; celui-là serait dans la meilleure position pour vous *estoubir*". (MA 255).

FAN DE GARCE – interj. Exclamation d'étonnement en français régional. En provençal, *fan* veut dire enfant et *garço* = fille (ou péjoratif coureuse, id. garce en français moderne) (PP 94).

"Oh *fan de garce*, Modeste! S'exclama Chiousse. Mais qu'est-ce qui se passe là-bas dedans? On dirait des bêtes!" (CH 41).

FENESTRON – s.m. prov. *fenestroun* = petite fenêtre, petit volet, guichet. (TDF 1118).

Fenestro son diminutif, est resté vivant en français régional. *Fenestro* fait référence aux lucarnes qui ouvrent au nord pour éclairer la maison (Martel 95).

"C'est un! Un qui vient de rentrer. Il était à l'espère au-dessus de La Burlière. Tout par un coup, il voit la cheminée qui fume. Y fait ce que nous aurions tous fait à sa place. Il descend et il va espinner derrière le *fenestron*". (MA 70).

FENIÈRES – s.f. prov. *feniero* = grenier à foin, fenil. (TDF 1118).

"C'était à la maison, c'était à la fumée qui sortait de la cheminée, c'était à l'air que ses ancêtres avaient respiré autour de cette bastide qui sonnait le creux par toutes ses hautes *fenières* où le foin était retourné en poussière depuis longtemps". (MA 76).

FUSTES – s.m. prov. *fusto* = poutre, "ensemble des solives et des poutres d'un étage. charpente". (TDF 1196).

"Dès ce soir-là, hors des *fustes*, se leva un grand-duc les ailes déployées et blanc comme un fantôme". (MA 85).

GARGOULETTES – s.f. prov. *gargouleto* = cruchon, alcarazas. (TDF 27).

"Je repris mon chemin en trottant. Je passai devant Mme Grognard, la marchande de *tarailletes*, dans la boutique de laquelle je n'avais eu assez d'argent pour pénétrer et qui vendait de si belles *gargoulettes* vertes". (N 108).

GONFLES – prov. *gounfle*, *coufle* = cœur gros, émotion. (TDF 71). En français régional, les formes *gonfle* et *coufle* se sont maintenues (Martel 109).

"Cette histoire tant patinée par le temps que, désormais, son horreur même en paraissait charmante, les dames du Nord se la contaient au plus juste et avec des détails infinis peut-être trois fois l'an et chaque fois, selon le mot d'ici, elles parvenaient à se rendre *gonfles*. c'est-à-dire qu'elles réprimaient une forte envie de pleurer". (N 37).

MÂCHURÉES – p.p. prov. *machura* et *mascara* = barbouiller de noir. (TDF 289).

"Pourquoi crois-tu qu'il m'ait demandé si tu avais les mains *mâchurées*?" (MA 113).

MASTRE – n.f. prov. *mastro* = pétrin, huche. (TDF 293).

"C'est difficile à brûler des meubles qui ont une histoire. La *mastre*, sauf le couvercle, céda la première, tараudée par les *cirons*, les pieds déjà en poussière, mais elle gémit comme un être humain à mesure qu'il la brisait avec sa masse ; comme s'il détruisait d'un seul coup la source de ces craquements avertisseurs qu'elle avait fait entendre sa vie durant, depuis plus de cent ans et même encore durant toute la longue solitude subie dans cette ferme froide où l'odeur du pain elle-même, qu'elle recelait dans ses trous de ver, avait fini par s'évaporer. Cette *mastre* continua longtemps à pleurer dans le feu, pendant qu'elle s'y consumait". (MA 71-72).

MINOT – s.m. Terme qui désigne les enfants en Provence. *Minotte* est sa forme féminine. (PP 127). "Le *minot*, c'était moi. Mais la patronne avait le sens de la justice". (N 233).

PÊCHIER – s.m. prov. *pechié* = cruche, pot à eau. (TDF 512).

"De l'autre côté du pilier historié de scènes érotiques, une fille qui remplissait son *péchier* le laissait déborder". (MA 34).

SCABOTS – s.m. prov. *escabot* = troupeau de brebis ou de chèvres (TDF 973).

"C'étaient les *scabots*, par dix mille têtes". (MA 92).

SCOURTINS – s.m. prov. *escourtin* = cabas dans lequel on place la pâte d'olives triturées (Genviève, Saïssi).

"Ils attendaient l'huile avec des yeux soupçonneux d'inventeurs de trésor. Ils l'auraient pompée à la sortie des *scourtins* si on les avait laissés faire". (MA 256).

TARAILLETES – s.f. prov. *terraio* ou *tarraio* = poterie. (TDF 979).

"Je repris mon chemin en trotant. Je passai devant Mme Grogard, la marchande de *tarailletes*, dans la boutique de laquelle je n'avais eu assez d'argent pour pénétrer et qui vendait de si belles *gargoulettes* vertes". (N 108).

TIRASSÉS – v. prov. *tirassa* = traîner par terre. (TDF 995).

"Tes deux frères...étaient *amoulonnés* là au fond... La gorge ouverte eux aussi... Comme le Papé et ton père. On les avait *tirassés* là, je sais pas pourquoi. Les traces menaient droit de la table au placard..." (MA 45).

TRON DE DIEU – Expression prov. *troun de Diéu* = nom de Dieu en français. (PP 164). Littéralement: "Tonnerre de Dieu". (Prof. Ranucci, Saïssi).

"Ne dis rien à ton père, Modeste! Lui chuchota-t-elle. Il faut pas lui parler. Il a le *Tron de Dieu!*" (CH 87).

LISTE 3 : LES NOMS PROPRES ET LES TOPONYMES

BRET (Le) – nom de famille méridionale, (TDF 370).

"À peine m'y étais-je employé que le *Bret* arrivait, notre patron. Penché en avant comme un joueur de rugby, il traversait à toute allure l'atelier depuis le bureau. Il plongeait vers le fameux seau, déposé à cet effet, pour y dégobiller tout son saoul avec des borborygmes d'agonie". (N 104).

BURLIÈRE (La) –prov. *Burliero*. Endroit où l'on joue aux boules ; nom de quartier et de famille provençale. (TDF 394).

"Et d'ici, depuis la cour de *La Burlière*, on pouvait y apercevoir une lueur comme un tison prêt à s'éteindre". (MA 24).

CALADE (La) – prov. Rue qui descend. (Saïssi)

"Et, à chaque fois, le malade avoue qu'il a bu de l'eau de la Calade!" (N 160).

DABISSE – nom de lieu près des *Mées*. Prov. *Dabisso*. (TDF 693).

"Dehors, la rumeur de la Durance qui roulait bord à bord, des rives friables de *Dabisse* à la digue de *Peyruis*, comblait la vallée d'un fond de vacarme qui drainait dans son sillage toute la substance de la plainte du vent et du roulement, parfois, de quelque charroi sur la route ou de quelque troupeau au fond d'une bergerie". (MA 11).

DURANCE (La) – Rivière des Alpes françaises du Sud, affluent du Rhône. Née au Montgenèvre, elle passe à Briançon, Embrun, Sisteron. (LR 1257).

"C'était déjà l'été, mais ce soir-là, les lointains, sur la *Durance*, se poudraient d'une poussière noire surnoise qui ne dessinait même pas la forme ordinaire des nuages. Elle était diffuse, légère". (MA 34-35).

FORCALQUIER – prov. *fount* + *cauquiero* = source calcaire. Chef-lieu d'arrondissement des Alpes-de-Haute-Provence ; 3790 habitants ; Ancienne cathédrale romane et gothique. (LR 1293).

"Elle devait avoir choisi cette boîte sur la foire de *Manosque* ou de *Forcalquier*". (MA 125).

MÉES (les) – chef lieu de canton des Alpes-de-Haute-Provence ; 2 275 habitants. (PL 1464).

"Ah! oui. Ah ! c'est vrai! Je suis le fils Dupin ! Qui sait ? Un jour peut-être le fils du conseiller Dupin. Le forgeron des *Mées*, de père en fils, depuis toujours". (MA 32).

MONGE – Nom de famille peut-être de *moung* = moine (TDF 361).

"*Monge* était sur le qui-vive. Il faisait une de ces nuits qui vous commandent de veiller si l'on veut échapper aux mauvaises surprises ; une nuit où l'on retient son souffle, où tout peut arriver dans ces parages". (MA 9).

PEYRUIS – Chef-lieu de canton des Alpes-de-Haute-Provence, 1 702 habitants. (PL 1540).

"Dehors, la rumeur de la *Durance* qui roulait bord à bord, des rives friables de *Dabisse* à la digue de *Peyruis*, comblait la vallée d'un fond de vacarme qui drainait dans son sillage toute la substance de la plainte du vent et du roulement, parfois, de quelque charroi sur la route ou de quelque troupeau au fond d'une bergerie". (MA 11).

QUEYRAS – Vallée et région des Hautes-Alpes, que draine *le Guil*, affluent de la *Durance*. Parc naturel régional. (PL 1566)

"Les floches de leurs béliers traînaient sur leur laine l'odeur des éboulis du *Queyras* et des embruniers sous les mélèzes". (MA 92).

TÊTE D'ESTROP (La) – "le sommet d'Estrop", Estrop est un nom de lieu. Le relief est nommé dans la langue du pays. Exemple: "l'épaule de la colline...Le coude de la rivière...etc." (Geneviève, Saissi).

"Or, chaque nuit, entre quatre et cinq heures, pendant que cuisait la première fournée, Célestat rentrait faire un petit somme quand perlait à peine, là-bas, vers la *tête d'Estrop*, un filet de jour vert émeraude". (MA 208).

UILLAOU (L') – Nom propre venant du mot provençal *uiauo* qui veut dire "éclair". (TDF 1070).

"Entre une dent et de la charbonnille rouge y a un monde. Il est pas en fer l'*Uillaou*..." (MA 23).

Dans le chapitre suivant, on étudiera les effets spéciaux qui résultent de l'emploi du provençal dans l'œuvre de Pierre Magnan. Cet auteur charge ses romans d'un mélange de provençalismes, de régionalismes, de mots ruraux et techniques, qui sont étrangers au lecteur moyen. Ceux-ci sont les ingrédients de la "recette" linguistique et stylistique de Pierre Magnan. L'auteur provoque son lecteur et le stimule. Il le force à prêter l'oreille à une culture mystérieuse. Par un choix de termes qui deviennent une source de mystère et de dépaysement, Magnan met son lecteur sur le qui-vive. En bon auteur de romans policiers, Magnan désire manipuler ses lecteurs pour mieux les défier de résoudre ses énigmes. Avec ce vocabulaire que lui seul maîtrise, il peut conserver

l'avantage. Les mots du terroir font plus que simple "couleur locale"; ils détournent l'attention, désorientent et lancent le lecteur sur les fausses pistes que Magnan invente.

CHAPITRE 3

EFFETS SPÉCIAUX PRODUITS PAR LE PROVENÇAL DANS L'ŒUVRE DE PIERRE MAGNAN

Les récits de Pierre Magnan, bien enracinés dans la Provence, ont une perspective à la fois fantastique et historique. Avec un style frappant et souvent dérangeant, il place ses histoires dans le milieu agraire de la Provence. Au lieu de l'idéaliser afin de provoquer un sentiment de nostalgie, comme le font souvent les écrivains régionalistes, Magnan peint la Provence sous des couleurs plutôt moroses, mêlant à la culture provençale le réalisme, l'humour, la tradition ou le mystère.

Magnan décrit chaque personne, chaque pièce, chaque bâtiment, chaque montagne, en détail, avec une grande précision. Il peut être classé parmi les écrivains "réalistes" aussi bien que "régionalistes". Il rappelle en cela Émile Zola, provençal de naissance lui aussi, né à Marseille en 1840. Zola, adolescent, était monté à Paris où il avait écrit les romans sur la vie sociale des ouvriers parisiens, des marginaux, des artisans et des prostituées. Zola présentait leur existence en concentrant son attention sur les aspects les plus sordides.⁵⁰ On peut établir un parallèle entre Zola et Magnan avec cependant une grosse différence quant au lieu de leurs histoires. Dans la plupart de

⁵⁰ Hélène Sabbah, Littérature (Paris: Hatier, 1993) 312.

ses romans, Zola écrit sur la vie des Parisiens. Par contre, Magnan nous décrit la vie sociale des paysans provençaux. Comme Émile Zola, maître de la description des Parisiens et des petits employés, Magnan est un maître dans la description des paysans provençaux. La description est si vivante qu'elle stimule l'imagination du lecteur et lui fait voir tous les aspects des personnages. Le lecteur se représente facilement les détails physiques de ses personnages, grâce à l'attention soigneuse que Magnan apporte à tous les éléments de ses descriptions. Voici une description peu flatteuse et détaillée de la sage- femme qui l'a mis au monde:

Mme Gondrand, elle ne marchait pas, elle ballonnait, elle flottait, ayant abdiqué toute féminité. Sous son chignon en turban de derviche et plus gros que sa tête, elle cinglait dans sa robe noire, qui lui dissimulait jusqu'aux chaussures, en une démarche implacable.⁵¹

L'humour de Magnan se sert bien entendu de la langue populaire de Provence et du provençal. Dans La Naine (1987), Magnan décrit sans pitié le physique de la naine: "Son front était plat, ses oreilles larges, son nez écrasé ".⁵² Quand elle est dans le magasin de sa sœur, au lieu de dire qu'un client attend, elle dit qu'il *espère*:

Parfois, avant la sortie, elle se heurtait à quelque furtive pratique que nul, malgré la sonnette de la porte, n'avait entendu venir. Alors, elle criait :

- Marguerite! On *espère*!

⁵¹ Magnan, Amant 11.

⁵² Magnan, Naine 13.

Elle avait gagné au fond de ces profondeurs une voix stridente comme un cri d'hirondelle. Elle en usait peu, seulement pour appeler sa sœur ou réclamer à manger ou, précisément, avertir que quelqu'un *espérait*. Ici, les clients ne patientaient pas. Ils espéraient.⁵³

L'emploi du verbe "espérer" qui en français courant suggère que la patience des clients est peut-être vaine, crée ici un effet humoristique.

Dans L'Amant du poivre d'âne, Magnan manie l'humour; il se moque des personnages en utilisant le provençal, par exemple quand le narrateur se souvient d'avoir, étant garçon, ingurgité cette boisson étrange qu'est le jus d'escargot. Après ce plaisir fait à sa marraine et à son parrain, qui ont assisté à cette consommation, le parrain répond en provençal:

- Be vai! Faou l'abitua! Lou boun diou fague, s'es par viouré, qu'aguesse jamai ren de mai marri à beouré qué dé jus dé limaço ! (Sûr! Il faut l'habituer! Le bon Dieu fasse, s'il est pour vivre, qu'il n'ait jamais rien de plus mauvais à boire que du jus d'escargot!)⁵⁴

Prenant un point de vue critique sur la tradition, l'auteur ironise sur le "retard" culturel et les vices des montagnards. En cette circonstance, l'auteur trahit son "acculturation" à la langue dominante: il voit les Provençaux comme les voient les Parisiens. Il nous rappelle ainsi Marcel Pagnol, qui se moquait souvent d'eux. Dans

⁵³ Magnan, Naine 16.

⁵⁴ Magnan, Amant 78.

César, avec humour, Pagnol dépeint l'ignorance des Provençaux et fait parler ainsi le personnage de Claudine de la mort de son mari:

Claudine: Parfaitement. Il avait cinquante-trois ans. Le médecin a dit qu'il était mort de l'embouligue.

César (stupéfait) : De l'embouligue?

Claudine: Oui, Monsieur, il avait un embouligue.

César (se tâtant le nombril): Moi aussi, j'ai un embouligue! Tout le monde a un embouligue!

Escartefigue (fièrement): Moi, le mien, il est grand comme une pièce de cinq francs!

Claudine (supérieure): Mais, ça ne veut pas dire le nombril!

L'embouligue, dans le langage des savants, c'est une maladie. Le médecin a dit: 'C'est une espèce de bouchon qui se met dans les artères'. Et tout d'un coup, cloc! Ça s'éteint comme si on te coupait le gaz !

César (scientifique): Ah! Elle veut dire une embolidre!

Mr. Brun (sans rire): Il y a même des gens qui appellent ça une embolie!

César (condescendant): Oui. A Lyon.⁵⁵

La tradition apparaît souvent sous une optique critique et peu flatteuse. Les us et coutumes des montagnards nous sont révélés dans plusieurs œuvres de Magnan. Comme chez Magnan, chez Giono, ces mœurs et habitudes n'étaient pas toujours présentées sur un ton admiratif. Dans L'Homme qui plantait des arbres, Giono nous décrit les montagnards et la dure vie qu'ils mènent et il critique les paysans qui ont ruiné le pays à cause de leur passion pour l'argent, de leur égoïsme, de leur jalousie et des haines tenaces qu'ils se portaient les uns aux autres:

⁵⁵ Pagnol, César 38-39.

Ce sont des endroits où l'on vit mal. Les familles, serrées les unes sur les autres dans ce climat qui est d'une rudesse excessive, aussi bien l'été que l'hiver, exaspèrent leur égoïsme en vase clos. L'ambition irraisonnée s'y démesure, dans le désir continu de s'échapper de cet endroit. Les hommes vont porter leur charbon à la ville avec leurs camions, puis retournent. Les plus solides qualités craquent sous cette perpétuelle douche écossaise. Les femmes mijotent des rancœurs. Il y a concurrence sur tout, aussi bien pour la vente du charbon que pour le banc à l'église, pour les vertus qui se combattent entre elles, pour les vices qui se combattent entre eux et pour la mêlée générale des vices et des vertus, sans repos. Par là-dessus, le vent également sans repos irrite les nerfs. Il y a des épidémies de suicides et de nombreux cas de folie, toujours meurtrière.

L'entêtement et l'obstination des montagnards sont aussi soulignés chez Giono dans L'Homme qui plantait des arbres. Dans la citation ci-dessous, le narrateur est incrédule devant la passion et l'entêtement que le personnage d'Elzéard Bouffier possède. mais dans cette nouvelle, l'obstination de Bouffier est donnée comme un prodige. Ce dernier vit seul dans la Haute-Provence, complètement ignorant de la première et de la deuxième guerre mondiales. Grâce à une obstination positive, il dédie sa vie à la plantation des arbres, ce qui a pour résultat la résurrection d'une région montagnarde qui avait connu jusqu'alors la pauvreté et la désolation:

Qui aurait pu imaginer, dans les villages et dans les administrations, une telle obstination dans la générosité la plus magnifique? A partir de 1920, je ne suis jamais resté plus d'un an sans rendre visite à Elzéard Bouffier. Je ne l'ai jamais vu fléchir ne douter. Et pourtant, Dieu sait si Dieu même y pousse! Je n'ai pas fait le compte de ses déboires. On imagine bien cependant que, pour une réussite semblable, il a fallu vaincre l'adversité :

que, pour assurer la victoire d'une telle passion, il a fallu lutter avec le désespoir.

Chez Magnan, cette obstination est révélée en particulier dans L'Amant du poivre d'âne lorsque le narrateur décrit ses grands-parents. Il nous dépeint un couple qui, à force de vivre isolé, est devenu maniaque, silencieux et anti-social comme les paysans de la nouvelle de Giono. Voici comment se déroule un repas chez eux:

Mon grand-père et ma grand-mère ne prononcent pas un mot. Ils mâchent soigneusement chaque bouchée pour faire durer le plaisir. Ils ne se regardent jamais. Ils ne se racontent pas ce qu'ils ont fait dans la journée. Ils ont toujours été ainsi. Mon père, à quinze ans en a eu assez de cette atmosphère étouffante et il est parti faire l'ouvrier agricole plutôt que de supporter ce silence, cette hotte de rancœurs accumulées.⁵⁶

Dans ce passage chaque mot tombe avec aplomb. Il n'y a pas de verbiage. Les phrases sont directes, dures et parfois saccadées, ce qui contribue à renforcer l'âpreté de la vie des montagnards. Le style manque volontairement de tendresse. C'est une sorte de poésie cruelle en prose, fondée sur l'aigreur de la réalité.

Dans Les Charbonniers de la mort, Magnan introduit encore davantage le lecteur à la tradition dans ce qu'elle a de macabre. Il choisit ici un sujet peu abordé par les écrivains : l'aphrodisiaque, sujet surtout inattendu dans le milieu campagnard où se situe l'action. Ici la promesse d'un plaisir plus fort apporte au contraire une horreur qui va dépasser toutes les limites. Magnan décrit les scènes de fornication frénétique entre des

personnes qui sont parfois même parents. La tradition de manger de la soupe tous les jours, chez les charbonniers, est tournée en dérision un jour maudit, quand ces derniers mangent leur soupe habituelle, ignorant qu'elle contient un aphrodisiaque:

Mais, finalement, le poison avait été le plus fort. Ils l'avaient pris tous les deux. Ils avaient mangé la moitié de la soupe tous les deux. Tous les deux ensemble, ils avaient été emportés par elle jusqu'à sa conséquence extrême, jusqu'à la mort.

Reculant en bon ordre devant la puanteur ambiante, les gendarmes subjugués regardaient encore fixement le spectacle de ces deux corps surpris dans la plus obscène des positions.

Ils sortirent et tirèrent la porte sur eux. Laviolette ôta le mouchoir de devant son nez.

'Sa mère...', souffla-t-il.

Chabrand était allé discrètement vomir du côté du mulet.⁵⁷

Magnan arrive à choquer le lecteur sans pourtant tomber dans la pornographie.

La description du fils et de sa mère décédés "dans la plus obscène des positions" laisse le lecteur imaginer le reste. La répétition, empruntée au style oral, crée un effet d'insistance.

Dans les scènes principales des Charbonniers de la mort, Magnan recourt à l'usage du provençal pour mieux camper son histoire dans la région. Le lecteur ne peut oublier une seconde le lieu et le peuple concernés. Dans une scène, un charbonnier, après avoir mangé la soupe empoisonnée, trouve la mort en essayant de violer sa propre fille. Il s'agit là d'inceste, de viol et de violence. Magnan nous fait savoir que c'est une famille

⁵⁶ Magnan, Amant 46.

⁵⁷ Magnan, Charbonniers 219.

charbonnière piémontaise. Le médecin explique au gendarme Lavolette ce qui a provoqué le drame: Le père, après avoir mangé de la soupe, a violé sa femme enceinte de sept mois et ensuite il s'est retourné vers sa fille. La petite fille, poursuivie par son père enragé, a grimpé dans un arbre et pour se défendre, a donné un coup de pied très fort dans le bas ventre du père monstrueux qui a perdu l'équilibre, puis est tombé et s'est tué. Le médecin du village qui parle le piémontais et le provençal aussi bien que le français, la distraît pendant qu'un autre homme monte dans l'arbre pour la sauver car elle est prête à se jeter dans le vide sous l'effet du chagrin. Le médecin crie à l'homme dans l'arbre, "Fès léou! criait-il. Fès léou! (Faites vite!)"⁵⁸ Le provençal est toujours présent, soit explicitement, soit implicitement.

Chez Magnan l'effet de mystère procède du cadre provençal lui-même. Cet effet est spécialement frappant dans La Maison assassinée.

Travaillant comme cantonniers, le vieux Burle et l'orphelin Séraphin courent pour s'abriter dans la maison où habitait Séraphin étant enfant, La Burlière. C'est la maison où ses parents et ses frères ont été assassinés. Séraphin n'est pas au courant de l'assassinat de sa famille. Élevé par les religieuses, personne ne lui a jamais dit la vérité. C'est le vieux Burle qui lui explique ce qui s'est passé. Le mystère est renforcé par la toujours présente langue provençale.

⁵⁸ Magnan, Charbonniers 139.

Ah! oui... C'est vrai..., dit-il . Toi, cette odeur, maintenant tu sais... mais moi j'avais pas fait la guerre – je l'ai jamais faite d'ailleurs. Alors je savais pas...je savais pas la couleur que ça peut prendre, le sang, quand y en a tant... Y en avait partout! partout où tu vois cette poussière, là, par terre c'était plein de *piades* de sang! Des pieds qui avaient pataugé dedans. Y en avait contre la *mastre*, contre la porte du placard, tu comprendras pourquoi tout à l'heure... Contre l'horloge. Tiens! L'horloge! Si tu effaces la poussière du hublot, tu le trouveras éclaboussé de taches noires... Et alors...⁵⁹

Magnan parle des *piades* de sang. Selon Lou Trésor dóu Félibrige de Frédéric

Mistral, les *piades* sont des empreintes de pied, des traces. Ce mot vient du provençal *piado*. Des *piades* peuvent indiquer la trace d'une personne ou d'un animal.⁶⁰ Magnan choisit un mot provençal qui, étant plus précis et plus concis que traces de pas, renforce le côté terrible de la description tout en y introduisant un élément mystérieux pour le lecteur non-provençalisant.

Ce ne sera qu'à la fin du roman que le lecteur découvrira l'assassin des parents de Séraphin Monge, mais avant cela, avec l'aide du provençal, Magnan aura mis son public sur de fausses pistes pour rehausser le mystère. Au moment où le lecteur pense qu'il sait qui est responsable du meurtre, Magnan le dirige vers un autre suspect. Finalement, tout le monde devient suspect, sauf le vrai meurtrier. Les mobiles et les actions ne sont pas

⁵⁹ Magnan, Maison 43.

⁶⁰ Martel, Le Parler 147.

"provençaux" mais humains. L'usage du provençal est donc une ruse de Magnan. C'est là que réside son génie.

Dans La Maison assassinée, le meunier Didon Sépulcre, traqué par le vrai meurtrier, ne se sépare plus de son fusil. Magnan insiste sur le fait qu'il parle le provençal et non pas le français. Il "traversa la cour en accusant le Bon Dieu en patois".⁶¹ Ainsi il répond à une toux de son agresseur dans la nuit noire, toujours dans la langue du terroir. Le mystère est ici rehaussé par l'usage du provençal bien que Magnan donne la traduction entre parenthèses:

À plusieurs reprises ainsi, à mesure qu'il reculait de bief en bief et de puisard en puisard, il sentit peser sur son dos le regard de quelqu'un (et le pire, c'est qu'il savait à qui il appartenait ce regard). Une fois même, il crut entendre une toux vite réprimée et qu'il reconnut aussi. Le fusil bien en main, il cria: Qué siès? (Qui est là?).⁶²

Dans La Maison assassinée, le mystère des meurtres qui ont eu lieu il y a plusieurs années à "La Burlière" est renforcé sans cesse par l'usage du provençal. Par exemple, quand il parle de ce lieu Magnan évoque une superstition et emploie un mot déroutant "*crompes*", qui fait s'interroger un instant le lecteur sur la nature même de cette superstition. Le mot *crompes* vient du provençal *croumpa* = acheter.⁶³

⁶¹ Magnan, Maison 262.

⁶² Magnan, Maison 259-60.

⁶³ Mistral, Trésor 679.

Peu accessible à la superstition, il aurait bien acheté La Burlière aussi – une bouchée de pain – mais sa femme s’était mis au travers de ce projet : ‘Si tu *crompes* La Burlière, lui avait-elle dit, tu iras y habiter seul’.⁶⁴

Magnan ne laisse jamais ses lecteurs oublier que l’intrigue se passe en Provence.

Le lieu de l’action et les éléments de la nature sont omniprésents pour créer l’ambiance.

Par exemple, quand Séraphin nourrit des idées meurtrières à propos de Gaspard Dupin.

Magnan nous informe que c’est à Pontradiou et que le mistral souffle si fort que les sycomores perdent leur feuilles. Cela crée un climat de mauvais augure: "c’était un jour où les arbres eux-mêmes annonçaient le malheur".⁶⁵

Pour rehausser le côté dramatique de ses romans, riches en mystère et en rebondissements, Magnan crée un environnement où il pourra mieux intriguer ses lecteurs. Il les transporte dans son monde, les y attire grâce au décor et à la culture provençaux ; il met en scène ses personnages et l’espace physique, comme on l’a vu. avec une précision absolue. On peut penser que cette "pression culturelle" utilisée par Magnan agit de différentes façons : attachement, séduction, identification rapide pour le lecteur provençal, allant jusqu’à la complicité si ce dernier parle ou simplement comprend aussi la langue provençale, qu’il retrouve dans le roman. Pour le lecteur profane, elle va au contraire piquer sa curiosité, provoquer sa surprise, le plonger dans un

⁶⁴ Magnan, Maison 63.

⁶⁵ Magnan, Maison 141.

cadre étranger, où il bute sur des mots et des phrases inconnus, qui servent de ressort au style de Magnan. Cette belle langue, ces mots que le lecteur ne comprend pas, recèlent peut-être les indices qui lui manquent pour deviner les secrets de l'intrigue policière. L'usage du provençal devient alors créateur de mystère.

Cet effet atteint n'est pas consciemment recherché par Magnan. Selon lui, il n'a pas cherché à faire du mystère en employant le provençal:

LG : La Maison assassinée est très riche en mots provençaux et en mots ruraux. Cette terminologie confond parfois les lecteurs, même ceux qui sont très cultivés. Quel effet cherchez-vous ?

PM : L'effet que le lecteur aille chercher dans le dictionnaire, parce que, il croit que j'utilise des mots provençaux et en réalité ce sont des mots français!⁶⁶

Souvent, un roman produit des effets supplémentaires à ceux strictement recherchés par l'auteur. Il est possible que tous les lecteurs ne ressentent pas la langue provençale comme une véritable accentuation du mystère, mais seulement comme une note obscure, qui s'ajoute par moment au déroulement de l'intrigue.

⁶⁶ Voir la première entrevue avec Pierre Magnan.

CHAPITRE 4

L'USAGE DU PROVENÇAL CHEZ PIERRE MAGNAN, JEAN GIONO ET MARCEL PAGNOL

1. Points communs entre les trois auteurs

On peut faire plusieurs comparaisons entre les œuvres de Pierre Magnan, de Jean Giono et de Marcel Pagnol. À la base de leurs romans on trouve souvent un même principe: les intrigues se nouent dans les villages provençaux où, vu de l'extérieur, tout a l'air paisible et tranquille. Vu de plus près, on y découvre des secrets cachés par les habitants. L'époque est souvent la même, autour de la guerre de 1914. Ils montrent tous trois un monde secoué par les changements: les villages peuplés de vieillards, de veuves de guerre et d'enfants, les commerces en train de fermer. Le locuteur provençal est vieux, mais les enfants le comprennent. Le lecteur apprend à connaître grâce à leurs histoires les anciennes coutumes, les villes où les gens se connaissent, le monde rural du sud de la France.

On retrouve dans les œuvres de ces trois auteurs plusieurs thèmes communs: la superstition, l'eau, le silence des paysans, l'âpreté de la vie rurale et l'obsession. Magnan est "fils spirituel" de Giono et est influencé aussi par Pagnol: il est donc inspiré par les thèmes abordés par ces derniers.

Tous trois nous dépeignent cette superstition innée des paysans. Les personnages de Colline de Giono, par exemple, sont très superstitieux; ils croient avant tout que leurs malheurs sont provoqués par un chat noir:

-Pour le tremblement de terre de 1907, dit-il après, c'était un jeudi : le lundi d'avant, à l'espère des perdreaux, j'avais vu le chat.

-Pour l'orage de la Saint-Pancrace, quand le ruisseau emporta la meule de Magnan, et le petit berceau avec la mère qui voulait le repêcher, c'était un mardi, le dimanche j'avais vu le chat.

-Quand la foudre tua ton père, Maurras, dans la cahute des charbonniers, j'avais vu le chat deux jours avant.

-J'avais vu le chat, je l'avais entendu miauler, et deux jours après, en ouvrant la grange, j'ai trouvé ma femme pendue.⁶⁷

La superstition, fait aussi partie des croyances très fortes des paysans dans L'Amant du poivre d'âne de Pierre Magnan:

On connaît *la carline* de la superstition clouée aux portes des bergeries pour éloigner les prédateurs, les corbeaux, les maléfices et le diable en personne. (L'Amant du poivre d'âne 58).

Dans Jean de Florette de Marcel Pagnol, le personnage d'Ugolin montre également une superstition extrême. Après avoir bouché la source chez Jean Cadoret, Ugolin attend l'échec agricole de Jean Cadoret pour pouvoir ensuite acheter son terrain à bas prix. Il apprend par Le Papet qu'il a plu pendant son séjour à Antibes, chez son ami

⁶⁷ Giono, Colline 54.

Attilio qui cultive des fleurs. Ugolin fait immédiatement un rapprochement superstitieux avec son achat récent de boutures pour son futur projet de culture des œillets:

Tu as pensé à quoi?

Que j'avais tort d'apporter les boutures. C'est comme quand on achète le berceau avant que le petit soit sorti. Ça porte malheur.⁶⁸

Un autre thème commun important chez Giono, Pagnol et Magnan est l'eau : c'est elle qui lie les membres de la communauté dans leur vie, leurs crimes et leurs châtiments.

Le thème de l'eau parcourt l'œuvre de Giono. Ainsi dans Colline, une fontaine trône au centre de l'agglomération. Dans La Naine de Magnan, la fontaine⁶⁹ de la ville détermine sa longévité et est en rapport direct avec la survie de la communauté ; parfois c'est le symbole (voir début de Jean de Florette) de la communauté elle-même. Les habitants dépendent de la source puisque l'eau de la fontaine apporte, bien sûr, la vie. C'est le cœur du village. Si cette source ne coule plus, cela devient rapidement un drame:

- Eh, fait Gondran inquiet.

Aussitôt ils sont debout. Il manque quelque chose à la façon de bruire des Bastides. Quoi ?

C'est venu sur eux tout d'un coup, comme ça. Ils regardent autour d'eux en tournant le cou par petites saccades ; ils examinent longuement les objets familiers : le rouleau, la herse, la charrue, le tarare ; puis ils reviennent ; la charrue, la herse, le rouleau...

Rien ; c'est comme d'habitude.

⁶⁸ Pagnol, Florette 233.

⁶⁹ *La Calade* dont les habitants buvaient malgré l'avertissement non-potable.

Pourtant il manque quelque chose.
D'un bloc ils se tournent vers la fontaine.
Elle ne coule plus.⁷⁰

Dans Un de Baumugnes de Jean Giono, l'eau est aussi le symbole de la destruction de l'être humain. Cette fois-ci il s'agit de la rivière, de l'eau courante. Clarius, père de la jeune Angèle, enferme celle-ci dans la cave pour la punir d'avoir quitté la maison familiale avec Louis. Ce dernier l'avait séduite et emmenée à Marseille faire le trottoir. Survient la grossesse d'Angèle; elle ignore qui pourrait être le père et Clarius et sa femme sont déshonorés. Albin, qui est amoureux d'Angèle, l'enlève avec son enfant. Voici la réaction de son père qui pense qu'encore une fois, elle s'est sauvée avec un voyou:

C'était un homme qui avait un rendez-vous avec la mort: avec la mort de l'eau.

De ce soir, depuis que sa fille était partie une seconde fois pour suivre l'homme (il ne savait donc pas que c'était Albin, cette fois!) de ce soir, il avait entendu la mort, sa bonne amie, lui dire à l'oreille 'demain'. Et demain, il irait au rendez-vous. Il irait se foutre à la Durance.⁷¹

Autre thème prépondérant, le silence des paysans, particularité de la dure vie rurale, dans Jean de Florette de Pagnol et dans La Naine de Magnan.

Dans Jean de Florette le silence va devenir un outil de mort quand les paysans, en se taisant privent Jean Cadoret de sa source. Les paysans deviennent des meurtriers

⁷⁰ Giono, Colline 62.

qui le poussent à se tuer. Le destin de Jean Cadoret est un triste exemple de la cruauté du silence paysan. Il poursuit sans espoir sa quête d'une source pour irriguer ses plantations. L'art de l'écrivain consiste à immerger le lecteur dans les affres du calvaire que subit Jean Cadoret. Les villageois sont responsables de sa mort car ce sont eux qui ont bloqué et caché la source. Pourtant, Jean a raison: elle est bien là où il croit qu'elle est, sur sa terre. Pagnol nous rappelle que la Provence avec ses collines rocheuses, sa terre sèche et son soleil d'été impitoyable peut être meurtrière sans l'aide des autres.

Dans La Naine, le maire n'écoute pas les conseils des médecins et ne veut pas détruire cette fontaine mortelle, *La Calade*, dont l'eau n'est pas potable. Pourtant, les villageois la boivent sans problème. Seulement, pour ceux qui viennent d'ailleurs et qui en boivent, elle est très dangereuse. Elle est surtout malsaine pour les enfants d'ailleurs. Voici sa réponse, outrée, à la suggestion d'un médecin:

La vérité c'est que vous avez chaque année sept ou huit cas de typhoïde inexplicables et que vous essayez de les mettre sur le dos de cette fontaine qui n'en peut mais! Non, n'y comptez pas! Moi vivant ou, en tout cas, maire de cette ville, nul ne touchera à cette fontaine. Pas plus d'ailleurs qu'à aucune autre!⁷²

C'est ici un autre exemple d'aveuglement et de loi du silence. Son jugement est obscurci et à cause de son silence, les gens meurent mais pour le maire, cette tradition

⁷¹ Giono, Baumugnes 108.

⁷² Magnan, Naine 161.

de boire de l'eau non-potable ne se discute pas. Nous pouvons au passage noter ici un parallèle entre l'eau du terroir et la langue du terroir: l'eau du terroir peut être nocive ou tonique, et la langue du terroir peut être opaque ou claire. L'eau est nocive pour les étrangers, tonique pour les gens du cru; comme la langue est opaque pour les non-provençaux, même ceux du village voisin, mais claire pour ceux de la place. L'eau et la langue permettent de reconnaître le même et l'autre.

L'obsession est un vice traité dans plusieurs des œuvres de Magnan, obsession d'avarice par exemple, dans Les Courriers de la mort, qui fait penser aux grands thèmes balzaciens. L'obsession est surtout décrite dans La Maison assassinée par le biais du personnage de Séraphin Monge. L'obsession de Monge est si forte qu'elle détermine chaque instant de sa vie :

Il n'avait jamais cru, lorsqu'il en était revenu, qu'une vision plus lancinante réussirait à effacer de sa mémoire celle de la guerre. Et pourtant, il avait suffi d'une heure d'orage et du récit d'un vieil homme pour que cette obsession cède la place à une autre.⁷³

On la retrouve dans La Naine où le héros de l'histoire est obsédé par l'acte *d'espinner*, c'est-à-dire d'espionner les habitants de la ville. C'est un voyeur qui raconte l'histoire. Cette obsession de tout savoir, de tout voir dans la ville, permet au

⁷³ Magnan, Amant 60.

lecteur de connaître les actes intimes des habitants. Le héros s'intéresse surtout à une femme qui écarte les genoux quand elle est assise:

Ô merveille! Mme G. était devant moi, à moins de quatre mètres (la rue n'était pas plus large). C'est tout juste si je ne l'entendais pas respirer, c'est tout juste si je ne percevais pas les battements de son cœur. Pour la première fois de ma vie, je pouvais à loisir, avec la minutie d'un maniaque, observer ainsi une femme sans méfiance.⁷⁴

Notre voyeur est lui-même suivi de près par une personne qui est fortement obsédée par lui, la naine. Elle est folle amoureuse de ce jeune homme mais il ne partage pas sa passion.

2. Quelques différences importantes

a. Jean Giono: le refus du provençal

Jean Giono est né à Manosque en 1895 et est mort en 1970. C'était un romancier et conteur inlassable de la Haute-Provence. Il a écrit des histoires tirées de son univers immédiat, souvent allégoriques, vivantes et réalistes. Ce qui caractérise Giono est son don de conteur. Il propage un idéal de vie rustique et naturelle. Ainsi La Trilogie de Pan met en valeur l'usage du provençal dans un monde où la nature et la simplicité prédominent. Comme chez Magnan, le lieu de l'intrigue se situe dans les collines, autour de Manosque, leur ville natale.

Dans cette étude, nous nous pencherons sur les trois romans, Colline, Un de Baumugnes et Regain, qui composent La Trilogie de Pan. C'est dans ces œuvres qui furent écrites avant la Deuxième Guerre mondiale, que le lecteur trouve le provençal "francisé" par Giono.

Le premier volet, Colline,⁷⁵ est celui qui comporte le plus de régionalismes. Dans une édition récente de ce roman, des notes traduisent les mots provençaux et les mots francisés venant du provençal (régionalismes). Cela est beaucoup plus fréquent dans les romans de Giono que dans l'œuvre de Magnan. Ces mots ne sont ni du français standard, ni strictement du provençal, ce sont des mots du terroir, des régionalismes, ou plus précisément des provincialismes, et parfois même des mots créés de toutes pièces par Giono, par "licence poétique".

Le provençalisme "fan" est commun chez Magnan et Giono. Dans Colline de Giono, le juron "fan de pute!" est utilisé quand le personnage de Maurras vient annoncer le feu qui brûle sur la colline:

...Ça a mangé les bois Hospitaliers ; au-delà, vers les Dix Collines, c'est tout fini, rasibus, plus rien. Quand je suis arrivé sur les hauts d'Espel et que j'ai vu ça... Ah, bon dieu de bon dieu!
 - Et la Garidelle?
 - Ça y descend.

⁷⁴ Magnan, Naine 75.

⁷⁵ Jean Giono, Colline. (Paris: Librairie Générale Française, 1998) notes et introduction d'A.M. Marina-Mediavilla 7-22.

- Et Gaude?
- Ça brûle tout.
- Fan de pute!⁷⁶

Le jeu provençal du "saquet", auquel Magnan fait référence, comme nous l'avons noté dans le chapitre 2, est aussi mentionné dans Colline :

...La foire de Mane c'était la plus belle foire des putains de tout le canton. Y avait la Lance qui faisait jouer au *saquet*. Si tu prenais pas le lot tu couchais avec la femme dans la *fénière*.⁷⁷

Voici une liste des provençalismes et des mots provençaux qui ont été "francisés " par Giono dans Colline.⁷⁸

AGACHON – s.m. provençal, du verbe *agachar* = regarder, guetter. Chez Giono, c'est une cabane en bois ou en branchages utilisée pour la chasse ; créneau pratiqué dans la paroi de cette cabane pour le guet.

"Je passe mon fusil, doucement par *l'agachon*, et je guette ; alentour c'est des chênes nains, avec un rond de gazon découvert". (CO 53).

BRAILLES –s.f. gauloise = pantalon.

"Une ficelle serrait ses *brailles* ; il n'avait pas de chemise". (CO 28).

CALEN – s.m. prov. = lampe à huile en Provence, d'origine romaine. (TDF 426).

"On lui a passé un *calen* à huile". (CO 63),

CAMPANE – s.f. prov. et italien *campana* = cloche.

"Le bidet fait sonner sa *campane*". (CO 31).

DOURGUE – s.f. = gourde en terre non vernissée, sans anses, qu'une ficelle permet de suspendre autour du cou.

⁷⁶ Giono, Colline 96.

⁷⁷ Giono, Colline 35.

⁷⁸ Le genre et l'origine des mots de cette liste ont été définis avec l'aide précieuse d'André Saïssi.

"Il arrange la table avec le pied, pose la *dourgue*, les verres, puis, avec précaution, la bouteille". (CO 31).

ESPÈRE (I') – s.f. prov. *espèra* = l'attente, le guet.

"Gondran sort les verres et l'absinthe. Ils parlent à voix basse comme à l'*espère* du lièvre". (CO 41).

FASCINE – s.f. latin *fascina*, occitan *faissina* = un fagot ou assemblage de branches.

"Maurras passe en traînant des *fascines* d'olivier". (CO 31).

GINESTE – s.f. provençal *genesto* = genêt.

"Ils sont restés tout le jour allongés sous les *ginestes*, bien cachés parmi les branches torses, leur vie comme prolongée par les fusils à double canon émergeant des herbes". (CO 52).

OURQUE – s.f. néerlandais *hulke* + *hoeker* = vient du mot "hourque" qui désigne un petit bâtiment de transport.

"C'est un cabriolet qui monte. Il oscille dans les ornières comme une *ourque* des Martigues". (CO 31).

PELU –adj. prov. *pélous* = couvert de poils, doux au toucher, silencieux.

"Dès la nuit, c'est, dans la lande, la reptation, patte *pelue*, vers la chanteuse et la fraîche". (CO 26).

SEMOUSTAT – s.m. vin sucré et pétillant extrait de la cuve avant la fin de la fermentation.

"C'était peut-être pas un gros buveur, mais il sifflait ses six litres tous les jours : de vin. eh, je compte pas le marc, ça c'est une autre affaire, ni le *semoustat*, le vin rosé, les griottes, le soir que ça lui a pris il en avait sucé un demi bocal". (CO 33).

VIÉDAZE – s.m. *viech d'ase* = verge d'âne. En provençal, ce mot est employé comme injure ou comme appellation familière ou encore comme exclamation marquant la surprise.

"Y en un autre, gros et court, un *viédaze*, et un qui siffle de la musique qu'on dirait un orgue à bouche". (CO 38).

Malgré l'amour qu'ils partagent pour la langue provençale et pour les provençaux, malgré les thèmes qu'ils ont en commun, Magnan et Giono présentent une grande différence entre eux. Magnan a confirmé :⁷⁹ "Je suis un écrivain résolument régionaliste. Résolument!" Par contre, Giono a craint d'être catalogué comme écrivain régionaliste. Dans une entrevue avec Jean Carrière il a expliqué que sa Provence était imaginaire, comme l'est le Sud de William Faulkner:

JG : La Provence que je décris est une Provence inventée et c'est mon droit. C'est une Provence inventée, c'est un Sud inventé comme a été inventé le Sud de Faulkner. J'ai inventé un pays, je l'ai peuplé de personnages inventés, et j'ai donné à ces personnages inventés des drames inventés, et le pays lui-même est inventé. Tout est inventé. Rien n'est fonction du pays qui est sous mes yeux, et il participe du pays qui est sous mes yeux mais en passant à travers moi⁸⁰.

JC : Vous avez dit : l'écrivain qui a le mieux décrit cette Provence c'est Shakespeare!

JG : C'était une boutade...Je voulais dire par là qu'il n'y avait pas un écrivain régional, il n'y a pas qu'un écrivain provençal pour décrire la Provence, et que la Provence pouvait être décrite par tout le monde, étant donné que les gens qui habitent ici sont semblables aux hommes qui habitent ailleurs. Les Provençaux, malgré tout leur orgueil, sont exactement semblables aux Hollandais, les Hollandais sont exactement semblables aux Chinois. Nous sommes des hommes, tout simplement, avec des femmes, avant d'être des Provençaux ; par conséquent n'importe qui peut nous décrire, et quand Shakespeare décrit des passions dans ses drames, il décrit les passions provençales.⁸¹

⁷⁹ Voir la transcription de cette entrevue en appendice.

⁸⁰ Jean Carrière, Jean Giono (Besançon : La Manufacture, 1991) 77.

⁸¹ Carrière 80.

Magnan dit à son sujet :

Giono a mis un point d'honneur à ne jamais utiliser de mots provençaux. Au départ de sa carrière, il y a été contraint parce qu'il n'avait pas le culot de ne pas l'utiliser. Mais dès qu'il a été conscient de sa valeur il a cessé complètement. Il n'a pas éludé les locutions mais il les a francisées. Il n'a jamais utilisé un mot comme je les utilise, c'est-à-dire un mot dialectal. Jamais. J'ai beau chercher. Ça imitait le dialectal parce qu'il aimait en utiliser la musique, mais jamais il ne le traduisait. Il avait horreur de Mistral par exemple. Il disait que Mistral était un escroc de génie. Donc, il n'aimait pas les Félibres. Il avait horreur de ça. Parce que ça représentait une mode artistique, une mode d'expression qui étaient de mauvais goût.⁸²

Pour Giono, le Félibrige était une farce et Mistral a inventé une langue que presque personne ne savait lire. Dans un entretien en 1952, Giono déclarait en effet:

Vous m'avez parlé de musique populaire, vous m'avez parlé de folklore. je vous ai dit : Il n'y a pas de folklore en Provence. Il n'y a pas de souvenirs anciens. Les souvenirs les plus anciens remontent à deux cents ans, le reste c'est l'affaire des troubadours. Il n'y a pas de souvenirs. Mistral est un escroc de génie, Mistral a tout inventé, Mistral a inventé la langue, Mistral a inventé la littérature, Mistral a tout inventé. Je suis incapable de lire Mistral, moi. On ne parle même pas le patois de Mistral chez moi. Il y a à peine quelques vieux apothicaires, quelques vieux notaires qui lisent Mistral. On lit Mistral à Paris, on ne lit pas Mistral en Provence! Il a créé cette langue de toutes pièces avec le Trésor du Félibrige, qui est un énorme dictionnaire, dans lequel il y a des mots, des mots qui sont incompréhensibles pour les paysans et pour moi.⁸³

⁸² Voir la deuxième entrevue avec Pierre Magnan.

⁸³ Henri Godard, Jean Giono : Entretiens avec Jean Amrouche et Taos Amrouche (Paris: Éditions Gallimard, 1990) 57.

Dans un autre entretien avec Jean Carrière, Giono continue sa critique sur Mistral et le Félibrige :

JC : Le Félibrige pour vous n'est pas une imposture, mais presque.

JG : C'est une chose...c'est une tartarinade⁸⁴ du siècle dernier ; ça ne correspond plus à notre époque, ça ne correspond plus à l'époque présente. Ça a pu amuser un peu le peuple pendant un certain temps, à une époque où il y avait encore la possibilité de rigoler, et qu'on n'avait pas le cinéma. Maintenant, il y a autre chose à faire. Nous avons quand même à exprimer des drames beaucoup plus profonds.⁸⁵

Pourquoi ce rejet du "félibre" par Giono? Giono n'était pas en faveur d'un statut particulier pour la Provence. Il était très pro-français, au sens républicain du terme. De plus, la très nette couleur royaliste, "Action Française", des membres du "félibre" déplaisait à Giono qui, sans avoir été affilié à aucun parti politique, était "de philosophie socialiste" selon Magnan.

Magnan lui, tout en devant beaucoup à Giono – c'est Giono qui a trouvé l'idée de transplanter la vision mythologique antique en Provence, idée que Pagnol aussi exploitera après lui – se démarque de cette attitude en ce qu'il veut représenter le provençal dans son œuvre. À l'époque de Giono, le provençal était plus vivant - donc plus menaçant

⁸⁴ Tartarin était un personnage provençal haut en couleur et en "galéjades", inventé par A. Daudet: Tartarin de Tarascon.

⁸⁵ Carrière 91.

pour l'idéologie républicaine - qu'à l'époque de Magnan. Giono voulait une Provence renouvelée et ce renouvellement passait par l'abolition de l'ancienne.

b. Pagnol : La Provence, théâtre d'ambivalence

À la surface, Pagnol nous décrit un monde provençal très gai fait de jeux de pétanque, d'apéritifs au pastis, d'oliviers prêts pour la récolte et de journées au soleil. Dans Jean de Florette, en voyant le mas dont il a hérité de son oncle, Jean Cadoret est ravi. Ugolin l'espionne de loin et il s'amuse que Jean trouve même les chardons jolis. alors qu'Ugolin les avait plantés pour décourager les nouveaux propriétaires:

L'homme se tourna vers la belle femme qui arrivait, et il cria:
 'Qu'en dis-tu ?'
 Elle s'avança, l'air ravi.
 'Regarde! Cria le bossu, admire ces ronces géantes! Ces oliviers
 inextricables, ces romarins arborescents!
 Et ces églantines, dit-elle, en a-t-on jamais vu d'aussi belles?
 C'est le Paradou de Zola! Cria de nouveau le bossu. C'est même plus
 beau que le Paradou!
 Ugolin n'avait jamais entendu parler de Zola, quant aux églantines, il ne
 les connaissait que sous le nom de 'gratte-culs'.⁸⁶

Chez Pagnol il faut aller plus profond qu'à la surface où tout nous semble gai et idéal. Cachés derrière les murailles épaisses des mas, il y a des secrets qui mettent des années à se dévoiler. Derrière cette façade de convivialité se jouent des drames, voire des

⁸⁶ Pagnol, Florette 99.

tragédies. L'Eau des collines, par exemple, c'est Œdipe à l'envers: un père qui tue son fils sans savoir qu'il est son fils. Dans Manon des Sources, le Papet apprend tout à la fin que Jean de Florette, qu'il a martyrisé jusqu'à la mort, était son propre fils:

Je te dis que j'ai lu sa lettre, et même, je l'avais aidée à écrire... Elle ne dormait plus, la pauvre... Alors, elle a essayé de faire passer le petit, avec les tisanes du diable... Dans la colline, elle sautait du haut des rochers... Mais il était bien accroché. Alors elle t'a détesté. Elle est allée danser à Aubagne, et elle y a trouvé un grand bel homme, ce forgeron de Crespin. Elle l'a pris pour pouvoir quitter le village, et personne n'a su quand cet enfant est né...

- Il est né... vivant?

- Oui, vivant. Mais bossu.⁸⁷

Magnan lui, peint le tableau d'une Provence plus mystérieuse que celle de Pagnol ou de Giono. Le lecteur peut développer un grand attachement pour ce monde dont les personnages ne sont plus des artistes, des rêveurs, des bons vivants ou des arrivistes comme chez Pagnol. Ces personnages ont des motivations plus sérieuses qui laissent parfois peu de place au rire.

Pagnol utilise moins le provençal dans son œuvre que Magnan. Il francise les expressions provençales quelquefois par phrases entières. Par exemple, dans Jean de Florette, un jour où la famille de Jean Cadoret est en ville, en passant devant les joueurs

⁸⁷ Pagnol, Manon 301.

de pétanque, un des joueurs manque frapper le bossu avec une boule. Ce dernier, furieux, rend la boule avec menace:

Fou de colère, il ramassa le dangereux projectile, et de toutes ses forces, il le lança vers les joueurs qu'il ne voyait pas. Cabridan, qui venait en courant à la recherche de son bien, eut heureusement l'esprit de faire un bond de côté, car la boule passa à la hauteur de sa tête, avant d'aller retomber, là-haut, sur le pied de Bernard le maçon. Celui-ci prit sa cheville à deux mains, et se mit à danser sur son autre pied, tandis que Cabridan criait en provençal:
'Alors, pas assez d'être bossu, il faut encore que vous soyez fou?' ⁸⁸

La particularité de Magnan par rapport à Pagnol ou Giono est qu'il incorpore le provençal et les provençalismes au français standard et au vocabulaire technique qu'il emploie abondamment. Tandis que chez Pagnol, les expressions provençales ont toujours un air folklorique. Le résultat est que chez Magnan, le provençal s'incruste davantage dans le texte. Dans les œuvres de Magnan, le patois fait partie d'une culture diglossique dans laquelle la tradition de la langue d'oc est dévaluée mais toujours présente, enracinée dans la terre comme le chardon qu'on appelle "la carline". En revanche Pagnol isole le provençal du français standard comme un objet exotique qu'il fait briller momentanément, qui exhibe sa curiosité, mais sans croire à son importance. Il traduit, suggérant seulement l'existence de ce dialecte dans la région d'Occitanie. Chez Pagnol l'accent du Midi et le provençal contribuent à créer l'humour le plus souvent, c'est-à-dire la couche superficielle de ses œuvres. Chez Magnan, c'est bien moins souvent le cas

puisque le provençal signale généralement la présence d'éléments inquiétants, suspects ou mystérieux.

Chez Pagnol, les locuteurs provençaux du début du XX^e siècle sont des personnes âgées. Pour eux, le français est la langue parlée "ailleurs". Ainsi, dans Jean de Florette:

Avant la guerre de 1914, on trouvait encore dans les fermes des vieux et vieilles qui ne parlaient que le provençal des collines; ils se faisaient 'raconter Marseille' par les jeunes qui revenaient des casernes.⁸⁹

Dans L'Amant du poivre d'âne de Magnan, les patoisants sont présentés à l'inverse comme s'ils avaient leur propre code, incompréhensible pour les locuteurs unilingues français: ceux qui ignorent le provençal "ne sont pas d'ici", ce sont les étrangers. Il existe une sorte de barrière entre ceux qui utilisent le patois et ceux qui ne l'utilisent pas:

Roso! Qu'as maï garça dou enregistré? glapissait l'Henri.
Et soudain il se souvenait que sa femme n'était pas d'ici et qu'elle ne comprenait pas notre langue.⁹⁰

Dans les récits de Magnan, on est dans un monde qui parle provençal. Par contre, dans les romans de Pagnol, la plupart des locuteurs parlent français, mais laissent émerger des bribes ou des phrases de provençal à l'intérieur d'une élocution en français.⁹¹

⁸⁸ Pagnol, Florette 205.

⁸⁹ Pagnol, Florette 9.

⁹⁰ Magnan, Amant 116.

⁹¹ Martel 8.

Ces paroles prononcées en provençal sont toujours chargées d'affectivité. Dans une scène de Fanny, Honorine demande au chauffeur de voir si Fanny arrive, et quand le chauffeur réclame un peu d'argent pour l'effort, elle lui lance un peu de pain et un bout de fromage; il part en disant:

Merci, Norine... Ô coquin de sort qu'il est dur! Il n'y manque que le manche pour faire un marteau... Té, voilà Fanny qui s'amène de ce côté. (*Il saute dans la rue.*) Merci qué, Norine? (*Il part en dansant en chantant:*)

Madame de Limagne

Fai dansa lei chivaou frus :

Li doune des castagnes

Disoun que n'en voulon plus! ⁹²

Ce passage est affectif. Pagnol cherche à créer un sentiment fort de gaieté et d'humour, mais aussi de pitié. Il se moque des Provençaux qu'il croit capables d'une si grande joie malgré leur pauvreté. Norine qui lance au chauffeur du pain dur et du fromage a pour réaction de rendre ce dernier très gai et provoque cette chanson drôle en provençal. La même chanson en français n'aurait pas réussi à créer ce ton qui raille la naïveté des gens du Midi.

Pagnol a mis la Provence sur la scène: au théâtre d'abord, au cinéma ensuite. Avant lui, le provençal n'était pas vraiment reconnu. Grâce à lui, tout à coup, dans les années trente, les Provençaux sont à la mode. Cependant, l'univers de Pagnol est profondément ambivalent et son œuvre représente une Provence cruelle aussi bien que

comique. Le Papet dans Jean de Florette, bien qu'il nous amuse par son accent, est un personnage très méchant. Dans Marius, Fanny et César, le personnage de César est très attachant d'un côté, mais tellement ignorant de l'autre.

Magnan et Pagnol ont tous deux parlé provençal dans leur enfance, mais alors que pour Magnan c'était la langue de tous les jours, pour Pagnol, c'était uniquement la langue des vacances:

J'étais un assez bon latiniste, car je parlais le provençal avec mon grand-père et mes amis du village de la Treille, près d'Aubagne. Cette langue est beaucoup plus proche du latin que le français. Évidemment, bien des mots ont changé de forme au cours des siècles.

Mais à cette époque, qui n'est pourtant pas si lointaine, le peuple du Midi parlait encore la langue romane, la langue d'oc. La Provence était restée une colonie romaine, une terre d'immigration pour les Piémontais, les Lombards, les Napolitains, et il y avait dans les écoles publiques beaucoup de petits garçons qui étaient les premiers de leur famille à savoir lire, et à parler le français.⁹³

Pagnol et Giono, nés tous deux en 1895 étaient des hommes de leur temps, qui respectaient la hiérarchie de l'école. La France (le français) était la Patrie et la Provence (le provençal) la petite Patrie seulement. Les écrivains comme Pierre Magnan, et ceux dont on parlera dans le chapitre suivant, Jean-Claude Izzo, Max Stèque et Marcel Scipion sont des écrivains d'après 1968, d'où leur vision différente du provençal. Depuis 1968.

⁹² Pagnol, Fanny 96.

⁹³ Marcel Pagnol, Le Temps des amours, (Paris: Julliard, 1977) 121.

les langues régionales ont été en partie réhabilitées. Langues de cultures minoritaires étouffées socio-économiquement comme sur les autres plans par la culture dominante. elles intéressent les intellectuels de gauche.⁹⁴

Magnan emploie le provençal dans son œuvre pour des raisons différentes de celles de Giono et de Pagnol. L'usage de cette langue est unique chez Magnan: il s'en sert pour créer ou accentuer le mystère. Giono, sauf peut-être au début de sa carrière, évite l'usage du provençal au point qu'il "francise" des mots et des expressions provençaux. Pagnol l'emploie pour tirer ses effets d'humour et se moquer parfois des provençaux.

⁹⁴ D'où aussi les sympathies de certains mouvements indépendantistes basques ou occitans pour les gauchistes.

CHAPTER 5

LE PROVENÇAL DANS L'OEUVRE DE MARCEL SCIPION, MAX STÈQUE ET JEAN-CLAUDE IZZO

Bien que Pierre Magnan soit considéré par certains comme le plus grand écrivain régionaliste en France aujourd'hui, d'autres auteurs contemporains tiennent une place importante dans le milieu littéraire provençal. Dans ce chapitre, nous étudions trois écrivains méridionaux: Max Stèque, Marcel Scipion et Jean-Claude Izzo, et nous comparons leur usage du provençal ainsi que leur écriture à ceux de Pierre Magnan.

1. Max Stèque – le patois, l'enfance et la nature

Max Stèque, auteur et apiculteur de Saint-Cézaire-sur-Siagne dans le département des Alpes-Maritimes, en Provence, nous fait découvrir son enfance agitée dans La Tour de Siagne.⁹⁵ Stèque est visiblement très attaché à la langue provençale et l'utilise bien davantage qu'Izzo, par exemple. Le monde des locuteurs provençaux est au cœur des récits de ses exploits enfantins. Il emploie le provençal pour animer un monde qui n'existe plus, sauf dans ses souvenirs. C'était une époque où les enfants étaient libres de courir dans la nature, de la découvrir et de l'apprécier. C'était une ère sans télévision et sans ordinateur. Et pourtant, même si c'était l'époque de l'occupation allemande

pendant la Deuxième Guerre mondiale, il se souvient de cette période avec nostalgie et humour. Ses aventures surprenantes avec sa bande de copains semblent parfois difficiles à croire, voire cruelles lorsqu'il parle des traitements qu'ils infligeaient aux animaux. Pourtant, Stèque a une vision bon enfant de ses souvenirs. Pour lui, c'était une époque remplie d'aventures que seuls des garçons de la campagne pouvaient vivre. Son amour pour le provençal s'applique à chaque épisode de son récit, pour en rehausser les péripéties.

Le mot "patois" n'est pas péjoratif pour Stèque, comme c'est le cas pour beaucoup de locuteurs des langues occitanes ou d'autres langues régionales. Il emploie ce mot en le caressant, avec une nostalgie qui touche à sa réalité. Comme Magnan, le mot "patois" a un sens affectueux pour Stèque. Voici Stèque en train de raconter ses souvenirs de la classe de français avec l'institutrice, Mademoiselle Nand. Cette dernière est désespérée par l'utilisation du patois dans les rédactions de ses élèves du village de Saint-Cézaire-sur-Siagne. Cependant, pour Stèque et ses camarades de classe, le provençal était la langue de tous les jours, la langue des émotions, leur langue d'expression. Le français n'avait qu'une importance secondaire. C'était une langue qui n'était pas à la hauteur pour exprimer les vrais sentiments et les situations réelles. Par

⁹⁵ Max Stèque, La Tour de Siagne (Paris: Solar, 1981).

contre, le provençal était la langue qui exprimait avec précision les sentiments de l'âme des écoliers dans ce village provençal:

Les hommes nous parlaient patois, 'les vieilles' de plus de trente-cinq ans aussi. Notre langage était non seulement empreint d'expressions typiquement locales mais saturé de mots patois que la maîtresse retrouvait dans nos rédactions. Elle en était désolée. Pourtant, j'avais la réelle impression que, sans l'emploi de ces termes, mes textes étaient confus et ne voulaient rien dire. Maintenant encore, lorsque je réfléchis c'est toujours en patois. Intimement, je ne pense jamais en français.⁹⁶

Cette déclaration, cet aveu, témoigne de l'importance du provençal dans le roman méridional du XX^e siècle. Pour les auteurs comme Pierre Magnan et Max Stèque, l'utilisation du "patois" est impérative pour transmettre toute la signification dans une situation donnée lorsque le mot "correct", du français standard, donnerait un sens faux, inexact ou trompeur. Pendant l'entrevue avec Pierre Magnan, celui-ci a exprimé les mêmes sentiments sur ce sujet: "Alors, c'est bizarre parce que dans mon métier d'auteur provençal, il m'est arrivé de vouloir exprimer quelque chose en me disant : Je n'ai pas d'équivalent en français. C'est malheureux. Je n'ai pas d'équivalent en français. En provençal ça va tout seul".

Voici un relevé partiel des expressions provençales employées par Max Stèque dans La Tour de Siagne. Ce n'est pas un lexique complet des mots provençaux employés par ce dernier, car il serait trop long et s'écarterait du sujet de la présente étude qui se

borne à caractériser l'usage du provençal dans son œuvre. On constate que cet auteur méridional cherche à amuser le lecteur à l'aide du provençal. Toutes les traductions sont faites par Stèque dans le corps du texte ou parfois en note, ce qui facilite la lecture du roman pour les non-provençalophones.⁹⁷

QUELQUES MOTS ET EXPRESSIONS PROVENÇAUX **TIRÉS DE L'ŒUVRE DE MAX STÈQUE**

ACCLAPER – v. prov. *aclapar* = enfouir, enterrer.

"Alors je confiai tout mon poids à cette prise unique, encouragé par Vannaud qui me disait : 'Si tu te tues, tu es déjà dans le cimetière; y aura plus qu'à *t'acclaper*'. (TS 95).

ADJASSÉ – p.p. prov. *ajassat* = gâté.

"Quand Tounin vit le fauve *adjassé* (gâté) au pied d'un *cade*, il n'en crut pas sa rétine de vieux poilu". (TS 43).

AMOULONNA, (S') – v.p. prov. *s'amolonar* = se tassa sur lui-même.

"(...) il s'approcha du lion à pas de loup. Dès qu'il fut à bonne portée, il s'amoulonna et pan ! pan ! fit péter un doublé bien détaché". (TS 44).

AQUÉLEÏ CAPOUN DÉ PRUSSEIENS! – prov. = Les crapules de Prussiens !

"Quand il parlait des Allemands, il disait : *Aquéleï capoun dé Prussiens!*" (TS 112).

AQUÉLEÏ PITCHOUN EN DÉ BOUONEÏ IDIÈ; ES POULI CÉQUÉ FAN. - prov. = Ces petits ont de bonnes idées; c'est joli ce qu'ils font.

"Un soir que nous devions sonner les cloches nous avons illuminé tout le clocher : un pain brûlait sur chaque fenêtre. Ce spectacle " son et Lumières " était admiré par une foule de curieux que ne tarissaient pas d'éloges : '*Aquéleï pitchoun en dé bouoneï idiè ; es pouli céqué fan*'. (TS 129).

ARRAPÉGUÉ – p.p. prov. *s'arrapar* + *si pegar* = collé.

⁹⁶ Stèque, *Tour* 41.

⁹⁷ L'origine et le genre des mots ont été définis avec l'aide précieuse d'André Saïssi .

"Essaie de te cramponner au tronc et d'y rester *arrapégué*, balbutia-t-il". (TS 95).

AVOIR LE GAOUBI – prov. *gaubi* = avoir le savoir-faire, l'adresse ou l'intelligence, la présence d'esprit.

"Il a raison, approuvèrent mes camarades, elle est vieille, elle *a plus le gaoubi* des jeunes et elle peut se casser la gueule ; ça devient une mort naturelle". (TS 74).

BAOUME – s.f. prov. = abri sous roche.

"L'après-midi, nous allâmes sous les barres des Colettes dans une petite *baoume* qui nous servait de restaurant". (TS 85).

BRUSCS – s.m. prov. la ruche provençale à rayons fixes, ordinairement faite de l'écorce brute d'un chêne-liège.

"J'avais sept ou huit ans lorsque, pour la première fois, je me suis intéressé aux abeilles. Notre première rencontre eut lieu près de nos oliviers de la Blaque où le père Rolland avait aligné une quinzaine de *bruscs* au pied d'une muraille ensoleillée". (TS 9).

BÜEUES – s.f. prov. = bouses.

"Cet après-midi on organise un concours de *büeues* et on en profite pour semer Claudius". (TS 100).

CADE – s.m. prov. = génévrier du midi

"Quand Tounin vit le fauve *adjassé* (gîté) au pied d'un *cade*, il n'en crut pas sa rétine de vieux poilu". (TS 43).

CAGUÉ – p.p. prov. *cagat, cagar* = avoir la diarrhée.

"Oh, *fan de pute* ! Ils t'ont tout *cagué* sur l'*embouligou*, et en plus, tu es graffigné de partout. Qu'est-ce que tu vas dire à ton oncle?" (TS 96).

CAPÉLAN – s.m. prov. *capelan* = curé.

"Non ; c'est peut-être des "granouilles" noires comme les *capélans*". (TS 61).

CASCAILLER – v. prov. *cascalhar* = secouer.

"Le roi des animaux reçut entre les deux yeux cette douche écossaise qui lui congela les méninges aussi sec. Si bien qu'au lieu de croquer Tounin il partit, l'air tout couillon, en *cascaillant* sa tignasse de zazou". (TS 44).

COUILLOUNÛM – s.m. prov. *colhonum* = caprice stupide.

"Mon oncle Charlot, excédé par mon *couillounüm*, en tira la conclusion philosophique suivante qu'il tenait d'ailleurs de son père Jean-Baptiste : "Quand on lave la tête à un âne, on perd le temps et le savon". (TS 35).

CRAPATCHOUN, (À) – adv. Prov. *crapahuter* = cassé en deux.

"Il s'éloigna à *crapatchoun* en faisant saillir tellement ses omoplates qu'on l'aurait pris pour un *gibous*". (TS 44).

CUCULUCHÈS – p.p. prov. *cocoluchat* = pleins à ras bord.

"Vite, il bourra son fusil à piston: trois mesurons de poudre de mine bien *cuculuchés*". (TS 43).

DAOUBIÈRE – s.f. prov. *daubiera* = marmite en terre cuite spéciale, dont le couvercle creux et poreux contenait de l'eau qui compensait peu à peu l'évaporation de la sauce.

"Dans la *daoubière* (...) la daube cuisait à petit feu pendant quatre ou cinq heures". (TS 15).

DARNÉGA – s.m. prov. *darnegàs* = pie-grièche à tête rousse.

"Les petits chênes isolés et surtout les poiriers sauvages étaient choisis par les *darnégas*". (TS 79).

DESTRAOUQUÉ – p.p. prov. *destraucat, destraucar* = déniché.

"J'ai fauché tout le nécessaire : de la noire surfine, des plombs du 11 et j'ai même *destraouqué* une boîte d'amorces exprès pour pistons ; elles sont encore bonnes. j'en ai fait péter deux avec des pierres". (TS 179).

EMBOULIGOU – s.m. et s.f. prov. *emboligol, emborigol* = nombril.

"Oh, *fan de pute* ! Ils t'ont tout *cagué* sur l'*embouligou*, et en plus, tu es graffigné de partout. Qu'est-ce que tu vas dire à ton oncle?" (TS 96).

ESPEILLER – v. prov. *espelhar* = dépouiller.

"Démerde-toi d'aller trouver du gros fil de fer pour les embrocher. Pendant ce temps, avec Stic, on les *espeille*". (TS 60).

FAIRE LA DAÏDA – expression prov. = faire le guet.

"Poggio, un dévot qui se refusait à sombrer, nous *faisait la daïda* ; il nous libérait ainsi d'un souci sans charger démesurément son âme". (TS 66).

FAN DE PUTE! – interj. Exclamation d'étonnement en français régional. En provençal, *fan* veut dire enfant = Enfant de pute. (PP 94).

"Oh, *fan de pute* ! Ils t'ont tout *cagué* sur *l'embouligou*, et en plus, tu es graffigné de partout. Qu'est-ce que tu vas dire à ton oncle?" (TS 96).

FUGUEÏROUN – s.m. prov. *fugairon*, *fogairon* - un trou carré, ménagé dans la partie supérieure du potager, dans lequel s'adapte un tronc de pyramide creux en fonte, dont le fond est formé de barreaux. On remplissait le *fugueïroun* de braises, puis on y entretenait une combustion savamment dosée par l'apport parcimonieux de charbon de bois.

"Elle mijotait au *fugueïroun* des daubes qui embaumaient toute la rue". (TS 15).

GIBOUS – s.m. prov. = bossu.

"Il s'éloigna à *crapatchoun* en faisant saillir tellement ses omoplates qu'on l'aurait pris pour un *gibous*". (TS 44).

HÉ! HÉ! ÉRO UNO FUMELLE, UNO FUMELLE. FAOÙ LAÏSSA LA GRANO! – prov. = C'était une femelle. Il faut laisser la graine! (TS 170).

LEÏ MÉDAILLO TI FAN PAS MANGIA; LOU MAÏ QUÉ N'EN ÉS AQUÉLEÏ QU'EN REN FA É LEÏ BUON EN REN! – prov. = Les médailles ne te font pas manger; ceux qui en ont le plus sont ceux qui n'ont rien fait et les bons à rien.

"J'étais captivé par ces récits hallucinants et enthousiasmé par la toute-puissance de l'oncle Honoré qui avait su sortir vivant de ce cataclysme. Je lui aurais volontiers décerné des quantités de décorations pour recouvrir sa large poitrine les jours de commémoration au monument aux morts. Comme je lui en faisais un jour la réflexion, il me répondit :

-Leï médaillo ti fan pas mangia ; lou maï qué n'en és aquéleï qu'en ren fa é leï buon en ren! " (TS 113).

MAGNANS – s.m. prov. = vers à soie.

"Aussi, le printemps venu, il élevait des *magnans* pour améliorer ses maigres

ressources". (TS 17).

MESSUGUES – n.f. prov. *messuga* = cistes

"Blessé dans son orgueil, il disparut dans une savane de *messugues* quelques part du côté de Baou Rous et on ne le revit jamais". (TS 44).

MOUN BÈOU PITCHOUN; COUMMO AS CREÏSSU! – prov. = "Mon beau petit: comme tu as grandi!" (TS 19).

PARAFIQUER – v. prov. *palaficar* = choquer, méduser.

"Le jeu, qui n'a rien de bien original, il faut le reconnaître, consistait à téléphoner à des inconnus, des femmes de préférence, plus faciles à *parafiquer*". (TS 72).

PÉRUSSIER – s.m. prov. = poirier sauvage.

"Je vais me les bouffer avec les *darnégas* que j'ai dénichés hier sur le gros *pérussier* de la Condamine". (TS 97).

PÉTUGUES – s.f. prov. = huppées.

"Dans les souches creuses d'olivier, les *pétugues* organisent leur taudis". (TS 82).

PICOUNS – s.m. prov. = clochettes/sonnaillles à bétail.

"Un jour, Tounin m'emmena chez lui pour me faire admirer sa collection de clochettes. Il avait la passion des *picouns*". (TS 166).

TINE – s.f. prov. = cuve à fermenter.

"Avant de vider définitivement la *tine*, une seconde fermentation du moût, auquel il avait d'abord ajouté une certaine quantité d'eau et de sucre, lui procurait une piquette rosée. peu alcoolisée, mais agréable". (TS 144).

TOUNIN, PERQUÉ LI AS PAS TIRA? – prov. = Pourquoi n'y as-tu pas tiré? (TS 170).

UN PÏN FA ÜN PÏN, PAOU PAS FA ÜN CADÉ – dicton prov. = Un pin fait un pin. il ne peut pas faire un cade. (TS 172).

L'usage du provençal chez Max Stèque est destiné à montrer aux lecteurs un temps et une langue qui survivent à peine. Sa nostalgie nous apparaît comme un appel au secours. Il est à la fois triste de voir disparaître ce temps mais aussi joyeux qu'il ait existé. Il perpétue le provençal par la littérature, en écrivant ses souvenirs. Il y a une grande différence de genre entre Stèque et Magnan. Ce que Stèque écrit est autobiographique. Il nous raconte son enfance et le provençal sert à transmettre le sentiment de la perte d'une enfance passée près de la nature ainsi qu'un patois perdu. Magnan, par contre, a créé un monde imaginaire. L'usage du provençal chez lui sert à forger un monde mystérieux habité de personnages inquiétants, intemporels, éternels.

2. Marcel Scipion – le patois cache les choses illégales

Marcel Scipion est un auteur méridional qui pratique l'usage du provençal dans ses œuvres. Il est né en 1922 dans le hameau de Vénasclé, au-dessus de Moustiers-Sainte-Marie. Il se définit lui-même comme "berger d'abeilles". C'est à la suite d'un grave accident d'automobile qu'il entreprendra la rédaction de ses mémoires qui sont publiés sous le titre Le Clos du Roi⁹⁸ en 1978. Cette même année, le succès de Le Clos du Roi lui obtient le Prix des Maisons de la Presse et le Prix Jean Giono.

⁹⁸ Marcel Scipion, Le Clos du Roi (Paris: Édition Seghers, 1978).

Dans ce roman du terroir, Marcel Scipion nous présente les mémoires d'un berger des Alpes de Haute-Provence. Ce livre est aussi une collection de récits de la vie champêtre après la guerre de 1914. Le lieu des événements est Moustiers, un village des Alpes de Haute-Provence. Les souvenirs éblouissants de Scipion nous plongent dans le monde des bergers, des braconniers, des paysans. Grâce à eux, l'auteur a acquis le goût de l'effort, des grands espaces et de la vie modeste. À travers ces souvenirs d'une époque passée, d'un train de vie qui n'existe plus sauf dans les livres, et d'un peuple qui ne connaissait pas les complexités que nous a apportées la modernité, le lecteur d'aujourd'hui peut toucher ce monde perdu. Avec simplicité, Scipion entre dans les détails de la vie de tous les jours chez les paysans. C'étaient encore une période et un lieu où le français n'existait pas. La langue des paysans de Haute-Provence était exclusivement le provençal. Voici une citation du roman qui montre bien le mal que ces paysans avaient à s'intégrer dans la vie moderne, monde où on parle le français et où on utilise la technologie:

Ce premier instrument du modernisme qui s'implanta dans nos montagnes – le téléphone – rendait force services. Mais il provoqua à ses débuts quelques perturbations, personne ne voulant se charger de prendre ou de donner les communications. C'était en effet une grande responsabilité bien trop compliquée pour tous ces bergers: il fallait tourner une petite manivelle pour appeler le central, puis décrocher les 'écoutilles' et surtout

savoir parler le français, dont bien peu de ces gens faisaient usage alors, lui préférant leur patois.⁹⁹

L'auteur nous parle aussi des Italiens, Piémontais qui venaient en Provence pour travailler comme marchands de vêtements. Quittant la misère de leur pays, ils travaillaient en France pour envoyer l'argent dans leurs familles restées en Italie. Les locuteurs provençaux arrivaient à communiquer avec eux, malgré le fait que les Piémontais ne parlaient pas correctement le provençal:¹⁰⁰

Leur langage, un français bâtard, fait pour moitié de patois piémontais et de provençal, nous permettait tout juste de les comprendre. Mais c'était suffisant pour leur commerce avec nous.¹⁰¹

Le provençal est toujours présent dans ce roman. Le français, par contre, n'est pas la langue du foyer. Scipion souligne la rareté de la langue française:

À la nuit tombée, les marchands abordaient la dernière ferme, nous demandaient la permission de coucher sur la paille de la grange. Presque toujours on leur offrait l'assiette de soupe chaude et le morceau de lard. qu'ils mangeaient avec nous à la table familiale. Alors résonnait contre les murs de la salle de ferme un curieux écho de provençal et de piémontais, bien rarement de français.¹⁰²

⁹⁹ Scipion 16.

¹⁰⁰ Dans Jean de Florette et Manon des sources, un couple Piémontais habitait la grotte du Plantier. Dans La Femme du boulanger (nouvelle de Giono, film de Pagnol) le berger qui enlève la boulangère est un Piémontais. Le Piémont est la région d'Italie limitrophe de la Provence. Les contacts avec le Piémont ont toujours été fréquents.

¹⁰¹ Scipion 210.

¹⁰² Scipion 212.

Le français, cette langue presque étrangère représente l'oppression. Dans son œuvre, les seuls habitants de Moustiers que Scipion nous présente comme locuteurs français sont les gendarmes qui entravent la liberté des paysans. Dans un récit, l'auteur raconte ses souvenirs de petit braconnier de lièvres. Une voisine, rendue jalouse par l'odeur appétissante du lièvre en train de rôtir, rapporte aux gendarmes l'illégalité de ses activités nocturnes. Les gendarmes rendent visite à la ferme pour essayer de l'attraper en train de braconner. Alarmé, quand il entend parler le français dans le foyer au lieu du provençal, l'auteur reste hors de la maison. Scipion nous rappelle qu'à l'époque de son enfance, dans sa ville natale, le français n'était une langue ni rassurante ni de bienvenue:

Je ramassai d'abord mon renard, puis mes deux lièvres, et à grandes enjambées, je rejoignis la ferme, passant toujours par l'arrière; je traversai l'étable à moutons et me pointai au bas des trois marches qui montaient de l'écurie des mules à la salle commune. Un filet de lumière passait par-dessous la porte: on n'était donc pas couché, et en pointant l'oreille, j'entendis parler dans un français sans accent. Mon sang ne fit qu'un tour: les gendarmes étaient encore revenus!¹⁰³

Dans un autre passage du même roman, la vieille dame "Sidonie" doit rendre visite à sa fille à Marseille car celle-ci vient de mettre au monde un enfant. L'idée d'aller à Marseille ne plaît pas du tout à Sidonie, puisqu'il faut qu'elle parle français et non pas provençal aux gens de la grande ville. Elle se plaint d'avoir à acheter des "tiquettes" en

¹⁰³ Scipion 118.

français, ce qui est ironique puisque "ticket" n'est pas français, mais il lui faut s'adapter à la vie moderne:

À la Palud, on prenait un car jusqu'à Moustiers; là, un autre jusqu'à Manosque. Mais c'est surtout à partir de ce point que le risque de se perdre devenait très grand pour la Sidonie, car, disait-elle, il vous faut d'abord demander en français, des tiquettes pour Marseille, et moi le français...!¹⁰⁴

Scipion utilise les mots provençaux pour montrer aux lecteurs les traditions des habitants de la Haute-Provence de la première moitié du XX^e siècle ainsi que la résistance et la méfiance des paysans dans une Provence qui n'était pas encore "conquise" par la culture dominante. Scipion nous fait voir aussi que de ce fait, les populations provençales accusaient beaucoup de retard. Elles s'isolaient souvent volontairement (linguistiquement et physiquement) pour cacher des activités devenues illégales.

Voici un relevé d'expressions employées par Scipion.¹⁰⁵ Comme dans les relevés précédents des autres auteurs méridionaux, celui-ci n'est pas exhaustif. Scipion emploie très fréquemment le provençal. Le but de cette liste est de montrer que son usage est lié à la description des traditions aujourd'hui disparues ou en voie de disparition.

¹⁰⁴ Scipion 20.

¹⁰⁵ Les traductions sont données par Scipion immédiatement dans le texte pour en faciliter la lecture. CR indique que la citation vient du roman Le Clos du roi.

QUELQUES MOTS ET EXPRESSIONS PROVENÇAUX
TIRÉS DE L'ŒUVRE DE MARCEL SCIPION

AGRADER – v. prov. *agradar* = Plaire.

"Madame, j'ai vu sur catalogue votre photo. Vous être très *poulido*, et vous m'*agradez* bien. Je voudrais me marier avec vous". (CR 35).

AI PERDU LOU RAÏ – prov.= J'ai perdu le troupeau.

"Le soir, le troupeau arriva tout seul à la porte de la bergerie. Ce fut bien après la nuit tombée que Mario, à son tour, arriva, essoufflé, tout ébouriffé, alors que nous allions tous partir à sa recherche. Penaud quand même, il dit en arrivant : "*Ai perdu lou raï*" . (CR 32).

AMÉ LOU TEM, NEN FAREN BELLÉOU UN BOUEN PASTRE – prov. = Avec le temps, on en fera peut-être un bon berger.

"Un soir, grand-père, qui prédisait bien des choses – le temps du lendemain en particulier – dit devant toute la famille : "*Amé lou tem, nen faren belléou un bouen pastre*". (CR 33).

AYGARDEN – s.f. prov. *aigardent* = eau-de-vie.

"Nous fîmes fi des conseils du maître d'école : pas de teinture d'iode, ni de garrot ; mais mon père garnit une petite fiole d' *aygarden* qui pouvait remplir le même rôle que la teinture d'iode, mais en plus on pouvait avec quelques sucres en ingurgiter pour se remonter". (CR 45).

BERQUE – s.f. prov. *berca* = brebis qui ayant perdu des dents a des difficultés à brouter.

"Toute marque qui restera encore un peu pendante signera indubitablement soit une bête malade, soit une *berque* et l'on devra éliminer du *raï* toutes ces bêtes qu'en termes de bergers, on appelle la *curaille* ". (CR 198-99).

BISQUITCHELLIS – s.m. prov. *bisquichèli, bescuchelli* = gâteaux secs.

"Le lendemain du jour de l'an, après nous être souhaité la bonne année et avoir mangé force poires, pommes et quelques *bisquitHELLIS* que la tante sortait exprès pour nous d'un de ses petits placards noirs qui garnissaient chaque coin de sa cuisine, de grand matin, nous remontions sur nos mulets et nous refaisions le chemin inverse". (CR 26).

BLAGAÏRE – s.m. ou adj. prov. *blagaire* = qui aime bien parler.

"Très souvent, se trouvait là, assis à côté de sa porte, le Ferrant, un terrible *blagaïre*, ancien maréchal-ferrant, qui avait dans les cinquante ans". (CR 17).

CACEIRO – s.m. prov. *caçairôt* = chasseur maladroit de la ville.

Bien entendu, même quand il ne fut plus un gamin, jamais aucun permis de chasse n'avait encombré la poche du carnier du grand-père. Quand quelque jeune *caceiro* lui en faisait la remarque, grand-père, offusqué, répondait : "Le gouvernement m'a fait faire la guerre sans jamais me demander mon avis, sans me délivrer de port d'arme, sans aucun permis. Pourquoi irais-je lui en demander un pour me tuer mon lièvre?" (CR 145).

CALLIANDRE – s.f. prov. *calandra* = alouette.

"Cette plume fine blonde, c'est le duvet d'une *calliandre*". (CR 71).

CHAILLE – s.f. prov. *chalha* = corneille.

"Je vous donne déjà mon signalement: j'ai des cheveux couleur *chaille*".

COLLE DE L'AÏ, LA – s.f. prov. *còla* = colline; le col de l'Ane.

"L'occupant des lieux, qu'on appelait le Carcalé, avait trouvé pratique de l'aménager en pigeonnier, d'autant plus que cette ferme, isolée au milieu des grands bois de chênes, était toute proche de *la Colle de l'Aï*, région remplie de fouines". (CR 13).

COSTÉGEANT – part.présent prov. *costejar* = Marche transversale sur un coteau.

"Cette heure et demie d'attente nous parut fort longue. Enfin, nous partîmes avec le Manchot, en *costégeant*". (CR 48).

COUGOURDE – s.f. prov. = une courge.

"Il est ronde comme une *cougourde*, dit mon père". (CR 31).

CURAILLE – s.f. prov. *curalha* = la non-valeur.

"Toute marque qui restera encore un peu pendante signera indubitablement soit une bête malade, soit une *berque* et l'on devra éliminer du *rai* toutes ces bêtes qu'en termes de bergers, on appelle la *curaille*". (CR 198-99).

ES UN MASCLÉ – C'est un mâle. (CR 55).

FRAÏ – s.m. *frais, fraisse* = frêne.

"L'oncle François me fit une jolie petite brouette en bois de *fraï*". (CR 73).

FUSTÉGEAIENT – v. prov. *fustejar* = menuisaient.

"On s'inventait des tas de jeux, parfois même on se fabriquait des jouets. Nos parents, qui étaient trop pauvres pour nous en acheter, nous en *fustégeaient* aussi quelques-uns. (CR 72-73).

GAOUTE – s.f. prov. *gauta* = une face de la montagne.

"Nous allâmes dans une autre *gaoute* de la montagne". (CR 69).

LI VO – prov. = j'y vais. (CR 41).

MAGNIN – s.m. prov. = rérameur.

Un autre personnage encore, dans le hameau de la tante, nous fascinait : c'était un Italien qui habitait la plus haute maison. Tous l'appelaient le *Magnin*". (CR 25).

MIGON – s.m. prov. = fumier de mouton du mois d'août.

"A cinquante mètres de ces petits bassins, des carrés de terre arable qu'on labourait et que l'on bourrait de *migon*, constituaient de jolis jardins potagers, bien irrigués, où poussaient avec vigueur tous les légumes". (CR 103).

NAÏ, NAÏ, DOUI POUAÏRÉ! – prov. = J'en ai, j'en ai, deux seaux.

"D'accord, j'y vais vous en chercher", cria Toupin qui laissa tomber les écouilles et se précipita à la fontaine, deux seaux à la main. Il en revint en courant, reprit les écouteurs et cria dedans de toutes ses forces : "*Nai, Nai, doui pouaïré !*" (CR 16-17).

PEIRO, LOU – s.m. prov. *peiròt, peròt* = l'alambic

"Dès que l'alcoomètre descendait au-dessous de soixante, on basculait l'alambic, que chez nous on appelle *lou peiro*, on enfouissait en terre la raque qui sent de fort loin l'alcool. même des semaines après. L'eau-de-vie était coulée dans des dames-jeannes qu'on portait en vitesse dans une chambre obscure de la ferme". (CR 143).

POULIDO – adj. prov. = jolie.

"Madame, j'ai vu sur catalogue votre photo. Vous être très *poulido*, et vous m'*agradez* bien. Je voudrais me marier avec vous". (CR 35).

RAI – s.m. prov. *rais* = troupeau.

"Toute marque qui restera encore un peu pendante signera indubitablement soit une bête malade, soit une *berque* et l'on devra éliminer du *rai* toutes ces bêtes qu'en termes de bergers, on appelle la *curaille*". (CR 198-99).

RAPLOT – adj. prov. *rablòt*, *raplòt* = se dit de quelqu'un qui s'est épaissi.

"Il s'est fait un peu *raplot*, lou pitchio, la daube lui a fait du bien!" (CR 62).

RASPIASSE – s.m. Prov. *raspi* = qui ramasse tout ce qui traîne.

"C'était ainsi "tout bénéfice", disait le Carcalé, qui était avare et *raspiasse* comme pas un". (CR 13-4).

ROUNE – s.f. prov. *roina*, *rovina* = lit d'un torrent intermittent.

"Nous suivîmes pendant trois kilomètres le chemin encore un peu enneigé, et à la Font-du-Rouit, mon père avisa une petite *rouine* où ne coulait qu'un mince filet d'eau et qui coupait le chemin à angle droit". (CR 47).

TASTE-LOU – prov. = goûte le.

"Vas-y, *taste-lou* !" (CR 51).

Marcel Scipion est un écrivain régionaliste qui fait découvrir un monde paysan rempli de tradition et de simplicité. Il décrit des plats provençaux qu'on ne verra pas sur une carte de restaurant. Il mentionne des casseroles qu'on ne trouvera pas dans les magasins, et des façons de cuire les plats qui ne sont pas décrites dans les livres de cuisine. Malgré la façon nostalgique et gaie qu'a Scipion de raconter, le lecteur ne peut éviter de remarquer l'âpreté de la vie rurale.

Comme Max Stèque, Scipion écrit dans le genre autobiographique. L'usage du provençal dans son œuvre n'est pas créateur de mystère, comme pour Magnan.

Néanmoins, Scipion et Magnan partagent le même désir de propager le provençal dans leurs œuvres, pour des raisons bien différentes. Le provençal, cette langue qui permet à Scipion de nous faire revivre par l'imagination un monde rustique perdu, continue à connaître une certaine gloire dans Le Clos du Roi. Cette gloire n'est peut-être que littéraire.

3. Jean-Claude Izzo

Jean-Claude Izzo, auteur Marseillais de romans policiers, nous fait quitter les collines du Var, de la Haute-Provence et le monde campagnard de Magnan, Scipion. Stèque, Pagnol et Giono. Contrairement à eux, Izzo a employé très peu de provençal dans son œuvre. Cependant, comme son contemporain, Pierre Magnan, Izzo a créé un monde inquiétant situé dans le Midi: le théâtre de ses romans est la banlieue marseillaise.

Comme Peter Mayle, auteur anglais d'Une année en Provence, Toujours Provence et Hôtel Pastis, Izzo se sert de la Provence comme décor et inclut quelques mots du terroir dans son œuvre pour mieux camper son histoire. Izzo est l'auteur de trois romans noirs à succès: Total Khéops, Chourmo et Solea. Le personnage principal de cette trilogie est l'ex-policier Fabio Montale, qui d'une façon à la fois engagée et désabusée, s'efforce de

résoudre des problèmes marseillais dans un milieu dominé par la misère, la violence, la drogue et le racisme.

Dans Chourmo, le titre annonce aux lecteurs que le roman parle du *chourmo*, régionalisme qui signifie une "bande" en français standard. Dans Solea, c'est le personnage de la vieille Honorine qui donne du piquant à l'histoire, avec sa langue colorée. Voici quelques termes utilisés par Honorine:

LO PAÏS – s.m. prov. = pays, région, lieu de naissance. (TDF 460).

"Lui et beaucoup d'autres fuirent alors Paris. Direction l'Ariège, l'Ardèche, les Cévennes. Vers les villages abandonnés. *Lo Païs*, comme ils aimaient dire". (SOL 14).

VE! – impératif prov. = regardez. (Geneviève).

"Honorine ramassa son cabas. *Vé*, ce que je dis. C'est comme parler à un sourd". (SOL 38).

Ce vocabulaire produit dans ce cas l'effet d'opposition entre deux mondes, recherché par Izzo. Le premier monde s'accrochant à la tradition et au patois, représente le passé marseillais encore vivant mais fragile et menacé. L'autre monde est celui de l'avenir de Marseille, uniformisé, qui risque bientôt d'appartenir aux "technocrates". Le vieux port va être complètement refait. Izzo dresse un parallèle entre la ville de Marseille et la vieille dame, Honorine. Toutes deux sont montrées comme les victimes désignées de ce nouveau monde en construction. La vieille ville traditionnelle de Marseille, remodelée par les technocrates est en voie de disparition et Honorine, symbole et

survivante d'une culture maintenant promise à l'anéantissement, risque d'être assassinée par la Mafia. Izzo construit son climat autour de ce passé en danger, personnifié par Honorine et inscrit dans la ville de Marseille, dont la fragilité actuelle se retrouve dans la langue provençale menacée. Toutes vont périr, si personne ne vient à leur secours.

Lorsqu'on demande à Pierre Magnan son avis sur l'usage du provençal dans les œuvres d'Izzo, Stèque et Scipion, il répond: "Je pense que pour ces auteurs c'est plutôt un procédé qu'une nécessité. . . . Mais chez ces auteurs que vous me citez là, ce serait plutôt un procédé, un système, vous voyez, surtout chez Izzo." Lorsqu'on demande à Monsieur Magnan de préciser ce qu'il entend par "procédé", il répond:

Eh bien un procédé, c'est un système d'écriture qui est artificiel. Il [Izzo] ne se laisse pas aller à écrire normalement: Chaque fois qu'il rencontre, comment dire, une préciosité ou une particularité de la langue française, il l'évite. C'est-à-dire qu'il trouve une autre manière de l'exprimer. Ça n'est pas naturel. Voilà ce que je veux dire. Dans le système Izzo, le langage n'est pas naturel. Pour vous donner une comparaison, avec la littérature américaine par exemple, vous avez James Hadley Chase qui fait exactement la même chose. Il a un procédé, un procédé qui est toujours le même, qui est identique à lui-même, mais qui s'efforce de ne pas exprimer naturellement les choses. Il y aussi Peter Chainey, dans un autre registre. Tous ceux-là utilisent un procédé. Agatha Christie n'utilise pas de procédé. Elle utilise toutes les ressources de la langue anglaise et elle n'a pas de système. Voilà. Dans tout, dans le dialogue, dans les descriptions, tout s'efforce, c'est-à-dire prend le contre-pied, de ce qui est classique. Il s'est passé pour le roman policier ce qui s'est passé pour la musique: surtout pas de Bach!¹⁰⁶

Voici un exemple de ce "procédé" que, selon Magnan, utilise Izzo:

Je tournai mon visage vers elle. Honorine. Ma vieille Honorine. Elle était tout ce qui restait de ma vie usée. Fidèle, jusqu'au bout. Elle atteignait cet âge où l'on ne vieillit plus. À peine si elle se ratatinait un peu plus chaque année. Son visage n'était que légèrement ridé, comme si les mauvais coups de la vie avaient glissé sur elle sans la meurtrir, sans entamer sa joie d'être de ce monde. Heureux les vivants, qui ont vu ces choses, elle disait souvent en montrant le ciel et la mer devant nous, avec les îles au fond. Rien que pour ça, vé, je regrette pas d'être venue sur terre. Malgré ce que j'ai vécu... Sa phrase s'arrêtait là. Comme pour ne pas entacher de misère et de tristesse sa simple joie de vivre. Honorine n'avait plus que des souvenirs heureux. Je l'aimais. C'était la mère des mères. Et elle n'était que pour moi.¹⁰⁷

Honorine est la seule personne à employer le provençal dans Solea. Izzo présente le provençal comme une langue parlée uniquement par des gens si âgés qu'ils semblent ne pas vieillir. Pourtant les gens moins âgés ont un avenir à peine plus optimiste. Le héros se plaint de sa "vie usée". Le "procédé", selon Magnan, se manifeste ici chez Izzo par des descriptions en clair-obscur, faites de taches et d'impressions, jamais en pleine lumière ou jamais d'éclairage top vif des lieux et des personnages. Cela contribue à créer une atmosphère de "Roman Noir".

Comme Pierre Magnan, Max Stèque, Marcel Scipion et Jean-Claude Izzo amènent leur lecteur dans un univers provençal. Bien qu'ils emploient le provençal pour des raisons différentes, il semble bien que ces auteurs du XX^e siècle l'aient tous employé

¹⁰⁶ Voir la deuxième entrevue avec Pierre Magnan.

comme une langue mourante. C'est un fait évident, le provençal, est mourant: le roman lui permet-il de survivre ou n'est-il pas au contraire son "tombeau"? Pierre Magnan se distingue des autres comme si "le langage mourant" dansait encore chez lui. Le provençal reste fonctionnel puisque Magnan en fait un élément de l'intrigue et un indice de ce que le lecteur doit chercher. De plus, le provençal est employé au présent par les personnages de l'histoire. Il traverse ainsi les générations et se mêle au français technique, au "jargon" agricole et scientifique qui caractérisent les romans de Pierre Magnan. Il finit par créer avec eux un style provençal d'un genre tout à fait nouveau, sans nostalgie, qui ne demande qu'à s'amplifier en toute liberté.

¹⁰⁷ Izzo, Solea 35.

CONCLUSION

LE RENOUVEAU DU PROVENÇAL PAR PIERRE MAGNAN

Pierre Magnan est un écrivain régionaliste, c'est certain - c'est lui-même qui le dit. Cependant, il est plus difficile de lui trouver d'autres points communs avec ses prédécesseurs et ses contemporains par rapport à l'usage du provençal dans le roman, ou par rapport au mouvement occitan. Dans cette étude, nous avons tout d'abord comparé son œuvre avec celle de Giono et constaté que Magnan ne rejette pas le provençal comme ce dernier. On a vu ensuite que Magnan ne cherche pas non plus, comme Pagnol, à attirer l'attention du "Parisien en mal d'air du Midi". Dans un autre registre, il n'est ni nostalgique, ni même passéiste dans son usage du provençal, comme peuvent l'être Stèque et Scipion. Quant à Izzo, Magnan se démarque de lui par son écriture et son style résolument plus classiques; il qualifie même Izzo d'utilisateur d'un "système" d'écriture. L'originalité de Pierre Magnan réside en ce qu'il fait la promotion du provençal d'une toute autre manière que les auteurs précédemment cités et que les défenseurs de l'Occitanie.¹⁰⁸ Il apporte à ses lecteurs un renouveau du provençal en travaillant en artiste libre et non en militant. Il ne veut pas avoir d'attaches politiques. Sa position sur le provençal est prise en écrivant indépendamment des mouvements existants: mais c'est

précisément son indépendance à l'égard des mouvements existants qui définit sa position.

Magnan "s'inscrit" comme écrivain français régionaliste et non pas comme écrivain provençal. Il tient beaucoup à garder séparés l'écrit (français) et l'oral. Lorsqu'on lui demande s'il parle provençal, il répond par l'affirmative mais précise qu'il parle une langue de tradition orale qui n'est pas la langue écrite du Félibrige. Sans nostalgie, en philosophe, il nous confirme que le provençal parlé qui florissait dans son enfance est en voie de disparition :

Oui, je parle le provençal. Mais, attention, je ne l'écris pas. (...) La langue que je parle est uniquement une langue orale. La langue écrite a été réinventée par Mistral d'après la langue orale. C'est-à-dire que c'est une transmission de génération à génération. Mes arrière-grands-parents parlaient entre eux en provençal et, ils parlaient également... tout le monde parlait le provençal! Quand un étranger venait, on lui répondait en provençal, comme les Bretons encore aujourd'hui. Ils vous répondent en breton. Mais j'ai des lettres, des cartes postales, pas de mes arrière grands-parents, de mes grands-parents, de mes grands-oncles. Ils s'écrivaient en français. Ils ne pouvaient pas écrire en provençal. C'était une langue orale transmise de père en fils et qui n'avait pas de règles précises. Elle avait des règles autrefois, mais ces règles s'étaient perdues. Il n'y avait plus que l'oralité. Et je parle le provençal donc, d'après cette tradition orale. Et comme j'ai de moins en moins l'occasion de le parler, je le parle de plus en plus mal. (...) C'est vernaculaire. C'est une langue qui, déjà à mon époque, n'existait plus. (...) Ici à Forcalquier, vous voyez, il doit y avoir encore quinze ou vingt personnes qui parlent le provençal, entre eux, correctement. Ce sont des gens qui viennent le lundi au marché. Et qui sont là, vous voyez, autour des sièges là-bas. Ils sont une quinzaine, une vingtaine. C'est tout. À ce café, vous entendrez parler le provençal. Et si vous allez à celui-là, là-bas vous n'entendrez pas parler provençal (...). Ici

¹⁰⁸ Chapitre 1 explique en détail le mouvement occitan.

c'est le dernier bastion de la langue vernaculaire et elle n'a pas de règles précises.¹⁰⁹

En revanche, les occitanistes adoptent en général une position opposée. Ceux-là tiennent à ce que la langue soit écrite. Or, selon Magnan, la langue écrite est toujours différente de la langue orale. Quand on tente de les unifier, on risque de mal représenter l'orale, ce qui peut être une façon de la tuer. Magnan et les occitanistes ont donc des avis diamétralement opposés sur ce point. Se prononçant sur la promotion du provençal, Magnan dit aussi qu'il a du mal à reconnaître sa langue dans ce que les médias donnent aujourd'hui pour du "provençal". Quand on interroge Magnan sur le statut et sur la régression du provençal aujourd'hui, il répond :

Oui, il est en train de mourir. . . . Quand ma génération sera morte. . . . Les gens qui aujourd'hui ont cinquante ans ne parlent plus le provençal. Peut-être dans quelques lieux relativement isolés . . . ou alors, il se passe ceci: il y a des écoles de langue provençale. Mais quand je les entends parler à la télévision, je ne les comprends pas. Mais oui, car c'est ça le problème.

C'est-à-dire qu'il y a une littérature occitane désormais. Il y a encore dans les journaux locaux, les journaux régionaux plutôt . . . nous avons une rubrique en provençal. Pas tous les jours... le dimanche il y a une rubrique en provençal. J'ai du mal à la lire d'ailleurs, mais enfin j'y arrive. Étant donné que l'orthographe n'est pas absolument codifiée, il y a une manière d'écrire les choses qui est personnelle, qui est finalement individuelle.

¹⁰⁹ Voir la première entrevue avec Pierre Magnan.

Lorsque Magnan fait référence à une "littérature occitane", l'adjectif "occitane" ne signifie pas forcément la même chose que "provençale". En effet, il existe déjà de petites différences entre diverses communautés éloignées seulement de quelques kilomètres: le concept d'Occitanie ne tient pas compte de ces différences et les efface ou, tout au moins, les minimise. Magnan parle ainsi de ce phénomène linguistique:

(...) il y a des nuances. Entre notre provençal des Basses Alpes, le provençal des personnages de Pagnol - ils sont Marseillais - et les Provençaux de la montagne, il y a des différences énormes. D'un mot à l'autre, d'une phrase à l'autre, d'une diction à l'autre. Par exemple, ici, on dit la cabra pour dire la chèvre. À trente kilomètres d'ici, on dit le kiabre. Voilà c'est vraiment des choses qui sont ancrées, qui n'ont pas dépassé une vallée parce qu'il n'y avait pas de communication. Alors, ils parlent tous la même langue, mais avec de telles nuances que. . . . Il n'y a pas de codification générale.¹¹⁰

Après que Pagnol a ouvert les yeux des lecteurs sur l'existence et sur l'importance du dialecte provençal, Magnan, lui, a complété ce programme et montré que le provençal n'était pas encore mort dans la littérature française. Cependant, Magnan dit aussi qu'il n'y a aucune chance que la langue parlée soit ressuscitée:

(...)quand 68 est arrivé, il y avait fort longtemps que le folklore était mort. . . . Je vous dis le folklore provençal a été anéanti à la Libération. Ça a été terminé. Et d'autre part en 68 – bon, j'avais moi 46 ans en '68 - il y avait fort longtemps qu'autour de moi plus personne, sauf une quinzaine d'individus, comme aujourd'hui d'ailleurs, ne parlaient plus le provençal. Alors après il y a eu, à la faveur de ce bouleversement, il y a eu quand même certains particularismes qui se sont fait jour; c'est-à-dire les

¹¹⁰ Voir la première entrevue avec Pierre Magnan.

Bretons , les Corses, les Provençaux, etc . . . qui ont essayé de, comment dire, de retrouver une certaine forme de civilisation qui leur était particulière. Mais ils n'étaient suivis que par un dixième de leur population. En réalité le reste . . . Ben c'est définitif quoi.¹¹¹

Magnan se distingue donc de tous – de ses prédécesseurs, de ses contemporains. des militants occitans – avec sa vue dissidente sur le mouvement occitan. Il parle avec ironie de la reconnaissance littéraire officielle qu'il a reçue de l'Académie Provençale d'Aix-en-Provence:

LG : Lorsque nous nous sommes rencontrés, vous avez mentionné un prix littéraire d'une académie à Aix-en-Provence qui vous a été attribué. Quel est ce prix ? En quelle année vous fut-il décerné ?

PM : En 1998 le prix de littérature de l'Académie Provençale, une institution vénérable autant qu'utopique et dont la notoriété ne pave pas la région aixoise.¹¹²

Cependant, c'est bien chez lui, plus que chez ses collègues écrivains, que le provençal est source de vitalité car dans son œuvre, cette langue participe au jeu des énigmes du roman policier, l'enrichit, le renforce et lui donne son originalité, son caractère. Au lieu de figer le provençal en langue folklorique, il le fait participer à l'écriture romanesque, il le fait entrer dans le français. Tout en usant des trames dramatiques classiques qui sont communes aux grands auteurs policiers. Magnan

¹¹¹ Voir la deuxième entrevue avec Pierre Magnan.

¹¹² Voir les réponses écrites de Pierre Magnan suite à la première entrevue.

parvient ainsi à créer un style nouveau et personnel. Il prend sa place littéraire aux côtés de ses illustres prédécesseurs Jean Giono et Marcel Pagnol.

APPENDICES:

ENTREVUE AVEC LE PETIT-FILS DE MARCEL PAGNOL

Valbonne le 7/2/2001

Je soussigné Jean-Pierre Stierlin
 antonise Linda Gradelier à publier
 le compte rendu de notre entrevue
 dans son rapport de thèse

Je soussigné -

À première vue, on dirait le portrait "tout craché" de son célèbre aïeul, tellement la ressemblance est frappante entre Jean-Pierre Stierlin et son grand-père, Marcel Pagnol. Fils de Francine Pagnol, la seule fille vivante de Marcel Pagnol (sa fille Estelle, issue de son premier mariage, est morte jeune), l'air de famille ne laisse aucun doute sur leur parenté. Les similitudes ne s'arrêtent pas là, puisque comme son grand-père, Jean-

Pierre aussi est créateur. Mais au lieu d'écrire des romans et des pièces de théâtre, cet ingénieur qui travaille au parc technologique de Sophia Antipolis en Provence, écrit des programmes pour l'informatique. Ce qui est ironique, c'est le fait que ce que Jean-Pierre crée est probablement plus répandu dans le monde entier que ce que Pagnol a créé!

Pourtant, ce jeune homme de trente-sept ans ne connaissait pas son grand-père comme génie littéraire. Pour lui c'était son grand-père et pas autre chose. Dans un entretien intime, Jean-Pierre raconte d'une façon décontractée et franche, les visites chez son grand-père dans son grand domaine de Cagnes-sur-mer en Provence. Jean-Pierre se souvient avec tendresse de l'homme qui l'appelait en provençal "lou pitchoun" (l'enfant).

LG : Qu'est-ce que ça fait d'être le petit-fils de Marcel Pagnol?

JP : C'était mon grand-père. Moi, je n'y suis pour rien.

LG : Marcel Pagnol s'est marié deux fois. Vous êtes issu de son premier mariage avec Simone Collin, ou de son deuxième mariage avec l'actrice Jacqueline Bouvier?

JP : En fait, ma grand-mère, Yvonne Pouperon, était la compagne de Marcel Pagnol mais ils ne se sont jamais mariés.

LG : Lequel de vos parents est l'enfant de Marcel Pagnol, votre mère ou votre père?

JP : Ma mère est la seule fille de Marcel Pagnol. Elle s'appelait Francine Pagnol avant de se marier avec mon père.

LG : (en montrant un livre) J'ai un livre sur la vie de votre grand-père, Il était une fois... Marcel Pagnol.

JP : Oh oui, c'est écrit par Raymond Castans, qui était un grand ami de mon grand-père.
(en feuilletant le livre) Ah, voici une photo de ma mère et de mon père avec grand-père le jour de leur mariage. Qu'ils avaient l'air jeunes!

LG : Vous avez grandi dans le Midi?

JP : Non. J'ai grandi à Paris, mais dès que j'ai eu vingt ans, je suis descendu dans le Midi. Mes parents eux aussi sont descendus peu après.

LG : Avez-vous des souvenirs spéciaux du temps de votre grand-père?

JP : Je me souviens qu'il parlait beaucoup! À table il racontait des histoires et il fallait rester assis sagement. Je n'étais qu'un petit garçon et je n'aimais pas trop cela. Mais je me souviens très bien de sa maison à Cagnes-sur-mer. Il y avait 137 hectares! Grand-père avait une réserve d'eau et je nageais dedans comme dans une piscine. C'était de l'eau de source et il y avait des algues partout. C'était bien frais.

LG : Votre grand-père utilisait beaucoup de provençal dans ses romans et dans ses pièces de théâtre. La langue provençale était très importante pour lui. Avez-vous des souvenirs de l'avoir entendu parler cette langue?

JP : Bien sûr. Je me souviens très bien qu'il parlait le provençal avec son jardinier piémontais. Ce n'est pas la même langue, mais ils arrivaient à se comprendre.

LG : Le bossu dans Jean de Florette, Jean Cadoret, parlait avec la femme piémontaise qui vivait dans une grotte sur son terrain. Il ne parlait pas piémontais, mais comme il parlait le provençal, ils se comprenaient. Est-ce que Pagnol a tiré cette idée de sa propre expérience?

JP : Sans doute. Mais pour moi, quand mon grand-père parlait cette langue, je ne comprenais rien.

LG : Et maintenant, comprenez-vous le provençal?

JP : Non.

LG : Avez-vous envie de l'apprendre?

JP : (en haussant les épaules) Non. C'est une langue que très peu de monde parle.

LG : Vous ne connaissez aucun mot en provençal?

JP : (avec un sourire tendre, mais aussi avec un regard un peu triste) Je me souviens qu'il m'appelait "lou pitchoun".

PREMIÈRE ENTREVUE AVEC PIERRE MAGNAN:
FORCALQUIER (18 MARS 2000)

Pierre Magnan

20.09.00

Chère Linda, vous pouvez utiliser
ce texte et le transcrire le même
que la copie enregistrée.
Bon travail et amicalement vôtre

Pierre Magnan

Ce fut un long voyage entre Roquefort-les-Pins dans Les Alpes-Maritimes jusqu'à Forcalquier dans les Basses Alpes. Mais c'était un petit effort pour rencontrer un grand écrivain. Pierre Magnan m'a donné rendez-vous dans son café préféré où on parle toujours le provençal, dans la ville qui est un lieu important de plusieurs de ses romans. Chargé d'un panier pour faire ses courses du samedi matin, mais surtout armé d'idées et d'information sur la littérature régionaliste, il m'a accueillie avec une chaleur et un

sourire qui venaient droit du terroir. Homme passionné par la littérature, il a visé droit à ma longue liste de questions. D'abord, nous avons discuté du statut du provençal:

LG : J'ai quelques questions sur le statut du provençal. Est-ce que vous parlez le provençal?

PM : Oui, je parle le provençal. Mais, attention, je ne l'écris pas. La langue que je parle est uniquement une langue orale. La langue écrite a été réinventée par Mistral d'après la langue orale. C'est-à-dire que c'est une transmission de génération à génération. Mes arrière-grands-parents parlaient entre eux en provençal et, ils parlaient également . . . tout le monde parlait le provençal! Quand un étranger venait, on lui répondait en provençal, comme les Bretons encore aujourd'hui. Ils vous répondent en breton. Mais j'ai des lettres, des cartes postales, pas de mes arrière grands-parents, de mes grands-parents, de mes grands-oncles. Ils s'écrivaient en français. Ils ne pouvaient pas écrire en provençal. C'était une langue orale transmise de père en fils et qui n'avait pas de règles précises. Elle avait des règles autrefois, mais ces règles s'étaient perdues. Il n'y avait plus que l'oralité. Et je parle le provençal donc, d'après cette tradition orale. Et comme j'ai de moins en moins l'occasion de le parler, je le parle de plus en plus mal. . . .

C'est vernaculaire. C'est une langue qui, déjà à mon époque, n'existait plus. Ici à

Forcalquier, vous voyez, il doit y avoir encore quinze ou vingt personnes qui parlent le provençal, entre eux, correctement. Ce sont des gens qui viennent le lundi au marché. Et qui sont là, vous voyez, autour des sièges là-bas. Ils sont une quinzaine, une vingtaine. C'est tout. À ce café, vous entendrez parler le provençal. Et si vous allez à celui-là, là bas vous n'entendrez pas parler provençal. Ici c'est le dernier bastion de la langue vernaculaire et elle n'a pas de règles précises. Bon allons-y.

LG : Est-ce que le provençal est en régression, et que pensez-vous de son statut aujourd'hui?

PM : Oui, il est en train de mourir. Quand ma génération sera morte. . . . Les gens qui aujourd'hui ont cinquante ans ne parlent plus le provençal. Peut-être dans quelques lieux relativement isolés . . . ou alors, il se passe ceci: il y a des écoles de langue provençale. Mais quand je les entends parler à la télévision, je ne les comprends pas. Mais oui, car c'est ça le problème. Alors aujourd'hui, nous englobons une grande partie du sud-est. ça devient... ce n'est plus le provençal c'est l'occitan. C'est-à-dire ça part des frontières de l'Aquitaine jusqu'à Nice. Et là, il y a un apprentissage. Il y a des gens, il y a des académies, il y a des écoles, il y a des chaires, en France, où on apprend le provençal. Mais, quand nous autres provençaux qui n'avons que l'oralité . . . et que nous écoutons ces gens parler, nous ne les comprenons pas. C'est là où je voulais en venir. Le tempo de

la phrase, vous voyez, c'est-à-dire la façon dont une partition doit être jouée...le tempo des partitions de Mozart par exemple, on ne le connaît pas, on est obligé de le réinventer... eh bien, en ce qui concerne les langues, c'est pareil. Il y a la vitesse du son, il y a la tonalité, il y a toutes sortes de choses qui jouent et qui ne sont pas transmissibles, et qui font que les gens qui parlent le provençal, qui l'écoutent, qui l'entendent d'après cette oralité qui s'est transmise de père en fils, n'ont rien de commun avec ceux qui aujourd'hui apprennent une langue académique, et qui a une tonalité particulière, en général catalane et espagnole. Vous voyez, c'est ça, le son des mots provençaux est beaucoup moins guttural que le son qu'on utilise aujourd'hui dans l'occitan.

LG : A-t-on abandonné l'idée d'une littérature entièrement provençale?

PM : Le problème se pose exactement comme pour le reste. C'est-à-dire qu'il y a une littérature occitane désormais. Il y a encore dans les journaux locaux, les journaux régionaux plutôt . . . nous avons une rubrique en provençal. Pas tous les jours . . . le dimanche il y a une rubrique en provençal. J'ai du mal à la lire d'ailleurs, mais enfin j'y arrive. Étant donné que l'orthographe n'est pas absolument codifiée, il y a une manière d'écrire les choses qui est personnelle, qui est finalement individuelle. Alors, c'est très difficile. Il y a effectivement des gens qui continuent à écrire en provençal. C'est exact.

il y a même une académie à Aix-en-Provence . . . qui distribue un prix littéraire, que j'ai eu.¹¹³ Ils parlent entre eux en provençal uniquement. Quand ils sont en séance, il n'est pas question de parler en français. Tandis que moi, je trébuche.. Il y a des mots où je suis obligé d'avoir recours au français.

LG : Que pensez-vous de l'usage du provençal dans l'œuvre de Marcel Pagnol?

PM : Je pense que Pagnol s'est servi du provençal du point de vue folklorique. C'est-à-dire, il y a des mots provençaux, méridionaux qui, aux yeux des gens de langue d'oïl..... C'est-à-dire . . . la langue d'oïl, la perte de la bataille de Muret, c'est donc la langue d'oïl qui s'est imposée dans le français. Les gens de langue d'oïl trouvent dans les mots provençaux une connotation comique. C'est pour ça que Pagnol les a utilisés. Beaucoup de gens sont venus à Pagnol et ont aimé Pagnol à cause . . . dans Marius, dans Fanny, dans César, il y en a des quantités. Par exemple, pour dire "je suis fatigué", ils disent "je suis escagassé". Vous voyez? Le mot en lui-même est comique. Et c'est pour ça que Pagnol les a utilisés. Il n'en a pas utilisé un grand nombre parce que c'est un écrivain très malin. Il savait que s'il en utilisait un grand nombre, il n'intéresserait plus. Mais il a mis en exergue un certain nombre de mots, par exemple, quand il parle de "l'embouligue". L'embouligue c'est... - tiens, je le sais plus en français le mot - c'est le nombril! Le nombril en provençal, c'est l'embouligue. Alors, à un moment, il y a un des

¹¹³ En 1998 Pierre Magnan a reçu le prix littéraire de l'Académie Provençale d'Aix-en-Provence.

protagonistes qui a une embolie. Bon, alors bon . . . naturellement ils traduisent en provençal. Comme ils ne savent pas comment dire en provençal l'embolie, ils le traduisent par "embouligue". Voilà. Ça donne des quiproquos comiques parce qu'il y a en un qui dit à l'autre 'Les embouligues, moi, il y en avait un qui en avait un comme ça'. Vous voyez? C'est ce genre de choses que Pagnol a utilisées pour faire pénétrer cette sorte de culture, pas de civilisation.

Puisque lui . . . en plus, il y a des nuances. Entre notre provençal des Basses Alpes. le provençal des personnages de Pagnol - ils sont Marseillais - et les Provençaux de la montagne, il y a des différences énormes. D'un mot à l'autre, d'une phrase à l'autre, d'une diction à l'autre. Par exemple, ici, on dit la cabra pour dire la chèvre. À trente kilomètres d'ici, on dit le kiabre. Voilà c'est vraiment des choses qui sont ancrées, qui n'ont pas dépassé une vallée parce qu'il n'y avait pas de communication. Alors, ils parlent tous la même langue, mais avec de telles nuances que. . . . Il n'y a pas de codification générale. Il y a un dictionnaire qui a été fait par les compagnons de Mistral. par Aubanel, par Roumanille . . . un grand dictionnaire, mais qui est provençal-français. Alors, ça c'est très embêtant parce que quand vous cherchez un mot provençal, faut d'abord connaître le français. Si vous ne connaissez pas le mot français, vous ne pouvez

pas. C'est pas la traduction du provençal en français que vous cherchez. Vous cherchez un mot pour exprimer quelque chose en provençal.

Mais alors, c'est bizarre parce que dans mon métier d'auteur provençal, il m'est arrivé de vouloir exprimer quelque chose . . . et en me disant: J'ai pas d'équivalent en français. C'est malheureux. J'ai pas d'équivalent en français. En provençal, ça va tout seul. Ça mérite d'une périphrase. En provençal, un mot mérite une périphrase. Mais si je le traduis en français, je suis obligé d'utiliser une périphrase parce que le mot provençal n'existe pas en français. Mais, c'est là où les dictionnaires sont utiles et où Internet ne peut rien car, quand vous avez un dictionnaire . . . moi je ne peux pas ouvrir un dictionnaire sans chercher à côté. Sur l'ordinateur, il faut que vous posiez une question précise, on vous répond précisément. J'ai eu la curiosité de me dire: Tiens, je vais prendre le dictionnaire. Qui sait? Vous trouverez dans un de mes livres le mot cadole. Alors la cadole, c'est un système de fermeture de porte à levier . . . eh ben, c'est français. Par exemple, il y a un mot provençal pour signifier l'aubergine, qui s'appelle mérijane. Pour les mêmes raisons que Pagnol, c'est-à-dire pour illustrer une phrase d'un personnage, aubergine ça ne me disait rien et je me disais, y vont rien comprendre ... ou alors il faut que je mette une note: mérijane – aubergine . . . et ça c'est complètement idiot. Alors je prends mon dictionnaire et je m'aperçois que mérijane existe. C'est le

nom d'une aubergine particulière et l'origine du mot est catalane. Voilà. Et bien ça, alors . . . je vous dis ça parce que, étant donné ma profession, j'ai plusieurs dictionnaires étagés dans le temps. C'est-à-dire que j'en ai un que mon père utilisait; c'était en 1912. J'en ai un de 1948 et j'en ai un en huit volumes d'aujourd'hui. Plus le Robert, le petit et le grand Robert. Bon. Et bien, vous vous apercevez d'une chose, c'est que les mots disparaissent au fur et à mesure des dictionnaires, et d'autres apparaissent. Il y a une évolution. Je ne sais pas comment ça se passe en anglais. Ça doit être encore la même chose. Parce que on dit, on dit: 'il y a des quantités . . . Nous sommes phagocytés par l'anglais . . . tous les mots', mais il y a autant de mots français dans l'anglais. Par exemple, il y a une expression financière qui s'appelle "avoirdupois" et ben voilà, ben ça c'est en anglais! Mais il y en a . . . il y en a des quantités comme ça. Le mélange des langues, c'est pas demain que ça s'arrête.

LG : Êtes-vous d'accord avec cette "mise en scène" du patois chez Marcel Pagnol?

PM : Je suis d'accord en ce qui concerne . . . son propos. Il se proposait d'écrire une pièce sur la langue marseillaise qui puisse être comprise par les Français. Et comme c'était quand même un universitaire hein, Pagnol, faut jamais oublier ça! Il était prof de français. C'est grâce à ça qu'il a pu aussi bien adapter une chose et l'autre d'une manière à ce que... d'abord il y avait l'oral des gens. Il avait très bien compris qu'en transportant

une pièce [marseillaise] à Paris il allait faire un tabac parce que les gens de langue d'oïl, notre accent les fait rire, immédiatement. C'est un peu comme les Belges, vous savez. Avec notre accent, ou les Belges avec le leur, si on dit " On va se casser la gueule avec l'avion", tout le monde se marre. Donc, il avait compris ça et en plus, le génie de la chose c'est qu'il y a une quantité énorme d'histoires marseillaises comme il y a une quantité énorme d'histoires belges, et dans des histoires marseillaises, il y a toujours Marius. Alors, en appelant sa pièce "Marius", c'était un coup de génie parce que tout le monde croyait qu'en allant au théâtre, ils allaient entendre des histoires marseillaises. Et il leur a foutu un drame épouvantable. Au fond c'est très grec ça. C'est basé sur le fait de proposer des choses . . . qui sont terribles avec cette espèce de langue souriante qui atténue les choses. Mais vous avez ça dans Steinbeck. "Tortilla Flat", qui selon moi est le chef d'œuvre de Steinbeck . . . on se marre tout le long alors que c'est une histoire abominable, c'est une histoire terrible, c'est une histoire de faim, c'est une histoire de misère. Mais, le comique domine. C'est exactement comme dans Molière, c'est pareil. c'est le même genre de chose. C'est le comique, 'cette mal gaité si triste et si profonde que lorsqu'on vient d'en rire il faudrait en pleurer'. C'est ça. Ça, c'est d'Edmond Rostand, un autre auteur marseillais mais qui, lui, n'a pas utilisé le folklore. Mais moi.

à la fois j'ai beaucoup de sympathie pour Pagnol, j'aime ce qu'il fait... et à la fois j'ai un profond mépris, vous voyez.

LG : Est-ce que le mot "patois" a un sens péjoratif pour vous?

PM : Euh non! Non ça n'a pas un sens péjoratif pour nous, quand nous le disons. Ça a un sens péjoratif pour les gens qui viennent d'ailleurs et qui disent "patois" comme quelque chose qui est absolument au bas de l'échelle quoi, qui est le comble de la vulgarité. Mais pour nous non, ça n'a pas une connotation particulièrement péjorative.

LG : Que pensez-vous de l'usage du provençal dans l'œuvre de Jean Giono?

PM : Il l'a utilisé d'une manière très subtile, parce que lui, jamais il n'y a de mot provençal dans son œuvre. C'est tout en français, mais c'est la langue parlée. En somme il a utilisé le même procédé que Céline. Je ne sais pas si vous avez lu Céline? Louis Ferdinand Céline. Mort à Crédit, etc. Eh bien, c'est de la langue parlée, c'est-à-dire ça ne tient pas compte de la syntaxe, ça ne tient pas compte des règles. C'est un débit continu. Mais, Giono a fait ça au début de sa carrière parce qu'il était extrêmement captivé par les gens qu'il entendait parler autour de lui et qui avaient des images spéciales pour décrire un monde, des images qui étaient très précises, qui étaient très poétiques, et il voulait faire passer ça à travers son œuvre. Ça, ça a été la première manière de Giono. Il l'a utilisée déjà dans le premier de ses livres qui s'appelle

Naissance de l'Odyssée où il raconte l'Odyssée d'Homère avec l'accent provençal, si j'ose dire. C'est extraordinaire. Il a écrit ça derrière son guichet de banque quand il avait vingt-cinq ans. Il écrivait ça sur des bordereaux de banque, derrière le guichet. C'est formidable parce qu'il y a là-dedans une chose extraordinaire. Vous connaissez l'Odyssée naturellement, et l'Iliade comme nous tous? Bon, donc à un moment. Ulysse veut rentrer dans sa patrie. Il en a assez de Circé. Et alors un jour dans un port grec il voit les outres de Ménélas, Ménélas mari d'Hélène, et il lui demande des nouvelles du pays. Et il lui parle du pays avec beaucoup d'amour et il lui dit 'et tu te rappelles quand nous nous sommes rencontrés etc . . . et quand je pense à tout ce qui est arrivé dans ce truc-là' et Ménélas lui répond 'Oui. Oui. Oh! Ben oui, c'était le bon temps, etc. ...' et Giono met dessous une phrase 'Il avait maintenant Hélène tout son saoul'. C'est-à-dire que Hélène, hein, bon . . . il en avait ras le bol d'Hélène ! C'était formidable de voir Giono par une seule phrase, une seule touche de génie, balayer l'Odyssée et l'Iliade d'un seul coup. N'est-ce pas, Pâris enlevait Hélène . . . alors, on y va tous etc. . . . Bon ben non, ben Hélène, bon alors. . . . On aurait pu la laisser à Pâris, ça aurait évité bien de la littérature! (PM rit).

LG : D'autres auteurs du XX^e siècle, Max Stèque, Marcel Scipion et Jean-Claude Izzo (récemment décédé) emploient le provençal dans leurs œuvres. Que pensez-vous d'usage du provençal dans leurs romans?

PM : Je pense que pour ces auteurs . . . c'est plutôt un procédé qu'une nécessité. Il y a quelquefois nécessité à utiliser l'idiome et quelquefois il n'y en a pas. Par exemple, moi je ne l'utilise que dans le dialogue, jamais quand c'est moi qui parle, jamais quand c'est moi qui écris. Je l'utilise dans le dialogue parce qu'il serait complètement idiot, étant donné que tous mes livres se passent dans les Basses Alpes, de faire parler ces gens-là comme des livres. Donc, je les fais parler comme ils parlent. Mais chez ces auteurs que vous me citez là, ce serait plutôt un procédé, un système, vous voyez, surtout chez Izzo. Il est mort ce pauvre Izzo. C'est intéressant ce qu'il faisait. Mais il a essayé de se créer un style. On n'essaie pas de se créer un style. Ou on l'a, ou on l'a pas; c'est comme ça. Je parle toujours de tempo et de tonalité, parce que c'est ça. Un livre, il faut que ça ait la même tonalité et le même tempo tout du long. C'est le seul moyen pour que le lecteur soit obligé de vous suivre. C'est dans le tempo et dans la tonalité que réside le talent de l'auteur. Si c'est haché, si c'est coupé, s'il y a ce qu'on appelle des "foucades" , ça ne marche pas. Enfin je l'ai constaté pour moi. Je l'ai constaté parce que mes lecteurs me le disent. Ils me disent quand on rentre dans un de vos bouquins . . . on ne peut plus en

sortir. À partir du moment où je m'ennuie moi, il faut que je m'arrête. Il faut que je m'amuse pour écrire et à partir du moment où je sens que . . . je m'arrêt! Je dis bon tu t'amuses plus, donc il faut que tu reprennes les choses ailleurs. Bon. Continuons.

LG : Selon vous, où se situe votre œuvre dans ce courant d'écrivains régionalistes qui emploient le provençal dans leurs œuvres?

PM : Oui, je m'inscris. Non seulement je m'inscris, mais c'est de la provocation chez moi. Je dis toujours: Je suis un écrivain résolument régionaliste, résolument! D'abord, parce que j'écirai jamais un bouquin qui se passera à New York ou à Rio de Janeiro.

Parce que ça, c'est le grand truc des écrivains français. Ils vont vous faire une ballade à Rio avec le truc là . . . Trigano là, Club Méditerranée; et comme ça leur coûte cher, il faut qu'ils en ramènent un bouquin. Alors vous avez Philippe Labro par exemple, il a survolé Rio et les favelas et il nous en parle pendant trois cent cinquante pages. Bon, d'accord.

Moi, je peux aller à Rio, regarder les favelas, etc... j'en tirerai pas une ligne. Parce que il faut être à l'intérieur d'une chose pour la comprendre. J'ai passé des vacances très longues... j'ai écrit en Bretagne. J'ai fait des livres en Bretagne. Mais je n'ai jamais . . . il ne m'est jamais venu à l'idée de faire se passer un de mes bouquins en Bretagne . . . parce que je ne sais pas ce que c'est que la Bretagne! Vous voyez, je vous dis, je suis passé à New York. La seule chose que j'ai retenue de New York. . . .

On m'a tout fait voir hein! Je suis monté en haut de l'Empire State Building, je suis allé au quartier Chinois, je suis allé. . . le quartier noir à Harlem. Alors le quartier chinois je me méfiais parce que ma femme elle mesure un mètre cinquante-quatre et j'avais toujours peur qu'elle ne disparaisse derrière un mur de chinois et qu'on ne la retrouve jamais. (PM rit) Alors le truc chinois vous comprenez, si je parle de New York moi je dirai j'ai vu un magasin de ginseng, un magasin de ginseng, un magasin de ginseng; car le quartier chinois c'est ça. Il y a des ginseng en bocaux . . . il y en a partout, c'est d'ailleurs très extraordinaire. Et puis Central Station, ah . . . les générations de mendiants c'est incroyable, dans des caisses à cercueil.

LG : La Maison assassinée est très riche en mots provençaux et en mots ruraux. Cette terminologie confond parfois les lecteurs, même ceux qui sont très cultivés. Quel effet cherchez-vous ?

PM : L'effet que le lecteur aille chercher dans le dictionnaire, parce que, il croit que j'utilise des mots provençaux et en réalité ce sont des mots français! C'est ce que j'ai dit tout à l'heure pour "cadole" et pour "mérinjane". Mais ces deux mots vous les trouverez dans le dictionnaire de 1948. Si vous preniez un dictionnaire d'aujourd'hui, le Robert, ou n'importe lequel, les mots, que j'ai utilisés parce qu'ils étaient dans un dictionnaire français, ils n'existent plus. Ils ont été évacués. Vous voyez, par exemple.

en ce qui concerne les métiers qui ont disparu. Vous avez deux métiers essentiels qui ont disparu, c'est "le charron", c'est-à-dire tous ceux qui s'occupaient des chevaux, des véhicules hippomobiles, etc. Il y avait un vocabulaire extraordinaire. Il y avait au moins trois mille mots pour les outils, la manière de les utiliser, etc. Tout ça a disparu du dictionnaire. Il y a également le métier de mineur. Le métier de mineur a disparu. Bon, il y a les gros trucs, et puis c'est tout. Or, dans le métier de mine, il y avait dix mille mots, qui étaient des mots français et qui ont disparu parce que, désormais, d'abord ils ne sont plus utilisés et secondement, ben il faut faire la place aux métiers nouveaux.

RÉPONSES ÉCRITES DE PIERRE MAGNAN AUX QUESTIONS FAISANT SUITE À LA PREMIÈRE ENTREVUE

LG : Lorsque nous nous sommes rencontrés, vous avez mentionné un prix littéraire d'une académie à Aix-en-Provence qui vous a été attribué. Quel est ce prix ? En quelle année vous fut-il décerné ?

PM : En 1998, le prix de littérature de l'Académie Provençale, une institution vénérable autant qu'utopique et dont la notoriété ne pave pas la région aixoise.

LG : Est-ce que l'usage du provençal et des mots techniques est là simplement pour " la couleur locale ", ou cherchez-vous à donner un message plus approfondi aux lecteurs ?

PG : J'essaye, en général, d'éviter une périphrase pour désigner un objet, un état d'âme, un état des lieux. Je préfère utiliser le mot réel et net, quitte à ce que le lecteur soit contraint d'exercer sa mémoire car ailleurs, je vois ou j'ai, donné l'explication adéquate.

LG : Quelle est votre motivation d'écrire? Cherchez-vous à faire plaisir aux lecteurs, à vous , ou à tous les deux ? Quel est le profil de vos lecteurs, en général?

PM : Cette question je ne me la pose plus depuis longtemps. L'automatisme de l'écriture et de la pensée se conjuguent. Bien sûr il y a un fantôme sans visage assis en face de moi et qui ne cesse jamais de m'abreuver d'objections et de sarcasmes : c'est le

spectre du lecteur, épris de logique et qui voudrait bien me prendre en défaut! La plupart de mes lecteurs sont des lectrices de 18 à 85 ans. Les hommes me lisent peu. Mais, quand ils le font, peut-être sont-ils plus profondément intéressés que les femmes.

LG : Que pensez-vous du film fondé sur La Maison assassinée?

PM : C'est un bon film commercial, mais toute l'atmosphère du livre a disparu. Je pense qu'aucun des acteurs n'a lu le livre, seulement le scénario, et que par conséquent ceux-ci n'ont pas pu donner la consistance nécessaire à leur interprétation.

LG : J'ai un doute sur la fin du livre. Est-ce que Séraphin Monge est une sorte d'ange vengeur?

PM : Puisque vous avez un doute laissez-le planer. Je n'en sais rien moi-même. Je m'explique un peu là-dessus dans Le mystère de Séraphin Monge. Je fais en sorte qu'une fois le livre refermé, le lecteur continue à se poser des questions.

DEUXIÈME ENTREVUE AVEC PIERRE MAGNAN:
FORCALQUIER (19 AOÛT 2000)

LG : Dans notre dernière entrevue, vous avez dit que Jean-Claude Izzo utilisait un "procédé". Pourriez-vous expliquer ceci plus précisément?

PM : Eh bien un procédé, c'est un système d'écriture qui est artificiel. Il (Izzo) ne se laisse pas aller à écrire normalement. Chaque fois qu'il rencontre, comment dire, une préciosité ou une particularité de la langue française, il l'évite. C'est-à-dire qu'il trouve une autre manière de l'exprimer. Ça n'est pas naturel. Voilà ce que je veux dire. Dans le système Izzo, le langage n'est pas naturel. Pour vous donner une comparaison, avec la littérature américaine par exemple, vous avez James Hadley Chase qui fait exactement la même chose. Il a un procédé, un procédé qui est toujours le même, qui est identique à lui-même, mais qui s'efforce de ne pas exprimer naturellement les choses. . . . Il y aussi Peter Cheney, dans un autre registre. Tous ceux-là utilisent un procédé. Agatha Christie n'utilise pas de procédé. Elle utilise toutes les ressources de la langue anglaise et elle n'a pas de système. Voilà. Dans tout, dans le dialogue, dans les descriptions, tout s'efforce. c'est-à-dire prend le contre-pied, de ce qui est classique. Il s'est passé pour le roman policier ce qui s'est passé pour la musique: surtout pas de Bach! Il est évident qu'il fallait oublier, en peinture c'est exactement la même chose, il fallait oublier tout ce qui

était Bach. Mais s'il fallait l'oublier, il eût été normal de l'oublier, si on avait trouvé un système supérieur. Mais ce n'est jamais un système supérieur qu'on a trouvé, c'est toujours un système inférieur. C'est-à-dire qu'il y a toute la poésie . . . la poésie est exclue! Elle est exclue, elle est bannie et surtout elle n'est pas souhaitable. Voilà.

Les descriptions n'existent plus, de sorte que, à mon avis, le cadre d'une histoire, on ne le voit plus. On ne voit plus non plus les caractères des êtres. On voit des personnages qui sont des figurines, qui sont, comment dire, des épouvantails. On ne voit pas d'être humain. Voilà ce je veux dire quand je dis qu'il utilise un système. Mais il n'est pas seul à utiliser un système, presque tous les écrivains de roman policier français utilisent un système. Je ne veux pas utiliser un système. J'utilise la langue française telle qu'elle existe et puis c'est tout.

LG : L'histoire de La Naine se passe dans quelle ville ?

PM : À Manosque. Et celle-là, elle est en partie vraie, c'est-à-dire que cette naine a existé et que je l'ai rencontrée dans ma prime enfance quand j'avais cinq ans. Et elle m'a, comment dire, marqué, parce que j'avais cinq ans et elle mesurait zéro mètre quatre vingt huit; donc elle était à ma hauteur. Mais elle avait un énorme visage parce que ses pieds et son visage avaient grandi normalement. C'était son corps qui était en chrysalide. Alors, je la voyais arriver sur la place où je jouais et elle était très silencieuse parce qu'elle

portait toujours des pantoufles, des chaussons de lisière. Et je ne l'entendais pas et tout d'un coup je me retournais et je voyais cette énorme tête et ça me faisait un effet épouvantable. C'est le départ de l'histoire.

LG : Pourriez-vous nous parler de Jean Giono, surtout de son usage du provençal dans son œuvre en comparaison de votre usage du provençal dans votre œuvre.

PM : Giono a mis un point d'honneur à ne jamais utiliser de mots provençaux. Au départ de sa carrière, il y a été contraint parce qu'il n'avait pas le culot de ne pas l'utiliser. Mais dès qu'il a été conscient de sa valeur il a cessé complètement. Il n'a pas éludé les locutions provençales . . . mais il les a francisées. Il n'a jamais utilisé un mot comme j'utilise, c'est-à-dire un mot dialectal. Jamais. J'ai beau chercher. Ça imitait le dialectal, parce qu'il aimait en utiliser la musique, mais jamais il ne le traduisait. Il avait horreur de Mistral par exemple. Il disait que Mistral était un escroc de génie. Donc, il n'aimait pas les Félibres. Il avait horreur de ça.

[Parce qu'ils avaient codifié le provençal?]

Non, parce que ça représentait selon lui un mode d'expression et un mode artistique qui étaient de mauvais goût. C'était l'essentiel de son propos. Il y avait autre chose, à ce moment là il était de philosophie socialiste. Je cherchais le mot, parce qu'il n'était pas engagé dans aucun parti. Mais il était de philosophie socialiste et tout le côté folklorique

du Félibrige était une institution d' extrême-droite, c'est-à-dire qu' à la base du Félibrige c'était l' Action Française. C'était Charles Maurras - je ne sais pas si vous avez entendu parler de Charles Maurras - c'était le directeur de l' Action Française et tout le Félibrige était royaliste. Voilà. Alors Giono ne pouvait pas adhérer à cette sorte de forme d' art. Et puis il y avait tout le côté artistique aussi. Et c'est vrai que le folklore provençal, c'est-à-dire le Félibrige, c'est quelque chose . . . c'est un peu comme chez vous les gens qui se mettent des trucs de peau-rouge sur la tête pour se donner, une comment dire, une racine! Là, c'était exactement la même chose, les gens se donnaient des racines et ils avaient cette nostalgie royaliste. On n'a jamais su expliquer pourquoi d' ailleurs; ils ne l'expliquaient pas eux-mêmes. Mais c'était vraiment d' obédience Action Française, d' ailleurs ça a reçu le coup de grâce à la Libération. Tous les royalistes ont été soit arrêtés, soit dépouillés de leurs biens. Il y en a qui s'en sont sortis. Mais aussi bizarre qu'il paraisse, c'était un royalisme, comment dire, c'était pas la branche directe. Le duc d'Orléans était le descendant de Philippe Égalité qui avait voté la mort de Louis XVI. Voyez un peu le genre de truc, hein. Les royalistes d' obédience . . . qui existaient à ce moment là c'était les royalistes orléanistes, c'est-à-dire des usurpateurs. D' ailleurs le duc d'Orléans actuellement, qui a eu neuf ou dix enfants, je crois qu' il est mort d' ailleurs, c'est la branche cadette. C'est la branche qui descend du régent et tous les

royalistes . . . aucun royaliste ne s'en rendait compte! Ils croyaient de bonne foi qu'ils obéissaient à la loi salique et pas du tout, c'étaient des usurpateurs. La branche aînée était morte, était disparue.

Alors Giono, que voulez-vous que je vous dise d'autre de Giono ? Il faudrait des journées entières sur les arbres comme dit Marguerite Duras. Pour vous parler de Giono... Il a eu une influence capitale sur moi en tant qu'homme beaucoup plus qu'en tant qu'écrivain, parce que quand je l'ai connu, je n'avais jamais lu rien de lui et il m'a d'abord subjugué en tant qu'homme. C'est d'abord l'individu qui m'a littéralement ébloui. J'étais ébloui un peu comme par un oiseau exotique. C'était vraiment quelqu'un qui avait une personnalité très forte, qui avait comme on dit aujourd'hui un charisme exceptionnel. Et on voyait tout de suite que c'était un être exceptionnel.

LG : Est-ce qu'il parlait le provençal ?

PM : Non, jamais. Il n'a jamais parlé un mot de provençal pas plus qu'un mot d'italien d'ailleurs. Alors que ses ancêtres étaient tous piémontais. Non, non. Il parlait anglais. Si bizarre qu'il y parût, il avait été interprète pendant la guerre de 14-18. Il avait été interprète des Anglais sur la Somme, c'est-à-dire là où les armées étaient très mélangées et il servait d'interprète entre les Anglais et les Français. Il avait donc une connaissance assez approfondie de la langue anglaise. D'ailleurs il a traduit, avec l'aide évidemment

de Johans Vites et de Lucien Jacques, il a traduit Moby Dick. Il fallait quand même avoir une grande connaissance. Il faut dire que le Moby Dick de Melville traduit par Giono est beaucoup plus de Giono que de Melville. Ah oui, la langue vous savez, c'est un peu comme Gide traduisant Conrad. Il a traduit Typhoon de Conrad, Gide, et c'est beaucoup plus du Gide que du Conrad. C'est normal d'ailleurs parce que les traductions littérales ou semi- littérales sont toujours approximatives, étant donné que ceux qui les font sont des spécialistes de la langue mais pas des spécialistes de la littérature. Et pour traduire une image d'une manière formelle, il vaut mieux un écrivain qu'un traducteur. c'est sûr. Il trahit peut-être l'auteur mais il le trahit d'une manière . . . il est à la même hauteur. Gide a traduit Shakespeare d'ailleurs aussi. Il a traduit Antoine et Cléopâtre et c'est extraordinaire. Moi je ne connais pas l'anglais suffisamment, mais il est évident que traduit par des gens qui avaient une formation poétique, c'était quand même beaucoup mieux. Sauf à une seule occasion, c'est-à-dire la traduction précisément - on revient à Giono et ses amis - la traduction d' Eliot . . . Meurtre dans la Cathédrale, sauf la traduction d'Eliot par Henri Flucher qui était un ami intime de Giono. Il nous lisait sa traduction au Contadour et plus tard je l'ai vu au Théâtre du Vieux Colombier avec Jean Villars. Et j'ai eu l'occasion de rencontrer Eliot lui-même, qui parlait un français extraordinaire. Il n'avait pas d'accent et puis il avait un vocabulaire vraiment très grand

et il m'avait dit vous savez ce qui a donné de la valeur à mon œuvre, c'est la traduction de Flucher. Ça, c'était un compliment extraordinaire. Que voulez-vous savoir d'autre ?

LG : Vous dites que vous êtes écrivain régionaliste mais par contre, Giono ne voulait pas [être considéré écrivain régionaliste].

PM : Non, Giono ne voulait pas être écrivain régionaliste. Le fait qu'il soit né à Manosque . . . immédiatement, vous savez, les critiques et les biographes ne vont jamais chercher très loin, hein. Du moment qu'il était né à Manosque et qu'il avait l'accent, c'était un écrivain régionaliste. Il a fallu trente ans pour qu'on s'aperçoive que Giono n'était pas un écrivain régionaliste et qu'il avait créé une langue tout simplement. Il avait créé un style, une manière de raconter, une narration. C'était un narrateur surtout. Plus peut-être un narrateur . . . qu'un descriptif. Il racontait plutôt qu'il ne montrait. Très souvent, moi, je me perdais dans ses descriptions parce que je n'arrivais pas à les calquer sur une réalité quelconque.

LG : À votre avis, est-ce que les événements de 1968 ont changé l'opinion des Français sur les langues régionales et sur le provençal en particulier ?

PM : 68 c'est un événement sporadique. On a essayé d'en faire 1789 mais en fait, ça ne l'est que pour une génération. Cette génération a vieilli et n'a pas laissé de descendance. C'est-à-dire que les gens qui ont vingt ans aujourd'hui et à qui on parle de 68, c'est un

peu comme les grands-pères qui racontent leur guerre de 14-18. Ils disent à leurs copains 'dis, prends le un peu, avec son histoire de 68' ça suffit. Et quand à ceux qui ont, comment dire, une vue plus étendue de l'histoire, c'est vraiment un événement très sporadique, qui s'est surtout passé à Paris, ça il ne faut jamais oublier ça. C'était surtout un événement très parisien. C'est un événement qui a libéré les gens d'un certain nombre de préjugés, mais quand 68 est arrivé, il y avait fort longtemps que le folklore était mort. Je vous dis le folklore provençal a été anéanti à la Libération. Ça a été terminé. Et d'autre part en 68 – bon, j'avais moi 46 ans en '68 - il y avait fort longtemps qu'autour de moi plus personne, sauf une quinzaine d'individus, comme aujourd'hui d'ailleurs, ne parlaient plus le provençal. Alors après il y a eu, à la faveur de ce bouleversement, il y a eu quand même certains particularismes qui se sont fait jour; c'est-à-dire les Bretons, les Corses, les Provençaux, etc. . . qui ont essayé de, comment dire, de retrouver une certaine forme de civilisation qui leur était particulière. Mais ils n'étaient suivis que par un dixième de leur population. En réalité le reste . . . ben c'est définitif quoi. On ne refait pas. On peut fédérer mais on ne peut pas dissocier; c'est plus possible, surtout un tissu aussi interactif que le tissu de la population française qui finalement . . . comme ça a toujours été, comme ça a été depuis vingt siècles. Aujourd'hui on assimile plus ou moins les étrangers africains, on assimilera demain les étrangers russes ou polonais ou même

chinois. Le pouvoir d'assimilation d'une civilisation . . . d'ailleurs, en Amérique, c'est exactement la même chose, c'est un pouvoir assimilateur. Alors, évidemment en Europe c'est pas la même chose parce que nous avons la particularité des langues. C'est pour ça que nous ne serons jamais les États-Unis, jamais! Parce que nous n'avons, nous n'aurons jamais la même langue. Et cette langue, que ça soit les Allemands, les Belges, les Italiens, les Français, nous y tenons essentiellement. Jamais nous ne . . . jamais . . . on ne peut pas dire, peut être dans un siècle ou dans deux siècles, mais . . . il est évident qu'aujourd'hui il y a des éléments qui jouent quand même en faveur de l'universalité de la langue anglaise, par exemple Internet. Celui qui n'a pas quelques notions, ou qui ne veut pas se les donner, d'anglais, il peut abandonner Internet. C'est absolument évident ça! Mais quand même en plus c'est un anglais rudimentaire. C'est pas l'anglais classique. C'est une espèce de langage recréé de toutes pièces, une espèce d'espéranto "mandarinesque". C'est-à-dire qu'il n'y a qu'un certain nombre d'initiés qui peuvent le . . . ça ne se parle pas d'ailleurs! Ça s'écrit mais ça ne se parle pas. Je l'ai bien vu moi en suivant mes trucs, parce que c'est pas moi qui m'en occupe de mon site, c'est une spécialiste, parce que moi. . .

LG : C'est Pierre Ricou ?

PM : Non, Pierre Ricou c'est celui qui a signé la photo, mais le e-mail c'est Françoise Rabuté. Françoise Rabuté avec le fameux "@" au milieu là, vous voyez, e-mail. C'est là où on peut correspondre avec moi. Wanadoo, bien sûr. C'est une chose que d'abord j'ai refusée. Je me suis refusé, et puis étant donné que ma femme est malade et que je ne peux plus me déplacer, je ne peux plus faire ma pub moi-même - je ne peux plus aller dans les salons, je ne peux plus accepter des interviews à Paris, etc - j'ai pensé que par le biais de l'araignée, puisque araignée il y a - alors ça, ils l'ont mis en français, allez savoir pourquoi - par le biais de l'araignée, on peut arriver à toucher quand même un public qui, de toute évidence, est de plus en plus étendu ; c'est certain! C'est un élément de communication, ça n'est qu'un élément de communication, et c'est un élément assez rudimentaire quand même. Mais enfin moi . . . pour moi, en ce qui me concerne, ça me suffit. Je fais "scanner" les couvertures de mes bouquins dans le Web. J'ai mis "Pierre Magnan et l'Europe" c'est-à-dire toutes les traductions "scannées", les couvertures des bouquins . . . par conséquent, ça m'est utile quoi. Enfin, si vous avez retrouvé le site vous avez vu. Moi, écoutez, c'est pas difficile, je suis cantonné à, en édition normale. à quarante mille exemplaires et en édition de Folio, c'est-à-dire en édition bon marché. à prix réduit, je fais cent mille ou cent vingt mille. Vous voyez donc que ça ne représente pas . . . c'est pas Stephen King hein, c'est encore très très très élitiste! Ma notoriété

d'abord, elle, comment dire, ne couvre pas tout le territoire français. Les 80% de mes ouvrages sont vendus au sud du quarante-cinquième parallèle de latitude nord. Ceux qui les achètent ici viennent d'ailleurs, parce qu'ailleurs ils n'arrivent pas à les trouver pour des raisons diverses. Donc le nombre de gens . . . (mais vous savez ça c'est très très curieux cette histoire) parce le nombre de gens qui vous disent 'mais comment je ne vous ai jamais rencontré (votre littérature je veux dire)? comment je ne vous ai jamais lu etc... ?' Mais en plus il y a des gens qui m'ont écrit . . . j'ai peut-être vingt-cinq lettres et ça représente quand même un processus assez vaste, vingt cinq lettres, parce qu'il y a tous ceux qui n'écrivent pas. Et la plupart des gens n'écrivent pas. Mais j'ai des lettres de gens qui m'ont écrit 'je vous remercie de m'avoir fait connaître Giono'. Ils ont lu mon bouquin sur Giono, Pour Saluer Giono. Ils n'avaient jamais lu Giono, je ne dirais pas qu'ils n'en avaient jamais entendu parler, mais ils ne l'avaient jamais lu et, à cause de ce livre, ils l'ont lu. Donc vous voyez un peu, alors que Giono est vraiment un écrivain universel, traduit dans toutes les langues, etc, eh bien il y encore des gens qui ne l'ont jamais lu et qui ne savent pas . . . ce qu'ils perdent. C'est comme ça. Continuons!

LG : Pourriez-vous expliquer le sens des mots provençaux (ou non) suivants?

Carême Entrant?

PM : Ah! Carême entrant, c'est le Carême. C'est-à-dire que on entre en Carême mais c'est pas spécifiquement provençal ça hein. Ça existe en français. On disait Carême entrant parce qu'il y avait le carnaval, c'était à Carême entrant. C'est-à-dire quand on commençait le Carnaval. On commençait le Carême c'est-à-dire le jeûne, le grand jeûne de l'Église catholique. Ça voulait dire qu'on entrait en Carême, c'est-à-dire en période de jeûne, ou, en tout cas de restriction alimentaire volontaire.

LG: Devantier ?

PM: Ah, devantier, c' est un tablier pour se garantir des éclaboussures de la cuisine, c'était en somme surtout pour économiser la robe qui était dessous. Un tablier, n'importe quel tablier s'appelait un devantier. C'était quelque chose pour se protéger, une blouse. mais enfin surtout un tablier. [C'est du vieux français?] Plutôt du vieux français, oui. pas spécifiquement provençal.

LG : Échaufaud?

PM : Ah échaufaud, ça, c'est pas provençal. Un échaufaud, c'est un grand diable. Alors attendez, je sais pas si vous avez ça aux "States", c'est une sorte d'instrument de transport qu'on utilise dans les entrepôts. C'est debout comme ça, et on met le poids transporté sur une espèce de piédestal et on tire dessus, ça fait levier. . . . C'est sur des roues, des petites roues, et on peut transporter les poids plus facilement. Alors ça s'appelle un diable

en français, mais quand c'est énorme, autrefois (parce que ça n'existe plus) autrefois quand on avait de très gros poids à transporter, on avait cet instrument-là qui était trois ou quatre fois plus grand que le modèle courant. Et ça s'appelait un échafaud. Et je vous dirai que je ne l'ai pas trouvé tout seul hein. Il a fallu que je cherche!

LG : Dernier mot, les mourails?

PM : Ah les mourails! Alors ça, ce sont des voilettes. Vous savez autrefois les femmes portaient non seulement des chapeaux, mais elles portaient aussi une voilette, qu'elles se descendaient sur le visage, notamment les veuves. Et ça c'est donc le mourail, c'est une voilette tout simplement. Ça s'appelle une voilette.

LG : Encore un ancien mot, alors?

PM : Non, la voilette existe toujours. Il y a toujours des circonstances où les femmes portent des voilettes, notamment quand . . . même Jackie Kennedy, quand elle a assisté aux obsèques de son mari, elle avait une voilette, pour cacher la douleur de son visage.

[Le mot mourail c'est provençal?] Oui, c'est provençal. Les femmes qui portaient la voilette, on disait "al mourail ". C'est-à-dire la voilette. Et ça servait aussi, si bizarre qu'il y paraisse, à se protéger des piqûres d'abeille quand on faisait le miel. Quand on enlevait le miel aux abeilles, les gens avaient ça, et ça s'appelait aussi un mourail, c'est-à-dire une voilette aussi. Voilà.

LG : Est-ce qu'il y a des gens qui n'apprécient pas votre usage du provençal; par exemple les critiques littéraires?

PM : Les critiques littéraires ne me consacrent jamais un article suffisant pour entrer dans ces détails. En général ce sont des entrefilets ou des échos, mais je n'ai jamais eu de critique véritable. C'est-à-dire comme on les fait pour tant d'écrivains français dans les journaux littéraires. Je n'ai jamais eu d'article de fond dans un journal littéraire quelconque. Par conséquent je ne peux pas savoir. Mais en fait les lecteurs s'en accommodent. En général, le contexte éclaire le mot que j'ai utilisé. En général, je le. comment dire, je l'explique; si je ne l'explique pas, je mets une note explicative en bas de la page.

**RÉPONSES ÉCRITES DE PIERRE MAGNAN
AUX QUESTIONS FAISANT SUITE À LA SECONDE ENTREVUE**

LG : Le fait de traduire les expressions provençales dans le texte atténue sans doute l'effet de mystère qui émane des régionalismes et du provençal. Est-ce que c'est vous qui avez décidé de traduire les expressions provençales dans le texte ou est-ce que c'est votre éditeur qui vous a demandé de le faire ?

PM : C'est moi qui suis responsable de la traduction dans le texte. C'est un pis-aller. C'est ça ou le renvoi en bas de page ou le renvoi en fin de volume. Le parcours de l'œil le plus rapide est celui du membre de phrase entre : (). Il ne nécessite aucune déviation du regard (ce qui n'est pas le cas pour le renvoi de page) ni aucun geste (ce qui n'est pas le cas pour le renvoi en fin de volume). S'il y a une technique meilleure pour ce genre d'inconvénient, j'attends qu'on me l'indique.

LG : Pourquoi ne vous êtes-vous pas contenté de donner un lexique à la fin des romans ?

PM : Il faut faire un retour en arrière quand il y a un lexique, feuilleter le volume. Tout ce qui distrait le lecteur de sa lecture est à proscrire. J'en tiens pour la traduction sur-le-champ qui coupe le moins l'attention.

LG : Du point de vue du lecteur, ces mots non-standard sont perçus, je pense, comme des énigmes à résoudre. Est-ce que l'emploi du provençal pour rehausser le suspense est volontaire chez vous ?

PM : Non. Tout découle de la nécessité. Et la plupart du temps les mots incriminés sont dans le dialogue.

LG : Est-ce qu'il y a eu un changement d'orientation dans le cours de votre œuvre à ce propos? Si oui, pourquoi ne pas l'avoir fait dès le départ ?

PM : En général, dès Le Sang des Atrides les mots en dialecte étaient toujours explicités par le contexte. C'est-à-dire qu'on découvrait à mesure de quoi il s'agissait. Par exemple dans La Maison assassinée quand Burle dit à Seraphin (Chapitre II) il va faire *chavanne* . Il se met à pleuvoir à seaux trois minutes plus tard. On doit comprendre alors que le mot *chavanne* signifie forte pluie.

Pierre Magnan et Linda Gradeler à Forcalquier

Bibliographie

- "Albigéois (Croisade contre les)". Encyclopaedia Universalis. Tome 22. 1995.
- Barthe, Roger. Lexique français-occitan. Aurillac: L'Imprimerie du Cantal, 1970.
- Bec, Pierre. Anthologie des troubadours. Paris: Union Générale d'Éditions, 1979.
- . Que sais-je? La Langue Occitane. Paris: Presses Universitaires de France, 1963.
- Bouvier, Jean-Claude et Claude Martel. Anthologie des expressions en Provence. Marseille: Rivages, 1982.
- Brun, A. Recherches historiques sur l'introduction du français dans les provinces du Midi. Paris: Librairie Ancienne Honoré Champion, 1923.
- Brunot, F. Histoire de la langue française, Tome VII. Paris: Librairie Armand Colin, 1926.
- Carrière, Jean. "Jean Giono". Qui Suis-Je?. Paris: Presses Universitaires de France, 1985.
- Chaurand, Jacques. Histoire de la langue française. 7. Éd. Corr. Que sais-je?: 167. Paris: Presses Universitaires de France, 1993.
- Daudet, Alphonse. Lettres de mon moulin: "Le Poète Mistral". Paris: Édition de la Librairie de France, 1930.
- Depecker, Loïc. Les mots des régions de France. Paris: Éditions Belin, 1992.
- Derlange, Michel. Les Niçois dans l'histoire. Toulouse: Éditions Privat, 1988.
- Duneton, C. La Puce à l'oreille. Stock, 1978.

Fauconnier, Bernard. "Une Biographie Poétique : Les Promenades de Jean Giono, Pierre Magnan". Magazine Littéraire 329, February 1995: 31.

"Félibrige". The New Encyclopaedia Britannica. Tome 4. Chicago: Encyclopaedia Britannica, Inc. 1998.

Fourvières, Xavier de. Lou Pichot trésor dictionnaire. Avignon: Aubanel, 1975.

Giono, Jean. Colline. Bernard Grasset, 1929. Éd. Anne-Marie Marina Médiavilla. Paris: Librairie Générale Française, 1998.

---. Un de Baumugnes. Éditions Bernard Grasset, 1929. Paris: Librairie Générale Française.

---. Regain. Éd. Anne-Marie Marina-Médiavilla. Paris: Librairie Générale Française, 1995.

Godard, Henri. Jean Giono: Entretiens avec Jean Amrouche et Taos Amrouche. Paris: Éditions Gallimard, 1990.

Gréverand, Gérard. Nom d'un chien! Paris: Éditions J. Duculot, 1988.

Izzo, Jean-Claude. Total Khéops. Paris: Éditions Gallimard, 1995.

---. Chourmo. Paris: Éditions Gallimard, 1996.

---. Solea. Paris: Éditions Gallimard, 1998.

La Maison assassinée. Dir. George Lautner. Perf. Patrick Bruel, Agnès Blanchot, Anne Brochet, Ingrid Held, Christian Barbier and Jenny Clève. Gaumont, 1988.

Laffont, Robert (Dir.) et V. Bompiani (Dir.). Le Nouveau dictionnaire des auteurs de tous les temps et de tous les pays. Poitiers: Aubin Imprimeur, 1994.

Salles-Loustau, Jean. "Les Langues régionales: un enjeu pédagogique et culturel".
Actualité Numéro 9, 27 février 1997: 591.

Magnan, P. "Images de Giono". Magazine Littéraire 329, février 1995 : 29-30.

---. L'Amant du poivre d'âne. Éditions Denoël, 1988.

---. L'Aube insolite. Paris: Éditions Denoël, 1946.

---. "Entrevue avec Linda et Eric Gradelier". Forcalquier, 18 mars, 2000.

---. "Deuxième entrevue avec Linda et Eric Gradelier". Forcalquier, 19 août 2000..

---. La Maison assassinée. Éditions Denoël 1984. Saint Amand: Bussière Camedan Imprimeries, 1999.

---. La Naine. Éditions Denoël 1987. Saint Amand: Bussière Camedan Imprimeries, 1997.

---. Les Charbonniers de la mort. Librairie Arthème Fayard, 1982. Saint-Amand: Bussière Camedan Imprimeries, 1997.

---. Pour saluer Giono. Éditions Denoël, 1990. Saint-Amand : Bussière Camedan Imprimeries, 1996.

Martel, Claude. Le Parler provençal. Paris: Éditions Rivages, 1988.

Maubourguet, Patrice. Petit Larousse en couleurs. Paris: Librairie Larousse. 1990.

"Minorités en France (Histoire des)". Encyclopaedia Universalis. Tome 15. 1995.

Mistral, Frédéric. Calendau. Édition Ramoun Berenguié. Barcelona: Grafesa. 1966.

---. Lou Tresor dóu felibrige. Barcelona: Marcel Petit C.P.M., 1979.

"Mistral (Frédéric)." Encyclopaedia Universalis. Tome 15. 1995.

Monin, Jacques. "L'Enseignement donne une seconde jeunesse à la langue occitane."
Le Monde 6 september 1997: 12.

"Occitanes (Langue et littérature)". Encyclopaedia Universalis. Tome 16. 1995.

Pagnol, Marcel. César. Paris: Éditions de Fallois, 1988.

---. Fanny. Paris: Éditions de Fallois, 1988.

---. Jean de Florette. Paris: Éditions de Fallois, 1988.

---. Le Temps des amours. Paris: Julliard, 1977.

---. Manon des Sources. Paris: Éditions de Fallois, 1988.

---. Marius. Paris: Éditions de Fallois, 1988.

Pierre Magnan. <http://www.lemda.com.fr> Éd. Françoise Rabuté. 2000.

Rat, M. Dictionnaire des locutions françaises. Larousse, 1957.

Rey A. et S. Chantreau. Dictionnaire des expressions et locutions figurées. Paris: Le Robert, 1979.

Rostaing, Charles. "Le français de Marseille dans la Trilogie de Pagnol".
Le Français Moderne, 1942.

Rourret, Robert. Dictionnaire français-occitan provençal. Alpes-Maritimes: I.E.O., 1981.

Roux, Joseph. Monographies des villes & villages de France: Statistiques des Alpes-Maritimes. Paris: Éditions Res Universis, 1992.

Sabbah, Hélène. Littérature. Paris: Hatier, 1993.

- Schor, Ralph. Anthologie des écrivains du comté de Nice. Nice : Éditions Serre, 1990.
- Scipion, Marcel. Le Clos du roi. Paris : Éditions Seghers, 1978.
- Stèque, Max. La Tour de Siagne. Paris : Solar, 1981
- Travers, Christian. Dictionnaire Hachette encyclopédique. Paris: Hachette Livre, 1997.
- "Troubadours et Trouvères". Encyclopaedia Universalis. Tome 22. 1995.
- Trudeau, Danielle. "Le Roman tragique de Monsieur Magnan". Liberté 156, Décembre 1984 : 125-28.
- Walter, Henriette. Le Français dans tous les sens. Paris : Éditions Robert Laffont, S.A.. 1988.